

(P)

Desbois  
136  
v. 2  
SMRS  
  
PQ  
2347  
M77  
D62  
1845  
v. 2



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

**DIANE ET SABINE.**

# Œuvres de fonds.

## GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt . . . . .	5 vol. in-8.
Consuelo. . . . .	8 vol. in-8.
Horace. . . . .	3 vol. in-8.
Jeanne. . . . .	5 vol. in-8.
Le Prolétaire ( <i>Sous presse</i> ). . . . .	3 vol. in-8.

## BALZAC.

Splendeur et Misère des Courtisanes. . . . .	3 vol. in-8.
Honorine. . . . .	2 vol. in-8.
Un début dans la Vie. . . . .	2 vol. in-8.
David Séchard. . . . .	2 vol. in-8.

## M<sup>me</sup> MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corall. . . . .	2 vol. in-8.
André le Vendéen. . . . .	2 vol. in-8.
Le Château de Ramsberg. . . . .	2 vol. in-8.
Charles Mandel ( <i>Sous presse</i> ). . . . .	2 vol. in-8.

## M<sup>me</sup> LA COMTESSE DASH.

Un Mari. . . . .	2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique. . . . .	2 vol. in-8.
L'Histoire d'un Ours. . . . .	2 vol. in-8.
Un Procès criminel. . . . .	2 vol. in-8.
Arabelle. . . . .	2 vol. in-8.

## S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.	{ Première série.—Courtisane et Sainte. 2 vol. in-8. Deuxième série.—Gabriel Rusconnetz. 2 vol. in-8. Troisième série.—Berthe Frémicourt. 2 vol. in-8. Quatrième série.—L'Enfant sans Mère. 2 vol. in-8.		
		Le Fils du Rabbin. . . . .	2 vol. in-8.
		Marianne de Selvignes. . . . .	2 vol. in-8.
		Daniel. . . . .	2 vol. in-8.
La Fille du Brigand. . . . .	2 vol. in-8.		
La Palette d'or ( <i>Sous presse</i> ). . . . .	2 vol. in-8.		
Nicolas Champlon ( <i>Sous presse</i> ). . . . .	2 vol. in-8.		
Mathieu le Zéphyr ( <i>Sous presse</i> ). . . . .	2 vol. in-8.		
Stierna ( <i>Sous presse</i> ). . . . .	2 vol. in-8.		

## TOUCHARD LAFOSSE.

Chroniques de l'Œil de Bœuf. . . . .	8 vol. in-8.
Hétène de Polliers. . . . .	2 vol. in-8.
Le Remouleur ou la Jeunesse dorée. . . . .	2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties . . . . .	2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom. . . . .	2 vol. in-8.

LA JUSTICE DE DIEU.

---

# DIANE ET SABINE

PAR

**Michel Masson.**

II



PARIS,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Saint-Jacques, 58.

---

1845



**CHAPITRE DIXIÈME.**

Copyright 1914

**Le billet.**

Gilbert fut recueilli cette nuit-là dans l'hôtel des dames de Salornay. C'est avec la plus fraternelle sollicitude que Diane, qui avait peut-être plus de sang-froid ou de véritable sensibilité que sa mère, se mit en quête d'un

médecin et voulut rester près du malade qui, hélas, ne pouvait la voir !

Elle demeura au chevet de Gilbert jusqu'à ce qu'on lui eût assuré que ses nombreuses blessures, toutes graves qu'elles étaient, ne présentaient pourtant aucun caractère sérieux de danger.

La reconnaissance est un sentiment si naturel aux belles âmes, qu'elle s'y abandonna avec ardeur, avec enthousiasme, sans s'apercevoir, la candide enfant, que la reconnaissance est aussi le plus court chemin pour arriver à l'amour.

Diane ne s'en doutait seulement pas, et en s'intéressant avec plus de vivacité de cœur qu'il ne le fallait peut-être au sort du beau jeune homme qui avait versé son sang et qui

allait avoir tant à souffrir peut-être pour l'avoir sauvée, Diane croyait simplement accomplir un devoir.

La nuit que passa Gilbert ne fut qu'un long et pénible évanouissement. C'est seulement dans la matinée du lendemain qu'elle parvint à lui faire reprendre connaissance.

Son premier mot, en se voyant le bras gauche enveloppé avec soin, fut celui-ci :

— Il faut avouer que, pour des assassins, ces messieurs ont été fort aimables. Ils ont compris qu'ils avaient affaire à un secrétaire; je n'ai que le bras gauche en mauvais état, grâce soient rendues à ces honnêtes bravi, je pourrai encore écrire.

Après ces paroles, qui eussent suffi pour

prouver de quel heureux caractère le ciel l'avait doué, si d'ailleurs il n'en avait donné d'autres preuves; Gilbert, qui s'était cru d'abord chez lui, jeta les yeux sur les objets nouveaux qui l'entouraient, et ne reconnaissant aucun de ses meubles, s'informa du lieu où il se trouvait. Le valet qu'on avait mis de garde auprès de lui allait répondre; mais l'entrée soudaine de Diane rendit tout éclaircissement inutile.

La jeune fille, qui avait compté peut-être sur le sommeil du blessé, fut toute interdite et devint rouge de honte d'être surprise par Gilbert en flagrant délit de charité. Elle baissa les yeux, et, d'une voix tremblante, mademoiselle de Salornay balbutia :

— Ma mère m'envoie savoir comment notre sauveur a passé la nuit ?

Le blessé contemplait cet aimable visage avec ravissement ; des pleurs de joie mouillaient ses paupières.

Elle était là, près de lui, devant ses yeux, à portée de sa main, celle qu'il lui avait été à peine donné d'admirer de loin. Il la voyait maintenant autant que ses yeux avaient soif de la regarder en face ; il la voyait émue, attendrie, et c'était à cause de lui, pour ses blessures à lui que ce jeune et noble cœur s'était agité. Diane plaignait quelqu'un, et ce quelqu'un c'était lui, Gilbert ; Diane témoignait de l'intérêt pour un malheureux, et il était, lui, ce malheureux. — Malheureux ? oh ! non pas ! — Jamais aux plus beaux jours de sa vie il n'avait senti cet épanouissement de l'âme qui dit à l'homme : tu es roi sur la terre. Gilbert leva une fois encore les yeux sur Diane, et se regarda lui-même avec

hésitation , car il avait peur de se tromper ; mais c'était bien lui , comme aussi c'était bien elle ; il remercia tout bas ses assassins.

Après deux jours des mêmes soins donnés au blessé , le médecin déclara qu'on pouvait sans danger le transporter chez lui. Intérieurement Gilbert traita le docteur d'ignorant — il ne se trouvait pas transportable — cela se conçoit , il s'agissait de quitter la maison de Diane. Quinze jours plus tard cependant il était sur pieds et rendu à ses fonctions de secrétaire.

Gilbert , se voyant guéri si vite , n'en accusa que plus le médecin de madame de Salornay d'être un fort mauvais docteur. Sa guérison , en effet , devait diminuer de beaucoup l'intérêt que Diane lui avait porté d'abord , et mettre un terme à la visite de cha-

que jour qu'elle lui faisait avec sa mère. Il n'espérait que dans les bals et les soirées où il pourrait la rencontrer, et c'était trop peu maintenant après les heureux jours qu'il avait dus à ses blessures.

Toutefois, sans qu'il s'en doutât, cette aventure lui avait fait faire bien du chemin dans le cœur de la jeune fille. Ce n'était plus comme autrefois pour le bal lui-même, pour le plaisir de la danse, pour l'énivrement de la musique et des hommages, pour l'éclat des lumières et des toilettes que Diane aimait à paraître dans les fêtes. Non, un autre appât bien plus doux l'y attirait ; et comme Gilbert n'y venait que pour elle, ce n'était que pour Gilbert qu'elle se trouvait heureuse d'y aller.

Mais à quoi leur servait-il de s'aimer, ces

pauvres jeunes gens? Quelle apparence y avait-il que jamais le général Fainerols , baron de Salornay , consentît à donner sa fille à un simple secrétaire , assez insoucieux de son avenir d'ailleurs, pour se fermer par une épigramme la porte de ceux qui pouvaient seuls le faire parvenir. Entre un bon mot à dire et une belle place à prendre , ce n'est jamais cette dernière qu'il eût choisi. Or, quel espoir pouvait-il fonder dans l'intérêt de son amour? aucun. L'opposition du père était si naturelle , si bien prévue , que Diane et Gilbert lui-même ne se la dissimulaient pas. L'honnête jeune homme en reconnaissait la justesse , et , ne pouvant se faire illusion de ce côté , il se tut et soupira.

— Baji-Yasmin , la Persane , était emportée trop loin par le tourbillon de ses propres succès pour remarquer les assiduités de

Gilbert auprès de sa fille; mais d'autres personnes les remarquaient pour elle. Rien de plus clairvoyans que les soupirans éconduits. Cependant les amans s'étaient compris; ils s'étaient expliqués même dans un regard, dans une furtive pression de la main', et peu à peu la confiance des deux parts gagnant davantage, le chaste bonheur du secrétaire intime allait croissant. Mais hélas! le propre du bonheur c'est de ne pas durer, et le sien devait avoir bientôt un terme.

Un soir, M. le préfet fit prévenir son jeune employé qu'il venait de le charger d'une mission de confiance près de la cour des Tuileries. Pour la remplir, cette mission, Gilbert devait dès le lendemain, avant le jour, se diriger vers Paris.

Quel coup de foudre! Quitter Turin, le

quitter à l'improviste; s'éloigner de la patrie de son cœur. Encore, s'il avait pu se familiariser avec l'idée de ce malheur, s'y préparer de longue main. Gilbert était désolé; il ne lui restait plus qu'une soirée à passer à Turin, et tout son temps était pris par les préparatifs du voyage et les indispensables visites de son départ. Il ne verra donc pas Diane? Il faudra donc s'éloigner sans lui dire adieu: c'est impossible.

Précisément il y avait bal masqué au palais du prince, et madame de Salornay et sa fille ne pouvaient manquer de s'y trouver. Mais cette fois quelques paroles dites devant tout le monde, une tendre pression de mains n'auraient point eu toute la signification qu'il eût souhaité d'y mettre. Cela ne suffit pas à un amoureux qu'on exile: Gilbert voulait davantage. Il rêvait une entrevue bien dis-

crète et bien pure ; mais bien intime aussi. Pour l'obtenir il se plaça devant son pupître et écrivit à la hâte le billet que voici :

« Mademoiselle,

» Demain avant le jour je partirai pour Paris. Si vous voulez que l'absence ne me tue pas, daignez me permettre de venir cette nuit même chercher une parole de consolation auprès de vous. Elle m'aidera à supporter mon exil. Le tendre respect que je vous ai voué me dispense de vous rassurer sur la pureté de mon cœur et sur l'innocence du rendez vous que j'ose vous demander. C'est le plus dévoué des frères qui sollicite de la plus sainte des sœurs un mot d'adieu.

» P. S. Ne craignez pas que le mystère de

notre entrevue soit découvert ; j'ai appris à connaître votre maison depuis le bienheureux événement qui m'en ouvrit les portes . Votre chambre est au premier sur la rue, personne ne pourra m'entendre; faites seulement qu'à minuit la petite porte de l'hôtel ne soit pas fermée.

» Je viendrai sous un prétexte à la soirée du prince-gouverneur; je ne ferai que traverser l'assemblée pour arriver à vous, je vous jetterai un mot en passant, je glisserai ce billet dans votre main, cela fait j'aurai disparu; mais je ne serai point parti. J'attendrai dans les jardins du palais un mot au crayon qui sera votre réponse. Pour me la faire parvenir vous n'aurez qu'à paraître sur la terrasse à gauche, je serai en bas guettant votre présence et votre billet d'adieu. »

Gilbert fut à peu près consolé après qu'il eut écrit cette petite missive ; il la plia de façon à ne lui laisser que le moins de volume possible, et la plaça dans son portefeuille ; puis il s'habilla et sortit.

Les choses se passèrent exactement comme il l'avait prévu ; il vit Diané au bal , lui remit le billet , et alla se camper dans le jardin, au bas de la terrasse , à l'endroit indiqué.

— Je vais connaître mon sort , se dit-il ; elle va venir, et personne n'a remarqué la remise furtive du billet.

En ceci, Gilbert se trompait ; car il n'avait pas remarqué un mystérieux personnage qui portait un habit de marquis de l'ancienne cour, comme si ce costume lui eût été naturel.

Ce personnage, disons-nous , avait fort bien aperçu la transmission du billet de Gilbert à Diane, et dès-lors il n'avait plus perdu de vue l'amoureux secrétaire.

Au moment même où ce dernier attend la réponse sollicitée, son Argus est là-bas au fond d'une allée , et pendant que , tourné vers Gilbert, il examine ses mouvemens , cela ne l'empêche pas de parler à l'oreille d'un subalterne qui ne fait , lui, nulle attention à la scène qu'observe son supérieur.

Nous présumons de la supériorité du marquis par la déférence avec laquelle l'écoute l'homme qu'il entretient secrètement.

— Spadari, dit le marquis, dont la voix se perd sous le masque et dans l'oreille de

son interlocuteur, Spadari, cette nuit un jeune homme va partir; vous m'entendez bien, je vous dis que c'est pour la France qu'il va partir.

— Je comprends; faut-il l'arrêter, demanda l'autre avec cet accent piémontais qui donne une si mauvaise couleur aux paroles qu'elle laisse toujours supposer une intention plus mauvaise encore.

— Allons donc! fit le masque avec un superbe mépris; vous ai-je jamais donné de semblables commissions....

— Non, monsignor, mais ça peut commencer; on a besoin quelquefois...

— C'est bon; écoutez: ce jeune homme est porteur d'un rapport secret qu'il me serait important d'avoir.

— Cela suffit, monsignor; ainsi, il ne s'agit que de dévaliser adroitement le porteur du rapport.

— Oui, Spadari, rien que cela. Que tu lui enlèves seulement son portefeuille, et une bonne récompense...

— Où est le jeune homme, interrompit vivement le zélé Piémontais.

— Je vais te l'indiquer.

Pendant cette conversation, Diane avait paru sur la terrasse; elle jeta un regard autour d'elle, puis plongea un coup-d'œil dans la profondeur du jardin, et laissa tomber un papier que Gilbert s'empressa de ramasser.

Spadari n'avait rien vu. Le personnage déguisé en marquis frappa sur l'épaule du Piémontais , et dit , en lui désignant Gilbert :

— Tu vois ce jeune homme qui se dirige vers la porte du jardin ?

— Je le vois, monsignor.

— Eh bien, c'est lui, l'homme au portefeuille.

— L'a-t-il *in pochetto* maintenant ? demanda l'émissaire prêt à s'élanccr.

— Oui , il l'a dans sa poche..... va ! cours !

— Subito , dit Spadari ; et il se mit à la poursuite de Gilbert.

Il s'arrêta pourtant à distance, et quand il fut bien certain de tenir sous la surveillance de son œil l'homme qu'on lui avait désigné, Spadari, qui ne voulait pas tenter son coup dans le jardin du prince, se fit l'ombre de Gilbert, et, sans se montrer, il régla sa marche sur celle de sa proie.

Le jeune secrétaire cheminait d'un pas pressé. On devine qu'il était poussé par l'impatience de lire la réponse de Diane.

— Dès qu'il fut un peu loin du palais, il s'arrêta sous un réverbère, tira le billet de sa poche, et reconnut sa propre missive. Il la tourna vivement, n'osant se faire le chagrin de croire que Diane ne lui avait pas répondu. Sur le feuillet laissé en blanc par lui, il vit des lignes tracées à la hâte au crayon. Elles étaient presque illisibles, et ce ne fut pas

sans une extrême difficulté qu'il parvint à déchiffrer ces mots :

« Qu'avez-vous osé m'écrire, monsieur? et m'estimez-vous donc assez peu pour vous oublier ainsi! La douleur où vous jette votre départ explique mais n'excuse pas cette folie. Brûlez cette lettre, et moi je m'efforcerai de l'effacer de ma mémoire. Si vous aviez tenté une pareille insulte, Gilbert, tout eût été fini entre nous; j'aurais trouvé assez de courage pour vous haïr, moi qui vous aime pourtant, et qui fais des vœux pour votre prompt retour. »

Spadari se tenant en arrêt, examinait Gilbert durant cette lecture. Le jeune homme parcourut deux fois le billet, après quoi il laissa échapper un geste de dépit, un soupir

de douleur, baissa la tête de l'air d'un homme qui perd courage ou qui médite une action audacieuse , puis il mit vivement le billet dans la poche de son habit.

Il cheminait pensif, irrésolu, vers sa lointaine demeure, quand un grand diable d'ivrogne, qui semblait venir d'une direction contraire, tomba sur Gilbert sous prétexte d'embrasser en lui un ami qu'il croyait reconnaître. Il faisait obscur; l'amoureux de Diane, pestant contre le grossier personnage, s'ingéniait pour se débarrasser de ses importunes étreintes, sans trop le brusquer, cependant. L'ivrogne, de son côté, lui barrant toujours le passage, grommelait des mots d'amitié; mais durant ses évolutions bachiques, le pendard trouvait encore assez de présence d'esprit et de dextérité dans la main pour fouiller jusqu'au fond des poches de Gilbert.

Fatigué de l'obstacle que lui faisait cet homme, le jeune secrétaire, qui ne s'apercevait pas du manège, perdit patience et lança une bourrade dans l'estomac de l'ivrogne, et passa outre, ravi d'en être quitte à si bon marché.

Pas à si bon marché qu'il s'en flattait, cependant; le contenu de sa poche avait passé dans la main du faux ivrogne, lequel se désola bientôt d'avoir fait si maigre recette.

— *Corpo de bacco!* s'écriait-il en retournant dans ses doigts, une simple feuille de papier contournée en mille plis, *noi siamo volés! niente portofoglia.*

Malgré cet échec, le digne spadassin, car on a deviné que c'était lui, retourna, l'oreille basse, vers le personnage qui l'avait chargé de cette expédition.

— Eh bien ? demanda curieusement le marquis à son émissaire qu'il attendait sous le vestibule du palais.

— Niente ! répondit mélancoliquement Spadari, niente portofoglia.

— Comment , rien, reprit le marquis d'un ton dépité.

— Niente ! dit encore cet homme ; puis, se ravisant : Ah ! questo papière , ajouta-t il en présentant avec une sorte de contrition ce mince butin : le billet de Gilbert et la réponse de Diane.

Le personnage masqué se saisit avidement de ce chiffon de papier , et aussitôt qu'il en eut lu les premières lignes , il dit à Spadari :

— Tu te trompes, c'est quelque chose.

L'accent que prit la voix du marquis en prononçant ces mots voulait dire : c'est tout.

Spadari ne comprit rien à l'accent , mais il comprit la bourse que le marquis lui donna . Comme elle paraissait assez bien garnie , Spadari salua profondément le personnage masqué , et s'en alla convaincu qu'il n'avait pas fait une aussi mauvaise chasse que d'abord il se l'était imaginé.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

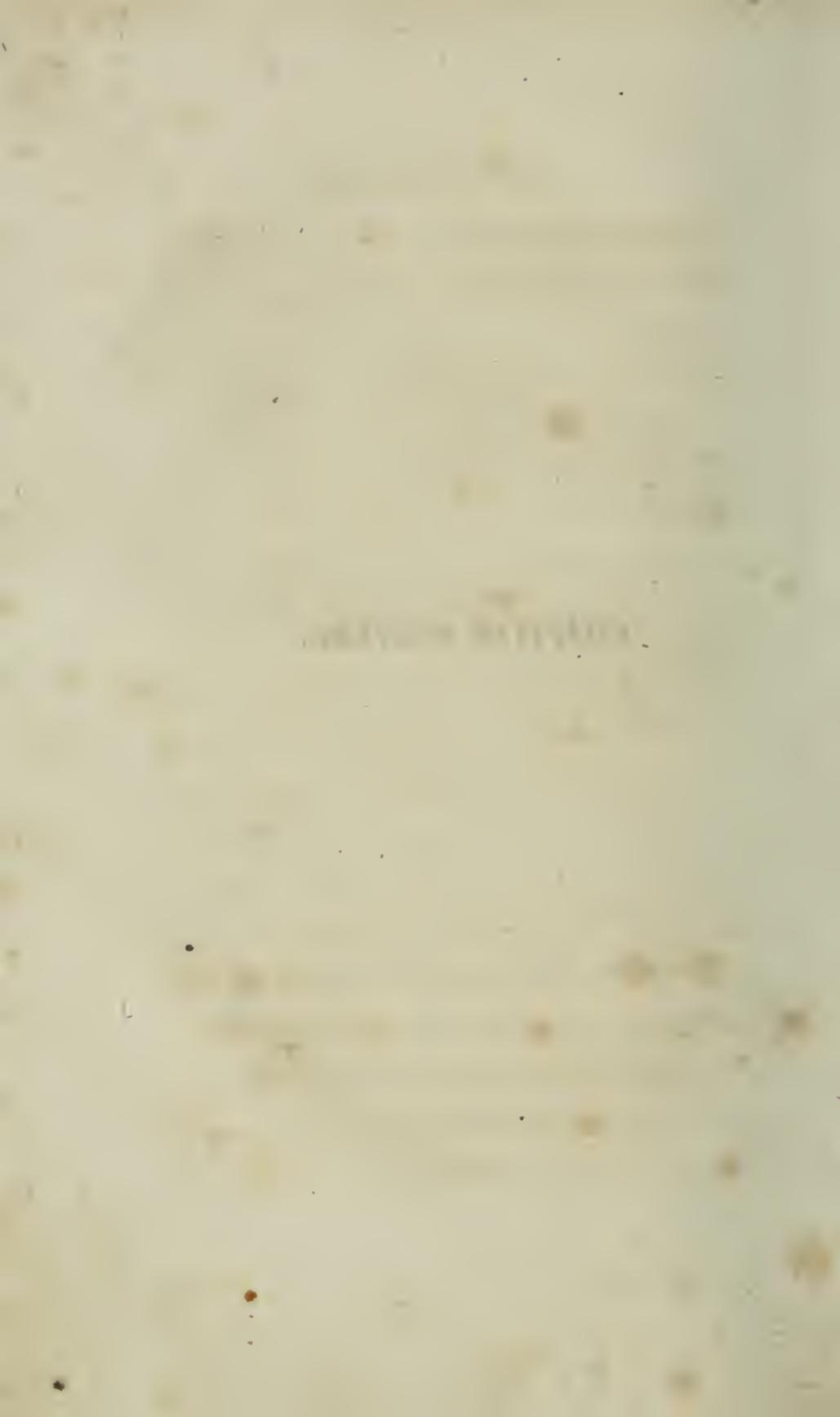
BY JOHN BURNET

LONDON

1679

Printed by J. Sturges, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard, near St. Dunstons Church, in the County of Middlesex.

**CHAPITRE ONZIÈME.**



### **Le crime.**

Une heure après que ceci venait de se passer, la femme de chambre de madame la baronne de Salornay était dans l'office, devant une petite table assez bien garnie. De l'autre côté de cette table se trouvait assis un

petit homme , roux de cheveux, et passablement disgracié de sa personne.

De la ruelle qui longeait l'hôtel habité par Baji-Yasmin et Dodeh-Laïli un curieux aurait pu , en plongeant l'œil dans la salle basse , jouir de cette scène.

— Vous êtes un de ces damnés de *cravotti*, disait la camériste en faisant la moue, et je vous battrais , Richard , je vous poignarderais , mon petit Ducourneau, si vous m'étiez infidèle.

— Incapable , mon cœur , répliquait l'homme aux crins roux , au regard oblique, en avalant un verre de ce bon petit vin d'Olé-*gio* qui fait les délices des gourmets de Turin; incapable, ma chère Margaritta.

— Cependant Carlotta, ma voisine, m'assurait encore ce soir que si vous veniez ici, ce n'était pas à mon intention, mais bien pour les beaux yeux de ma jeune maîtresse.

— Si l'on peut dire une pareille sottise ! objectait Richard Ducourneau d'un air cafarde, ce qui ne l'empêchait pas d'engloutir une cuisse de poulet avec autant d'appétit que de componction. Me suspecter, moi ! oser attaquer la Fidélité elle-même !

— Avec tout cela, disait en persistant la femme de chambre, il n'en est pas moins vrai que j'ai eu tort d'écouter vos câlineries ; car, enfin, c'est bien la main de la signoretta Diane de Salornay que vous avez demandée, et non pas la mienne ; le nierez-vous, petit traître ? Et cette lettre que j'eus la faiblesse de remettre moi-même était bien signée de vos noms maudits : Richard Ducourneau.

Cette fois , le commis aux vivres qu'on interpelait de la sorte laissa tomber sur son assiette le morceau qu'il tenait à sa bouche , comme s'il eût craint de ne pouvoir mieux le digérer que l'affront que venait de lui rappeler la femme de chambre.

Ducourneau ne se serait pas contenté de ce geste de dépit orné d'une affreuse grimace , et sans doute il eut fait une bonne querelle à sa princesse , sans un petit incident qui vint déranger le tour de la conversation.

Un coup frappé à la porte de l'hôtel interrompit le débat prêt à s'engager entre la camériste et le commis.

— Chut ! fit Margaritta en éteignant la lumière. Voici mes maîtresses qui reviennent de la soirée du prince-gouverneur. Attendez-

moi là , Richard , j'aurai bientôt déshabillé madame, et je suis à vous.

Maître Ducourneau, laissé en pleines ténèbres, croisa ses bras sur la table, y appuya sa tête et attendit.

Margarita ne s'était pas trompée : Diane et sa mère rentraient avant la fin du bal. La jeune fille était pressée de se voir seule dans sa chambre afin de pouvoir se recueillir un peu. Tant d'émotions l'avaient agitée dans cette soirée ! Elle se hâta d'embrasser sa mère et de se retirer dans son petit appartement.

La chambre à coucher de Diane était située au premier étage, on doit se le rappeler. Séparée seulement de la rue par une sorte de

petit salon qui lui servait d'antichambre , et l'éloignait d'autant du bruit qui pouvait se faire au dehors ; bruit fort rare cependant, car cette rue n'abusait pas de la permission d'être passagère ; aussi , y avait-il peu d'intérieurs qui fussent plus tranquilles que cette voie publique.

Devant le petit salon régnait un balcon en saillie , dont l'encorbellement envahissait à peu près un quart de l'étroite rue où Gilbert avait son logis.

Quelque temps une lumière scintilla derrière les vitres de ce balcon , c'était la lampe discrète qui éclairait le coucher de la charmante Diane.

La jeune fille détacha une à une ces pa-

rures, indispensables auxiliaires de la royauté du bal : elle les considéra avec dédain.

— Qu'ai-je à faire de tout cela , dit-elle , maintenant qu'il ne sera plus ici ? Oh ! le bal est un plaisir bien insipide : il me fatigue , il me déplaît... je ne veux plus y aller... Non , tant que Gilbert ne sera pas de retour à Turin , ajouta-t-elle en façon de correctif à sa résolution ; puis elle tomba à genoux sur son Prie-Dieu.

— J'ai été bien sévère pour lui ; mon Dieu , soupira-t-elle , je vous remercie de m'avoir donné la force de lui dire : Non ! Il part ; faites-lui une route facile et une heureuse arrivée ; faites-lui un prompt retour surtout. Il part ! pauvre jeune homme ! je vais le perdre. Ah ! je sens bien qu'en s'en allant , il emporte quelque chose de mon cœur. J'ai fait mon

devoir, c'est vrai ; mais qu'il m'en a coûté ! J'aurais tant voulu le voir pour lui dire adieu de vive voix.

Un instant après cette prière, la fenêtre du balcon ne laissait plus aucune lumière pénétrer de l'appartement dans la rue. La porte de la chambre de Diane était fermée, la lampe éteinte et la jeune fille dans son lit. Bientôt le sommeil la visita ; un doux sommeil qui lui offrit en rêve l'image qu'elle avait évoquée en fermant les yeux.

L'hôtel qui sert de théâtre aux petites scènes que nous venons d'esquisser était depuis une heure environ plongé dans le silence et dans les ténèbres.

Cependant un homme marchait discrètement dans la rue, les mains tendues en avant

et n'ayant pour se diriger que la ligne irrégulière que découpaient sur un ciel peu étoilé les toits de ces maisons fort mal alignées.

Cet homme, qui avaient sans doute d'excellentes raisons pour se priver de toute lumière, s'arrêta devant l'hôtel des dames de Salornay; il s'orienta par un coup-d'œil circulaire, et dit tout bas :

— C'est ici !

Alors, pour se donner des attestations plus certaines de la bonne direction qu'il avait suivie, il s'approcha de la muraille de l'hôtel, il la parcourut à tâtons et, arrivé à la petite porte, il la poussa; trouvant là une résistance à laquelle il ne s'attendait pas sans doute, il en parut fort contrarié.

— Diable , dit-il , la belle n'a pas menti , et l'amant se serait à coup sûr cassé le nez contre cette porte inexorable. Heureusement, nous avons d'autres moyens d'introduction.

Ce n'est pas Gilbert qui eût parlé avec cette irrévérence ; d'ailleurs Gilbert a quitté Turin depuis une heure , mais en se disant :

— Je suis aimé, elle me regrette, je reviendrai.

Il ne devait pas revenir.

Donc, ce n'est pas Gilbert qui a parlé ainsi ; mais alors quel est donc cet homme ?

C'est celui-là même que nous avons surpris en conférence secrète avec Spadari, le coupe-jarret. Il est facile à reconnaître, car il n'a pas quitté son costume de marquis et il porte toujours son masque.

— Le balcon doit être là, réfléchit à part lui ce personnage. Et après s'être désigné ce but à lui-même, il recula de quelques pas jusqu'au milieu de la rue.

Arrivé là, il prit de dessous son bras gauche un paquet qu'il déplia : c'était une échelle de cordes.

A cette échelle était attachée une longue corde, dont le bout inférieur retenait une boule de plomb. D'une main fort exercée, l'homme travesti en seigneur de l'ancienne cour, lança cette boule en l'air, et aussitôt,

à certain choc métallique, il comprit que son projectile avait rencontré juste l'objet qu'il voulait atteindre. Cette pêche aérienne avait porté ses fruits du premier coup. Mais l'important n'était pas encore obtenu, il fallait que la boule, après avoir rencontré la saillie du balcon, eût entraîné la corde avec elle et fût descendue le long de la muraille. Le marquis s'approcha du mur pour vérifier le fait; mais si haut qu'il put porter les mains, il lui fut impossible d'atteindre jusqu'à la boule de plomb. D'un autre côté, il avait beau tirer la corde pour suivre la boule et recommencer la tentative, il éprouvait de la résistance; il s'imagina avec quelque probabilité que la boule, engagée dans les ferrures du balcon, était restée en chemin, et que s'il pouvait s'y prendre de façon à l'attirer à lui, son ascension jusqu'à la fenêtre de Diane était assurée. Mais déjà il s'était vainement dressé de toute

sa hauteur, il n'avait rien rencontré que le vide au-dessus de sa tête. Il fallait user d'industrie; or, le bras n'étant pas de longueur suffisante, le marquis tira son épée du fourreau. Il décrivit en l'air une foule de lignes courbes et finit par se heurter à un obstacle mobile. Plus de doute, cette masse qui se balance et frappe la pointe de l'acier, c'est la boule de plomb. Le marquis retourna aussitôt son épée, la prit à contre sens par la lame et dans la poignée levée en l'air, il s'ingénia à faire entrer cette boule. Cette manœuvre lui réussit, et quand il sentit que le plomb était retenu dans le vide de l'ovale formé par la poignée, il fit tourner l'épée afin d'entortiller la corde autour de la garde et devinant, à la résistance qu'il éprouvait, que le plomb ne pouvait plus se dégager, il tira fortement à lui, et, en moins d'une seconde, l'aventureux personnage put serrer dans ses mains la

boule de plomb. Maintenant il ne s'agissait plus que de nouer quelque part cette corde qui devait maintenir l'échelle. Le marquis palpa la muraille dans tous les sens et ne trouva pas le moindre anneau. Enfin il avisa, près de la porte, une borne de marbre qui, pour plus de solidité, avait été reliée au mur voisin, au moyen d'un cercle de fer scellé dans la pierre. L'homme au masque n'en demandait pas davantage. Il attacha autour de la borne l'appendice de son échelle. Ensuite, sur la foi de ce nœud, il tenta l'escalade.

Le trajet était court, et, après quelques échelons, le marquis fut au bout de sa montée. Il enjamba la rampe du balcon et tira l'échelle après lui.

Ici se présentait un nouvel obstacle. Là solide fenêtre qui donnait accès dans le salon

était fermée. Le marquis ne délibéra pas une minute, il interrogea de la main les ferrures extérieures de cette fenêtre , et, ayant approximativement déterminé la hauteur et la direction de l'espagnolette , il cassa un carreau, passa le bras par cette ouverture , fit jouer l'espagnolette , poussa la fenêtre et se trouva dans le salon.

Cette audacieuse introduction ne s'exécuta point sans quelque bruit. Le marquis s'arrêta sur la pointe des pieds, et interrogea le silence autour de lui. Rien ne remua, alors il marcha vers la chambre de Diane.

La jeune fille avait été réveillée en sursaut, et, inquiète, elle s'était jetée à bas du lit et venait à la porte de sa chambre prêter l'oreille. Cette porte s'ouvrit tout à coup.

— Malheureux ! c'est vous, Gilbert ? dit la jeune fille éplorée.

— Oui... oui... répondit l'homme masqué, qui d'un geste prompt enveloppa la jeune fille dans ses bras.

Epouvantée d'une telle privauté, Diane se réfugia vers son alcôve ; mais le terrible masque l'y suivit. Alors, à la lueur d'une veilleuse, la jeune fille, fixant sur lui ses yeux agrandis par la stupeur, s'écria en frémissant par tout le corps :

— Ciel ! vous n'êtes pas Gilbert. Au secours ! au secours !

Mais ce faible cri fut étranglé dans la bouche de la jeune fille par une main de fer.

— Silence ! dit cet homme, dont l'œil

flamboyait de brutalité et dont tous les gestes accusaient la violence et la résolution. Silence! ou vous êtes morte.

Cependant, comme cette menace n'avait pu arrêter le cri de détresse de la victime, l'homme masqué la bâillonna, et il meurtrit, sous les plus odieuses témérités, cet admirable corps de vierge. Alors cet homme infâme, mêlant des mots de tendresse à d'effroyables expressions de menace, souffla la veilleuse pour pouvoir accomplir son crime sans l'interposition gênante du masque.

Égarée par une lutte inégale, brisée par l'émotion, étouffée par le bâillon, la pauvre fille tomba évanouie.

Son bourreau obtint une victoire facile.

Il abandonna bientôt après la victime, qui n'avait pas encore repris ses sens.

Ayant remis son masque, le misérable regagna la fenêtre. L'échelle de cordes était encore attachée au balcon, il se hâta de repasser par-dessus la rampe et de descendre dans la rue.

Au moment où l'auteur de ce lâche guet-apens allait toucher la terre, quelqu'un débuisqua vivement d'une ruelle voisine et se précipita vers le soi-disant marquis. Or, pendant que de la main droite le survenant soulevait le masque de cet homme, de l'autre main il dirigea la clarté d'une lanterne sur le visage du lâche, mis à découvert.

— Insolent ! murmura l'homme au masque, et en même temps il frappa du fourreau

de son épée sur la lanterne, qui roula dans le ruisseau et s'éteignit.

— C'est trop tard, remarqua le curieux, je vous ai reconnu.

Et à l'oreille du coupable, il lui dit :

— Vous êtes le comte de Maulévrier-Fayel.

Le déplorable état dans lequel on trouva le lendemain Diane de Salornay, les traces récentes de l'audacieuse escalade ; tous ces événemens, qu'on voulut en vain cacher, firent dans Turin un effroyable scandale. La police s'en mêla, mais, en dépit des plus actives recherches, l'auteur du forfait demeura inconnu, sauf pour une seule personne ; pour l'homme à la lanterne : Richard Ducourneau. Celui-ci se garda bien d'aller livrer à la justice le nom

du coupable, il pensait au contraire à recueillir les fruits de l'odieux attentat. Quand Diane de Salornay fut bien et dûment déshonorée aux yeux de toute la ville, quand son malheur commença à lui être imputé à crime; car l'esprit humain est ainsi fait, qu'il recherche le prétexte de blâmer ceux qu'il se lasse de plaindre; quand la malice enfin se prit à la victime et envenima de calomnie la blessure, Richard Ducourneau, jugeant que son temps était venu, se présenta un jour chez les parens de la jeune fille et demanda de nouveau sa main. Cette fois on ne le repoussa pas, on l'écouta avec intérêt même; car, se faisant généreux, dévoué, il consentit à prendre le crime pour son compte. Ainsi cette belle Diane, qu'on refusait naguère aux plus brillans partis, on se trouva heureux de la donner à un employé de bas étage, qui n'avait pas rougi de spéculer sur la honte.

Ducourneau l'avait dit : Les obstacles ne m'arrêtent pas, et quand je vise un but, je l'atteins.

Cinq mois après ce triste événement, M. le comte de Maulévrier-Fayel, qui était encore à Turin, trouva dans sa chambre le billet que voici :

« Monsieur le comte,

» Un homme qui seul a surpris votre secret, se décide nonobstant à devenir le mari de la femme que vous avez déshonorée et le père de l'enfant qui naîtra bientôt. Le dévouement et le silence de cet homme vous ont été trop précieux, pour que dans votre générosité vous n'y attachiez pas un grand prix. On recevra avec reconnaissance le témoignage de votre gratitude. On vous prie de le dé-

poser chez le notaire Marchelli, au nom de votre serviteur

» Richard DUCOURNEAU.

Cette lettre obtint la réponse suivante :

« Monsieur ,

» On ne peut traiter avec vous que donnant donnant ; c'est pourquoi le jour seulement où la jeune personne sera mariée , vous trouverez chez le notaire en question le prix dont on jugera convenable de payer ce que vous appelez votre dévouement. »

Cette lettre ne portait pas de signature , et l'écriture en était évidemment déguisée. Richard Ducourneau n'eut pas de cesse qu'il ne fût arrivé à ses fins ; il comptait tant sur la

reconnaissance du coupable, et sur la protection de la nouvelle famille qu'il allait se donner!

Le général de Salornay revint de l'armée, et assista bientôt au mariage, ou plutôt à l'affreux sacrifice de sa fille d'adoption.

Aussitôt après la cérémonie, le nouveau marié courut chez le notaire. Un coffret l'y attendait avec cette suscription :

« Au mari de mademoiselle de Salornay. »

Ducourneau ouvrit le coffret avec toute l'avidité qu'on peut lui supposer; mais au lieu de l'or qu'il espérait y trouver, il ne trouva qu'une feuille de papier sur laquelle était écrit ceci :

« Monsieur,

» Vous n'avez pas craint d'ajouter l'audace à l'infamie. Votre spéculation ne vous suffisait pas, vous vouliez l'augmenter du salaire de la honte. Mais vous savez bien, monsieur, que, si vile que soit votre conduite, ce n'est pas pour vous qu'il y a souillure, mais pour cette pauvre fille qui, sans le savoir, donne sa main à un ignoble espion de la basse police.»

A la lecture de ce billet, la face de Ducourneau devint livide; il frémissait de rage; et, le poing fermé, de ses lèvres bleuies il laissa tomber cette menace :

— Je me vengerai; fut-ce dans vingt ans, je me vengerai!

Ainsi Sabine était la fille du comte de Maulévrier-Fayel. On comprend pourquoi Ducourneau , qui enveloppait dans la même aversion le coupable et les victimes , avait tant à cœur de livrer l'innocente enfant à la lubricité du vieux gentilhomme.

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

CHAPITRE DOUZIÈME.

1831/008 1770/0

### **La gueule du loup.**

Le lecteur voudra bien se reporter maintenant à la situation critique dans laquelle nous avons laissé notre Gilbert à la ferme de Palaiseau. On a vu Richard Ducourneau au désespoir de se voir enlever Sabine, qu'il de-

vait le soir même livrer au comte de Maulévrier, lequel sans doute attendait déjà à son château d'Orsay la victime promise. On a vu, disons-nous, l'agent secret de la police précipiter à la poursuite des fugitifs une bande de paysans qu'il dirige lui-même.

Le petit sentier de traverse qu'ils ont pris abrège tellement la distance, qu'il n'est pas douteux que la troupe de Ducourneau n'arrive sur la grande route de Paris avant la voiture du généreux ravisseur. Celui-ci aura beau dévorer l'espace sous le vol de ses chevaux, les piétons qui le suivent seront déjà postés pour l'arrêter qu'il n'aura pas encore lui-même doublé l'angle aigu que décrit le chemin vicinal à sa jonction avec la route royale.

Cette certitude d'atteindre sa proie ne suf-

faisait point à Ducourneau pour modérer ses frénétiques transports ; il trépignait, il bondissait de rage.

— Mes amis, dit-il avec véhémence à ses satellites improvisés, plus vite ! plus vite ! nous allons les tenir ; et quand ils seront là dans nos mains, entendez-vous, pas de quartier pour lui, nous tombons sur l'infâme ravisseur... Vous le frapperez, vous le battrez, vous le laisserez pour mort sur la place. Ne craignez rien, je me charge de tout... Quoi qu'il vous dise, ne l'écoutez pas, surtout ; il faut l'éreinter d'abord, il s'expliquera plus tard !

Et quelques pas plus loin, afin d'exciter à l'encontre de Gilbert les sentimens de sa compagnie :

— Mes braves gens ! criait Ducourneau d'une voix larmoyante : comprenez-vous mon malheur ? une fille enlevée à son père ! à son père qui l'idolâtre. Oh ! c'est affreux ! Et s'il me fallait revenir vers ma femme, vers la pauvre mère éplorée, revenir sans son enfant , oh ! tenez , je le sens là , j'en mourrais !

— C'est lui, c'est le scélérat qui en mourra, répondit Claude Lambert , gagné par cette émotion factice. Vous aurez votre fille, monsieur, vous l'aurez.

— Oui ! oui ! vous l'aurez , répétèrent les autres en chœur.

Et ces honnêtes gens , qui se croyaient les ministres d'une sainte indignation , s'asso-

ciaient à l'ignoble colère de l'ami de Melchior le cyclope.

On arriva bientôt au bord de la grande route. Ducourneau fit éteindre les lumières, et se jeta à plat-ventre ; puis, l'oreille collée contre terre, il écouta. Un roulement lointain se fit entendre.

— C'est le bruit d'une voiture, remarqua l'agent de police à voix basse. Ce sont eux, sans doute, ils ne nous échapperont pas.

Le bruit se faisait plus prochain.

— Mes amis, poursuivit Ducourneau, afin de ne pas commettre d'erreur, je vais suivre le fossé et me porter en avant. Aussitôt que j'aurai reconnu la voiture, je reviendrai ici, toujours dans l'ombre, et dès que le misé-

rable passera , vous vous précipiterez dessus à mon commandement.

Les choses ainsi réglées , le chef de cette troupe se plia , s'accroupit et marcha dans le fossé , s'aidant presque autant de ses mains que de ses jambes. A une très faible distance il s'arrêta et attendit.

La voiture avançait toujours.

— Bientôt il put la distinguer , et , une minute après, il la vit d'assez près pour pouvoir lire le numéro et juger d'ailleurs à la forme que c'était bien celle qui l'avait amené à Palaiseau.

Ce point obtenu , l'agent rebroussa chemin et s'en alla au plus vite rejoindre sa petite armée. Par ainsi , il marchait presque

côte à côte avec la voiture et ne la précédait que de quelques pas. Une chose étonna Ducourneau, c'est de ne voir personne sur le siège. il présuma que le ravisseur avait voulu causer de plus près avec sa conquête, et qu'à cet effet il était entré avec elle dans l'intérieur de la voiture, laissant aller tout seuls les chevaux qui trottaient à discrétion. Cette imprudence ne faisait que rendre la capture plus facile.

— Les maladroits ! murmura Ducourneau entre ses dents ; ils se croient hors d'atteinte. Imbéciles ! imbéciles !

Arrivé auprès de ses auxiliaires, celui que nous ne nommerons plus le père de Sabine donna le signal de l'attaque par ces paroles :

— Allons, mes amis, tombons dessus, et pas de pitié pour lui !

En un clin-d'œil la voiture fut investie, les paysans se ruèrent à la fois dans tous les sens ; mais, les portières ouvertes, on ne trouva personne.

On se ferait difficilement une idée de la fureur de Ducourneau en se voyant frustré dans son attente. Cette proie qu'il croyait saisir lui échappait encore. L'écume à la bouche, il bondissait de rage, maudissait le ciel, injurait les paysans et leurs stupides conseils.

— Sans vous, je les aurais suivis à la trace ; je les aurais atteints, je les aurais pulvérisés, hurlait-il avec démente.

Pourtant, comme il n'osait qu'injurier ces braves gens, sans lever la main sur eux, il s'en prit aux chevaux et, dans le paroxisme de sa colère, il se mit à les frapper du bâton qu'il tenait à la main, jusqu'à ce que l'un d'eux, tombant sous ses coups, il crût l'avoir tué.

— Holà, eh! bourgeois, cria quelqu'un qui déboucha par la route en faisant claquer son fouet, si c'est pour tarabuster mes bêtes en mon absence que votre ami m'envoie demander des bêtises à Palaiseau, ça ne me chausse guère, l'ami, et il pourrait vous en cuire. Je vous ferai payer les *peaux cassées*, sans compter la vôtre que je tannerai encore par dessus le marché.

L'homme qui faisait cette variante au dicton populaire, n'était autre que le cocher

dont Gilbert avait voulu se débarrasser pour ménager sa fuite avec Sabine.

Mais enfin, où sont-ils maintenant les fugitifs ?

Ils n'étaient pas loin. L'envoyé de la mère de Sabine, qui s'était fait cocher pour sauver la jeune fille commise à son dévouement, fut à peine éloigné de la ferme, qu'il s'aperçut de la rumeur causée par son brusque départ. Perché sur le siège, il était en position de reconnaître la direction que prenait la troupe, et il fut bientôt certain que c'était vers la route de Paris que Ducourneau guidait Claude Lambert et les ouvriers de la ferme.

Gilbert n'eût pas de peine à deviner qu'il serait devancé facilement s'il poursuivait son chemin vers Paris ; en conséquence, il arrêta

ses chevaux, descendit de son siège, et ranimant Sabine par des paroles de consolation et de courage, il lui fit part du danger inévitable qu'ils couraient.

— Allons, mon enfant, lui dit-il, si vous avez la force de marcher à pied, nous pourrions nous soustraire à leurs atteintes.

Sabine descendit, résignée à obéir en tous points à ce protecteur inconnu que lui envoyait sa mère. Il donna un coup de fouet aux chevaux et les fit partir à vide; il voulait ainsi, pendant qu'il amuserait ses poursuivans par le leurre de la voiture, se donner le temps de les dépister. Il offrit son bras à sa tremblante compagne, et tous les deux se jetèrent dans les champs. Leur premier soin après celui d'éviter les grandes routes était de tourner le dos à la direction de Paris, puisque

c'était de ce côté que leurs ennemis les guettaient au passage. Ils cheminèrent donc ainsi au hasard à travers les champs, les prés, les bois, n'étant bien certains que d'une seule chose, à savoir : que chaque pas les éloignait davantage des lieux qu'ils devaient fuir

La lune venait de se lever, et les deux vagabonds, poussés à la fois par un même sentiment de curiosité, se regardèrent. A les voir ainsi se tenant par le bras, la jeune fille, levant ses yeux naïfs sur la figure résolue mais bienveillante de cet homme, lui, attentif à lui rendre les chemins plus faciles, cherchant l'herbe la plus douce, le passage le plus sec, détournant de la main la branche rebelle et la ronce incommode, et parfois précédant sa compagne pour lui offrir l'appui de la main, soit qu'il fallut descendre ou grimper.

A les voir de la sorte on eût cru assister à la première escapade de deux amoureux qui, loin du regard austère de la famille, font servir la discrétion et la solitude de la nuit aux tendres épanchemens de deux cœurs bien épris.

Ils marchèrent quelque temps sans échanger une parole ; lui s'inquiétant du moindre bruit, elle la poitrine agitée et ayant dans l'ame une émotion où entrait la chasteté de la jeune fille et la frayeur de se voir ainsi, dans la nuit, à la merci d'un inconnu.

Bientôt le chemin qu'ils se frayaient à l'aventure devint moins incommode ; la rosée des prairies ne mouillait plus les petits picds de Sabine ; le couple était entré dans un bois et suivait une étroite allée.

— Où me conduisez-vous, monsieur, demanda Sabine.

— Je ne sais, mon enfant, répondit le maître d'études, je vous conduis où il plaira au bon Dieu; mais vous ne pourrez pas aller loin à pied, je le vois bien, et moi, dans ce pays que je connais à peine, je ne puis m'orienter au milieu des ténèbres. Cette nuit nous la passerons comme nous pourrons au premier logis hospitalier qui nous ouvrira sa porte, et demain, dès le point du jour, je vous conduirai vers le lieu d'asile que je vous destine.

— Et ma mère? demanda la jeune fille.

— Votre mère viendra vous y voir, mon enfant.

— Elle vous l'a promis?

— Oui, Mademoiselle, répondit Gilbert. Elle doit être bien belle aussi votre mère, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

A cette question la jeune fille quitta le bras de Gilbert d'un ton effrayé :

— Vous ne la connaissez donc pas, monsieur ? dit-elle.

— Non, mon enfant ; mais elle me connaît bien, elle, puisque c'est à moi qu'elle a confié votre salut.

Sabine se rapprocha de Gilbert, car elle venait de se rappeler la recommandation que lui adressait madame Ducourneau de ne la pas nommer à son protecteur.

— Pardon, monsieur, reprit Sabine, je n'ai

pas été maîtresse de ce mouvement d'effroi. Je vois bien que je puis vous donner toute ma confiance, puisque vous avez celle de ma mère. Elle doit être bien malheureuse, ma mère? Fasse le ciel qu'elle n'ait pas à souffrir encore à cause de moi!.. L'avez-vous vue, monsieur?

— Non, répondit le maître d'études en souriant de l'étrangeté de sa situation. Je n'ai fait que lui parler. Et demain je lui parlerai encore; je lui apprendrai où vous êtes, et elle viendra se jeter dans vos bras.

— O merci, monsieur, fit Sabine. Si vous saviez combien il me tarde d'embrasser ma mère!

Pour être véridique en tous points et comme notre héros n'est pas un héros, qu'il est sujet, au contraire, à toutes les faiblesses hu-

maines, nous mentionnerons ici que la langue de Gilbert lui démangeait étrangement. Cent fois cette question pointa et s'évanouit sur ses lèvres :

— Comment se nomme votre mère, mademoiselle ?

Mais la crainte que la mère fut plus tard instruite de sa curiosité, arrêta le maître d'études si bien, que sa velléité ne devint pas une tentative. Ainsi il eut le mérite de la discrétion ; il est vrai que le défaut contraire ne lui eut pas servi à grand chose, mais Gilbert ignorait la défense de Madame Ducourneau à Sabine.

Chemin faisant, Gilbert et Sabine rencontrèrent un ruisseau qui leur barrait le passage ; les autres obstacles ils les avait

franchis, mais celui-là était plus difficile. Le guide de Sabine écarta ses jambes à la façon du colosse de Rhodes, mais à la différence que le colosse était à pied sec et que le pauvre Gilbert plongeait dans l'eau jusqu'au-dessus du genou ; dans cette posture, Sabine se prit au cou de l'obligeant envoyé de sa mère, et sans encombre elle fut posée sur l'autre rive.

C'était la petite rivière de l'Yvette qu'ils venaient de traverser. A peine avaient-ils fait quelques pas sur l'autre bord, qu'ils entendirent au loin les aboiemens d'un chien : ce bruit charma leurs oreilles.

— Nous allons bientôt nous reposer, dit Gilbert. Suivons la direction de ce bruit.

Pour achever de leur donner du courage,

ils purent remarquer que le terrain sur lequel ils marchaient portait les traces d'une culture soignée et annonçait le voisinage de quelque habitation. Un peu plus loin, ils cheminaient dans un parc. Le chien se tut bientôt ; mais une lumière lointaine, qui scintilla dans l'ombre, fut pour eux comme l'étoile pour les rois mages. Ils marchèrent toujours et enfin aboutirent à une vaste cour, au fond de laquelle s'étalait une masse obscure, flanquée de deux tourelles ; c'était un château. Gilbert sonna fort à la grille et fut agréablement surpris, malgré l'heure avancée de la nuit, que cet appel fût entendu. Une espèce de concierge, armé d'une lanterne, se présenta, et après un examen préalable des visiteurs :

— Que demandez-vous ? leur dit-il d'une voix moins revêche que ne comportait la circonstance.

— Nous demandons l'hospitalité pour cette nuit, répondit Gilbert. Mettez-nous où vous voudrez, nous paierons ce qu'il vous plaira.

— Entrez, dit le concierge, je vais parler à M. l'intendant.

Ils entrèrent, et comme ils traversèrent la cour tous les trois, Gilbert s'informa au concierge de l'endroit où ils se trouvaient.

— Vous êtes ici au château d'Orsay, répondit le domestique.

Le concierge introduisit les deux voyageurs dans sa loge, et, pendant ce temps, il courut prévenir l'intendant.

Gilbert et Sabine, charmés d'avoir trouvé

un asile si favorable , se félicitèrent de leur bonheur.

On ne les fit pas longtemps attendre. Le concierge revint presque aussitôt ; il n'était pas seul. Derrière lui marchait un homme d'une grande taille, qu'il fut surpris de voir arriver sitôt, quand il s'était attendu à trouver tout le monde au lit.

Cet individu, qu'on appelait l'intendant, salua très courtoisement Gilbert, qui n'était pas homme à être en reste de politesse ; et, sans même donner la peine aux nouveaux venus d'expliquer leur embarras et de formuler leur demande :

— Il y a une chambre qui est toute prête à recevoir Mademoiselle, dit le géant. Monsieur

voudra bien l'y accompagner. Je vais avoir l'honneur de vous y conduire.

Ce que disant , l'intendant prit la lanterne, décrocha une clé et passa devant Gilbert. Sabine ne revenait pas de tant de politesse ; la jeune fille songeait aux contes des *Mille et une Nuits*, pendant que son protecteur prenait en pitié l'hospitalité si vantée de l'Écosse. Nous traitons mieux que cela, pensait-il. Toujours à la suite de l'intendant , Gilbert et la jeune fille traversèrent d'immenses corridors , ils montèrent, ils descendirent, et se trouvèrent enfin à l'extrémité du château. Leur guide les fit passer dans un jardin anglais, et les conduisit dans un corps de bâtiment isolé, entre un jardin et l'immense parc du château d'Orsay.

— C'est ici, dit l'intendant.

Il ouvrit une porte. Gilbert et Sabine montèrent quelques marches et, pendant que le premier se confondait en remerciemens, que son bienfaiteur recevait avec une modestie parfaite, une lampe fut allumée par les soins de l'introduiteur ; et Sabine, émerveillée de cette réception, put admirer une très jolie chambre bien chaude, et un lit des plus coquets.

— C'est là que vous passerez la nuit, mademoiselle, dit l'intendant ; quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Gilbert, vous coucherez dans la chambre à côté.

— Où il vous plaira, monsieur, répondit le maître d'études ; pourvu que mademoiselle soit bien, c'est tout ce qu'il me faut.

— Je le suppose, reprit l'intendant d'un air semi-railleur, semi-mystérieux.

Cela dit, il poussa une porte et fit entrer Gilbert dans une chambre contiguë.

— Attendez-moi là, lui dit-il, je vais revenir.

En parlant ainsi, l'intendant alluma une bougie sur la cheminée de cette chambre, ouvrit une petite porte latérale, donnant sur un escalier, et Gilbert l'entendit monter au premier étage, puis parler avec quelqu'un, mais il ne put entendre que le bruit de deux voix sans discerner aucune parole.

Dès que cet homme fut sorti, l'émissaire de madame Ducourneau s'approcha de la

porte qui le séparait de Sabine. Il ne l'ouvrit pas de peur d'effaroucher la pauvre fille.

— Mademoiselle, lui dit-il à travers la serrure, songez-vous à vous mettre au lit ?

— Oui, monsieur, répondit Sabine ; je suis accablée de fatigue et je sens que j'ai besoin de repos. Mais je viens de m'apercevoir que cette porte qui sépare nos deux chambre ne ferme pas.

Gilbert comprit ce sentiment de pudeur ; il rassura Sabine de son mieux.

— Ne craignez rien, mademoiselle, votre chambre sera sacrée pour tout le monde ; vous pouvez y dormir en toute confiance, je veillerai sur vous. Etes-vous bien ?

— Parfaitement; et vous, monsieur? demanda la jeune fille à son tour.

— Moi je suis à merveille!

En répondant ainsi, Gilbert, pour contrôler la vérité de son assertion, fit d'un coup-d'œil le tour de sa chambre et, pour la première fois, il remarqua qu'il n'y avait pas de lit.

— Où diable veut-il que je me couche, ce monsieur si poli? se demanda-t-il en se levant. N'y aurait-il pas par là quelque alcôve?

Gilbert sonda les murs de sa chambre en frappant de petits coups; mais il eut beau songer au cheval de Troie et faire une cita-

tion latine, *intonuère cavernæ*, aucune cavité ne retentit.

— Serait-ce, continua-t-il, qu'il va me faire apporter un lit de camp. Il m'a dit de l'attendre, attendons-le; après tout, je ne suis guère habitué à mes aises moi, car, s'il le faut, je dormirai tout habillé dans ce fauteuil. La nuit est déjà fort avancée et je serai tout aussi bien et mieux que dans mon lit de la rue Saint-Nicolas-d'Antin; trois planches masquées d'une galette sous le titre de matelas. Un fameux lit que je fréquente depuis si longtemps et qui, au lieu de se faire à mon caractère, est de jour en jour plus dur avec moi.

Le maître d'études, devisant ainsi dans sa pensée, prit un fauteuil, le plaça devant la porte par laquelle était sorti l'intendant, afin

d'être forcément réveillé par toute personne qui entrerait de ce côté. Il croisa ses jambes, ses bras et s'installa dans la plus commode posture pour attendre le sommeil et le bien accueillir quand il lui plairait d'arriver avec des pavots.

Sabine, de son côté, s'était prosternée à genoux pour faire sa prière et remercier Dieu du péril auquel il l'avait arrachée. Ensuite elle avait relu la lettre de sa mère en la couvrant de baisers et, toute habillée, elle s'était jetée sur son lit.

— Bonne nuit, monsieur, cria-t-elle à son protecteur.

— Bonne nuit, mon enfant, répéta l'honnête Gilbert.

En ce moment il entendit des pas dans l'escalier. Il pensa que c'était l'intendant qui revenait selon ses promesses. Il déranger donc son fauteuil adossé contre la porte et attendit.

Une minute après, en effet, le même homme qui avait introduit Gilbert parut dans cette chambre; il salua son hôte, qui s'inclina aussi, après quoi l'intendant prononça ces paroles d'une manière sûre et correcte comme si on les lui eût imposées ou qu'il en eût étudié la rédaction.

— Monsieur, on m'a chargé de vous remettre cette clé d'abord; elle ouvre une petite porte qui est au bout du parc à gauche; car, si vous avez fait attention aux localités, vous aurez remarqué que ce pavillon regarde, du côté de la chambre occupée par mademoi-

selle, un jardin anglais, et que, de ce côté ici, il donne sur le parc dont je vous parle. Votre fenêtre, qui est à fleur de terre, ouvre sur ce parc. Je dois, en outre, vous offrir cette bourse; on m'a dit, monsieur, que vous sauriez ce que tout cela signifie; sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Pour le coup ce fut Gilbert qui resta ébahi. On le conçoit aisément, sa stupéfaction lui coupa même la parole et, avant qu'il en eût retrouvé l'usage pour questionner le laconique intendant, celui-ci avait posé sur la table une bourse à côté d'une clé, et presque immédiatement était sorti par la même issue qui déjà lui avait livré passage. Cette fois seulement la petite porte de l'escalier fut fermée en dehors et à double tour:

— Oh! mon Dieu! mais où sommes-nous

donc ici ? Pour qui nous prend-on ? se demanda Gilbert avec anxiété. Alors tout ce qui ne lui avait semblé qu'étrange lui parut suspect, l'obséquiosité de cet intendant, les prévenances du concierge, cette chambre toute disposée, enfin mille choses, qui ne l'avaient pas frappé d'abord, lui revinrent à la mémoire ; il se souvint qu'en traversant les corridors, il avait vu de la lumière dans plusieurs chambres, des valets habillés comme s'ils ne devaient pas se coucher de la nuit ; puis ce qui l'épouvantait par-dessus tout, c'était la dernière entrée de l'intendant, et ses incroyables paroles :

— Une bourse, mais pourquoi ? que veut-on payer avec cet or ? Et cette clé qu'on me donne, dont on m'indique l'usage ; et pas de lit. Pourquoi ? pendant qu'on en tenait un

tout préparé pour Sabine. Oh ! qu'est-ce que tout cela signifie ?

Et en proie à milles pensées sinistres qui traversaient sa tête, Gilbert parcourait la chambre à grands pas, en répétant : Chez qui donc sommes-nous ici ?

Au milieu de l'effervescence des sentimens qui le tourmentaient, il ne songeait pas à calculer ses gestes., et il s'était arrêté devant la cheminée. Il la frappa du poing, en répétant encore son triste refrain.

Au bruit que fit le maître d'études, quelque chose se remua dans les cendres. Gilbert y porta les yeux, et aperçut une petite levrette qui, dérangée de son sommeil, étirait ses pattes et allongeait sa langue dans un bâillement démesuré.

Toutefois la pauvre bête, comme pour témoigner qu'elle ne gardait pas rancune à l'étranger à cause de l'interruption de son sommeil, s'avança vers le maître d'études en remuant la queue, et le considéra de cet œil sympathique particulier aux chiens. La levrette vint allonger son museau entre les jambes de Gilbert afin d'en obtenir une caresse.

Le protecteur de Sabine s'assit machinalement, et sa main, effleurant la tête effilée de l'animal, descendit à son cou et y rencontra un petit collier de cuir rouge ; ce collier était orné d'une légère plaque d'argent.

— Si c'était un nom ! le nom que je cherche, pensa Gilbert.

Et rapide comme la volonté, aussitôt il prend la lumière sur la cheminée, la rapproche de cette plaque que le chien porte à son cou, et il lit ces mots gravés dessus :

« Je m'appelle Cendrillon, et j'appartiens à M. le comte de Maulévrier-Fayel! »

— Maulévrier-Fayel! répéta Gilbert, en reculant d'épouvante. Maulévrier-Fayel! et, pour bien lire ce nom qui lui semblait écrit en lettres de feu, il se mit à genoux et, syllabe à syllabe, il le détailla d'un œil avide.

— Oh! quelle horreur! quel gouffre d'infamie! s'écria-t-il. Ce serait à se briser la tête contre ce marbre. Pauvre mère, vous me confiez votre enfant, je me charge de la

sauver du déshonneur, et, par le raffinement de la plus cruelle fatalité, c'est moi-même qui la précipite dans le piège! c'est moi-même qui la conduit à sa honte, qui vient la livrer à son abominable séducteur.

Ces paroles désolées, Gilbert les entremêlait de plaintes et de soupirs, il se tenait la tête entre les mains et la serrait avec désespoir.

Tout à coup il leva les yeux au ciel, et, sur sa figure si franche, se confondirent les expressions de la douleur et de la plus ardente prière. Il ne parla pas cependant. Deux larmes à peineroulèrent de ses yeux! N'importe! après cette énergique supplication il se dressa plus grand et plus fort, comme si quelque vertu divine fût descendue en lui.

Il marcha droit vers la chambre de Sabine,

en ouvrit la porte sans ménagement et parut près du lit.

La pauvre fille dormait.

Gilbert joignit les mains, la contempla un instant.

— Oh ! si jeune, si pure, si belle, pensa-t-il. Non, ils ne l'auront pas.

Et sur-le-champ il la prit par les épaules et la secoua.

Sabine, réveillée en sursaut, ouvrit de grands yeux, et, reconnaissant à côté d'elle la figure de cet homme qui avait promis de respecter son sommeil, Sabine, épouvantée, laissa échapper un cri de terreur.

— Silence ! malheureuse, dit Gilbert, et de sa main il ferma la bouche de la jeune fille.

Il y avait plus de précaution que de brutalité dans ce geste ; mais pour la pauvre fille, elle ne pouvait démêler la nature de cette violence qu'on lui faisait ; et de ses deux mains elle s'efforça d'écarter le bras de Gilbert.

— Silence ! au nom du ciel ! répéta le maître d'études. Pas de bruit, on pourrait nous entendre.

— Je l'espère bien , monsieur , répondit Sabine effarée.

Gilbert s'aperçut que tous ses efforts ne parviendraient pas à étouffer les cris de Sa-

bine. Alors, ce qu'il ne pouvait par la force, c'est à la persuasion qu'il le demanda, genou en terre et d'un ton d'énergique supplication :

— Sabine, dit-il, écoutez-moi, écoutez un ami. Si vous criez nous sommes perdus sans ressources.

La jeune fille s'était assise sur son séant et, frappée de l'air convaincu et du ton désolé dont lui parlait cet homme, elle ne put s'empêcher de partager cette anxiété, et d'une voix tremblante :

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Il y a, répondit Gilbert, que ce péril affreux dont, par mon bras, voulait vous

préserver votre mère, il y a que ce péril, je suis venu sans le savoir le chercher moi-même ici. Il y a que vous ne pouvez pas rester une minute de plus dans cette maison. Il faut me suivre encore; il faut partir, et partir sur-le-champ.

— Partir! non, monsieur, non, jamais! répliqua Sabine, de plus en plus alarmée; vous voyez bien, monsieur, que je tombe de fatigue... Et tenez, pourrais-je me tenir sur mes jambes que je resterais ici, monsieur, je ne vous suivrais pas : j'ai peur de vous. Qui m'assure que vous ne me trahissez pas. C'est vous qui m'avez amenée ici, et tout à coup vous voulez m'en faire sortir... Que j'aïlle seule avec vous dans la nuit. Non... plus maintenant, monsieur. Après ce que vous venez de faire, je vous regarde comme mon ennemi.

— *Enfant*, dit Gilbert, abîmé de douleur, nous sommes ici chez le comte de Maulévrier. Mais j'oublie que vous ne pouvez pas savoir ce que signifie ce nom que votre mère a prononcé avec terreur. Ce nom pour vous, Sabine, signifie honte, déshonneur, perte. Oh ! il faudrait vous expliquer bien des choses, et je n'ai pas un moment, pas une minute ; peut-être même est-il déjà trop tard pour vous sauver. Sabine, si j'avais eu d'infâmes desseins sur votre personne, je ne vous aurais pas réveillée... Mais vous ne pouvez pas comprendre cela, vous ; en deux mots, livrez-vous à moi de confiance, j'atteste le ciel que j'en suis digne. Venez, Sabine, venez mon enfant. Je vous en supplie, je vous le demande au nom de votre mère.

On lisait tant de désespoir sur le front de cet homme, sa voix vibrait si énergiquement ;

il y avait tant de fermeté, tant de vertu dans son regard que la jeune fille fut subjuguée.

— Je vous crois, je vous crois, dit-elle, mais je suis anéantie, je ne pourrai faire un pas.

— Eh! qu'importe? répartit Gilbert avec entraînement, je vous porterai. J'aurai de la force, moi, pour vous enlever d'ici.

En ce moment un pas grave et lourd résonna dans le petit escalier.

Le maître d'études tressaillit.

— Vous l'entendez, dit-il, on vient; c'est lui! lui, l'infâme!

Et pendant que la jeune fille se jetait à bas du lit et ramassait à la hâte son schall et son chapeau, Gilbert courut vers la porte donnant sur le fatal escalier. Il poussa un verrou intérieur et prenant Sabine à bras le corps, il l'emporta vers la fenêtre du parc.

L'homme mystérieux continuait de descendre. Enfin, comme Gilbert franchissait la fenêtre, une clé tourna dans la serrure, et bientôt la porte, secouée avec violence, fit crier les gonds. Elle commençait à céder sous la vigueur des coups.

La surexcitation du danger avait communiqué à Gilbert une énergie de démon ; il courait comme un fou, mieux qu'un fou, car il avait, lui, une direction, un but. Le précieux fardeau dont il était chargé, loin d'allanguir sa marche, semblait au con-

traire lui imprimer une plus vive impulsion.

Rapide comme la flèche, il traversa le parc sans regarder derrière lui si on les poursuivait. Il trouva la petite porte, l'ouvrit, et après l'avoir refermée derrière ses talons, il brisa la clé dans la serrure pour que cet obstacle imprévu arrêtât quelque temps les valets du comte, si par hasard le maître les lançait après les fugitifs.

Une fois hors du parc, Gilbert ne s'inquiéta plus d'éviter la grande route ; il y vola au contraire, persuadé que là, mieux qu'ailleurs, il avait quelques chances de rencontrer plus tôt une maison, une auberge où demander secours.

Au bas de la montée rapide qu'on rencon-

tre en deçà du château d'Orsay, le protecteur de Sabine aperçut un rameau de buis suspendu à côté d'une enseigne. C'était une hôtellerie.

Il appela et fit lever le maître.

Sabine et Gilbert, épuisés par de si violentes émotions et par les fatigues de ce voyage, auraient bien voulu passer la nuit en cet endroit ; mais Gilbert s'effraya de la proximité du château. Il fit entendre à la jeune fille qu'ils risquaient d'être découverts. Il demanda à son hôte si, en payant généreusement, on ne trouverait pas une voiture et un homme de bonne volonté.

— Où souhaiteriez-vous d'aller, bourgeois ? fit l'hôtelier en écarquillant de gros yeux arrondis par l'appât d'une récompense.

— Il faudrait nous conduire à Châtenay : trois lieues d'ici.

— Ça peut se faire, dit l'homme, qui s'empessa d'atteler un cheval à un vieux cabriolet.

Quelques heures plus tard, Sabine et Gilbert étaient enfin rendus à leur destination.

Le maître d'études paya et congédia le voiturier avant de se présenter à la maison qui devait donner asile à la fille de madame Ducourneau.

C'était là une précaution qui pouvait bien avoir son utilité.

— Mon enfant, dit Gilbert à sa compagne,

maintenant vous pouvez vous considérer comme chez vous et hors de tout danger ; je vais vous laisser ici chez un homme du peuple, un tisserand qui m'est dévoué, il se nomme Pierre Lescadieu.

Le guide de Sabine heurta vigoureusement à une porte ; il y avait dans ce fait la sûreté du maître et la certitude d'un bon accueil.

Bientôt un bonnet de coton se montra à une fenêtre basse.

— Qui est là ?

— Gilbert, le maître d'études.

— Ah ! vous vous appelez Gilbert ; c'est un

joli nom, observa Sabine qui tenait le bras de son protecteur.

Dès qu'il se fut nommé, toutes les portes s'ouvrirent au maître d'études. Nous nous trompons, il n'y avait qu'une porte; mais il y avait deux habitans dans la maison : le mari et la femme.

Une lumière fut bientôt allumée, on fit du feu. La bonne mère Lescadieu improvisa aussi une collation frugale, après quoi Gilbert recommanda sa protégée et défendit à ses hôtes d'adresser la moindre question à la jeune fille. Ceux-ci promirent au protecteur de Sabine tout ce qu'il demanda. On pouvait remarquer, dans la soumission de ces braves gens auprès de Gilbert, une grande déférence,

une sorte de respect craintif dont la suite de ce récit apprendra la cause.

Quand il lui fallut se séparer de son sauveur, Sabine montra quelque chagrin.

— Vous n'avez plus peur de moi? lui dit Gilbert.

— Oh! non, pardonnez-moi ma frayeur, monsieur; j'ai pu vous craindre, vous qui êtes un ami de ma mère, mais vous m'avez promis que je la verrai.

— Oui, mon enfant, elle viendra avant peu.

— Et vous aussi?

— Et moi aussi, Sabine.

— Merci, vous me quittez si tôt ?

— Oui, ma belle compagne, dit le maître d'études, j'ai ma classe qui m'attend à Paris.

— The first of these is the fact that the  
— The second is the fact that the  
— The third is the fact that the  
— The fourth is the fact that the

— The fifth is the fact that the  
— The sixth is the fact that the  
— The seventh is the fact that the  
— The eighth is the fact that the

— The ninth is the fact that the  
— The tenth is the fact that the  
— The eleventh is the fact that the  
— The twelfth is the fact that the

— The thirteenth is the fact that the  
— The fourteenth is the fact that the  
— The fifteenth is the fact that the  
— The sixteenth is the fact that the

— The seventeenth is the fact that the  
— The eighteenth is the fact that the  
— The nineteenth is the fact that the  
— The twentieth is the fact that the

— The twenty-first is the fact that the  
— The twenty-second is the fact that the  
— The twenty-third is the fact that the  
— The twenty-fourth is the fact that the

**CHAPITRE TREIZIÈME.**

CHAPTER TWENTY

Il se leva et se dirigea vers la porte. Il avait l'impression que quelque chose allait se passer. Il se précipita vers la porte et l'ouvrit. Il se trouva devant un passage étroit qui menait à une cour. Il se précipita dans la cour et se trouva devant une porte fermée. Il se précipita vers la porte et l'ouvrit. Il se trouva devant un passage étroit qui menait à une cour. Il se précipita dans la cour et se trouva devant une porte fermée.

**L'attente.**

Après avoir remis sous la garde de Lesca-  
dieu la charmante jeune fille qu'il était par-  
venu à sauver de tant de périls, Gilbert par-  
tit du village de Châtenay; il faisait nuit  
encore, mais la lune, pâlisant peu à peu, n'en-

voyait plus que des rayons presque éteints sur la terre, comme si elle eût senti que le droit de lumière allait lui échapper et qu'elle préférât l'abandonner de bonne grâce que de se la laisser ravir de force.

Gilbert, dont la curiosité naïve et juvénile se faisait aliment de tout, admirait ses adieux blafards d'une nuit qu'il avait si vaillamment employée. Tout autre que le courageux maître d'études eût songé au repos; mais ce corps de fer, cette ame infatigable ne se délassaient d'une action que par une action nouvelle. Son seul repos il ne le cherchait que dans la variété de ses occupations, et, Dieu merci, depuis la veille, il n'avait rien à envier sous ce rapport.

Mais, en conscience, était-ce bien œuvre de professeur, œuvre de pédagogue, que de

courir ainsi la prétentaine et de battre, la nuit, les chemins de traverse et les sentiers détournés? Si le grave M. Vaucresson, ce désolé maître de pensionnat de la rue Saint-Lazare, eût connu l'emploi des heures de Gilbert, de quelles expressions saugrenues n'aurait-il pas qualifié son don quichotisme.

Libre enfin de toute autre pensée, le maître d'études, il faut lui rendre cette justice, pensa à ses élèves, et puis ses devoirs envers le chef de l'institution lui revinrent en mémoire et il se fit un remords de l'embarras dans lequel il avait abandonné ce digne gros homme. Mais pour retourner au plus vite où l'appelait sa profession, ses jambes, depuis la veille mises à cruelle épreuve, n'étaient pas le moyen le plus expéditif. En arrivant à Sceaux, il se mit en quête d'une voiture;

mais, à pareille heure, il n'en devait trouver aucune à moins de la payer vingt fois plus que le prix ordinaire du voyage. Gilbert fouilla dans ses poches : il les avaient complètement dégarnies, au profit de Sabine, du trésor que lui avait confié la mère inconnue. Au fond d'un gousset, cependant, il rencontra quelques pièces de menue-monnaie, égarées là par hasard et qui étaient bien à lui ; mais de ceci à la somme qu'on lui demandait pour le conduire à Paris, il y avait si loin que le maître d'études dut se résigner à faire encore à pied le reste du voyage.

La pensée d'une bonne action ne délasse pas toujours autant que les moralistes veulent bien le dire. Il y a comme cela une foule de petits mensonges bien chrétiens qu'il est bon de laisser en circulation pour entretenir l'esprit de charité, mais qu'il faut se garder de

mettre en expérience, car la pratique les dément. Le maître d'études dut le reconnaître, puisque arrivé seulement à l'extrémité de l'avenue qui débouche sur la grande route, ses jambes, à bout de courage, lui refusèrent obstinément d'obéir.

Il se désespérait de son impuissance à pousser plus avant, quand le courrier de la petite poste arrivant de Limours, vint à traverser le Bourg-la-Reine. Cette rencontre était pour Gilbert un si heureux coup de fortune, qu'il eût voulu être dix fois plus riche pour payer le service qu'il réclamait avec instance. Le courrier se contenta de ce que pouvait lui offrir le voyageur, et Gilbert monta dans sa carriole en se disant, les poches et les mains vides :

— Me voilà complètement à sec, tant mieux,

il me déplaisait de payer toujours avec l'argent d'un autre ; au moins, maintenant, ma vanité est à couvert, j'aurai été pour quelque chose dans la bonne action à laquelle je me suis dévoué.

Bien que le maître d'études, pour aller vite, n'eût pas en main la bourse de la veille, qui donnait de l'ardeur au cocher, lequel la communiquait à l'animal au moyen de cette langue qu'on parle aux nègres et aux chevaux quand on a un fouet pour interprète ; cependant, il brûla le pavé d'une façon bien autrement rapide que le jour précédent. Parti dès l'aube, le soleil n'était pas encore levé que Gilbert entra dans Paris.

L'énorme M. Vaucresson sortait ordinairement de son lit en même temps que les premiers rayons de lumière enflammaient

l'horizon ; mais ce jour-là un profond accablement le tenait endormi. Ce sommeil prolongé était d'autant moins extraordinaire, qu'il avait été fort émotionné, et que, par suite, sa veillée, inutilement laborieuse pour parer au coup du lendemain, n'avait fini qu'à une heure très avancée de la nuit. Ce fut désespérant de présenter avec honneur ses élèves à la sévère inspection des délégués de l'Université, qu'il se résigna à envoyer au dortoir les malheureux pensionnaires et à prendre lui-même le chemin de sa chambre à coucher. Son sommeil ne devait être nullement réparateur ; car le maître de pension reçut sur son ventre, dont le développement nous est connu, la visite assassine du plus affreux cauchemar. L'infortuné, donc, rêva que l'Université, au grand complet, s'était donné rendez-vous sur son estomac. La main pesante du grand-maître étouffait le

pauvre homme sous une foule de bonnets d'âne, uniforme officiel de son pensionnat. Vaucresson crevait de rage et se tordait sous une suffocation pénible, car, au-dessus de lui, il voyait encore un petit diabolotin ayant les traits de Gilbert, qui lui faisait en s'éloignant des gestes dérisoires; la méchante petite figure, impudemment grimaçante, lui montrait les palmes d'officier d'Académie et le patient tendait vers ces objets de sa convoitise, une main empressée, qu'aussitôt il retirait à lui, tantôt pleine de chardons, tantôt fustigée par un coup de férule. M. Vaucresson se démenait comme un Énergumène sous cette fantasmagorie persistante comme la réalité, lourde comme du plomb. Il suait, il souffrait; mais ne pouvant bouger, enchaîné qu'il était sur son lit, comme Prométhée sur le Caucase. Enfin, par une révolution soudaine, par un effort désespéré, Vaucresson

fit un mouvement — Encelade se retourne bien. — Le premier acte de sa liberté fut d'envoyer à la face railleuse de Gilbert, du Gilbert fantastique, un soufflet très positif ; mais qui, chemin faisant, se changea en un coup de poing que le dormeur appliqua de lui-même à lui-même, et de main de maître de pension.

Il poussa un cri et ouvrit les yeux en même temps que la bouche ; mais, au lieu de se réjouir d'avoir par un moyen violent échappé à son mauvais rêve, le cauchemar lui parut un songe délicieux, comparé à la réalité qu'il voyait se dresser devant lui. Le jour avait paru ; la venue des inspecteurs était imminente, et pas de Gilbert pour endoctriner les élèves, pour leur donner en même temps la science et le courage. Vaucresson avait voulu faire le mort, et il sentait que, le moment fatal ar-

riyé, il ne lui serait pas nécessaire de feindre pour faire le malade. Comme il se renfonçait sous les triples plis de sa couverture afin de ne pas voir la lumière du jour, afin d'être sourd au bruit du dehors, une grande rumeur se fit dans la cour du pensionnat; le maître fut saisi d'un tremblement fébrile; puis la sueur l'inonda et, d'une voix défaillante, il se dit :

— Les voilà ! je suis perdu !

Si l'incessante terreur qui le dominait eût laissé à sa raison une seconde de loisir pour songer à l'heure qu'il était en ce moment, maître Vaucresson aurait deviné tout de suite que ce n'était pas la visite des inspecteurs qui pouvait, de si grand matin, causer un pareil tumulte; mais la crainte, aussi bien

que l'impatience de l'attente, exagère la rapidité du temps.

La rumeur se changea bientôt en cris fort distincts, même pour le malheureux enseveli dans ses draps !

— Vive monsieur Gilbert ! vive notre ami Gilbert ! exclamaient deux cents voix d'enfans.

A ces vivats répétés, qui montaient de la cour dans la chambre directoriale, Vaucresson soulève la couverture, repousse l'oreiller et tend ses deux oreilles ; il croit rêver et il a besoin de s'interroger de la main et des yeux pour s'assurer qu'il ne dort pas. Le silence a succédé aux cris de joie ; mais non pas un silence de mort, il y a dans l'air comme un frémissement d'activité qui dilate le cœur

du maître de pension. A demi-levé, à demi-vêtu, il s'imprègne de ce frémissement, il l'aspire.

— Quand le diable y serait, se dit-il, je ne me trompe pas : on est en classe.

Pour vérifier ce doute plein de charmes pour lui, Vaucresson quitte son lit et, vêtu d'un simple caleçon de toile, coiffé du bonnet de coton, il descend de son pas le plus léger dans son cabinet, il en ouvre sans bruit la porte et soulève le rideau de serge verte placé devant la vitre mobile qui s'ouvre sur la salle d'études ; que voit-il ? le professeur à son poste et tous les élèves, livre en main, et rangés sur leurs bancs.

Gilbert, lors de son retour, avait eu grand-peine à modérer leur enthousiasme ; mais il

n'avait fallu que sa présence pour exciter leur émulation. C'est que pour ces jeunes gens Gilbert était plus qu'un maître, c'était un protecteur, un ami, une force. Avec lui ils se sentaient capables; ils croyaient à eux-mêmes; tout leur aplomb leur revenait. Au dire de Vaucresson, cet homme les ensorcelait.

Le directeur, saisi, à son tour, de la même confiance qui animait ses pensionnaires, mit tout gaillardement son bonnet sur le coin de l'oreille et s'écria :

— Maintenant les inspecteurs peuvent venir, ils trouveront à qui parler.

Puis il sortit de son bureau aussi précipitamment que le lui permettait sa corpulence et vint se précipiter dans les bras de Gilbert,

qu'il appela son libérateur en latin de cuisine.

Oui, vraiment, le sauveur de Sabine devait être le libérateur de Vaucresson. Grâce à son secours, si efficace, l'inspection qui devait entraîner la ruine du chef de l'établissement fut des plus satisfaisantes, et ces glorieuses palmes d'officier d'académie furent obtenues, sinon gagnées, par l'immense directeur.

Quant à Gilbert, il rentra chez lui aussi content de sa journée qu'il l'était de sa nuit.

Comme il allait s'engager dans l'étroite allée de sa maison, un jeune ouvrier sortit de la boutique du serrurier mécanicien qui occupait le rez-de-chaussée, et il arrêta le maître d'études par la basque de son habit.

— C'est vous enfin ! dit le jeune ouvrier forçant Gilbert à se retourner et à demeurer sur place ; qu'il y a longtemps que je guette votre retour et combien j'étais inquiet !

Celui qui parlait de la sorte était un bon gros garçon, au sourire bien franc, à la mine bien ouverte. Il est facile de voir, au plaisir qu'il témoignait en regardant Gilbert, qu'il ne devait pas exagérer l'inquiétude que lui avait causé son absence. C'était aussi un élève du maître d'études, ce jeune ouvrier ; non qu'il l'eût compté jamais parmi les pensionnaires des diverses maisons d'éducation où il avait porté son savoir, son ardent amour pour la jeunesse ; le compagnon serrurier ne s'était point assis sur les bancs d'une école ; mais là-haut, dans la mansarde du maître, et après sa journée remplie à l'atelier, il avait

fait de longues et profitables veillées, tête à tête avec Gilbert.

A part l'intérêt qu'inspire toujours un esprit désireux de s'instruire, le maître d'études avait eu bien d'autres motifs encore pour se faire un agréable devoir d'enseigner François Lescadieu ; car le jeune ouvrier mécanicien est le fils du tisserand de Châtenay. L'intimité qui s'était établie entre eux depuis plusieurs années justifiait assez le tourment qu'avait éprouvé ce brave garçon en ne voyant pas rentrer son ami la veille, au soir, en ne recevant aucune réponse à chaque fois que, durant le jour, il avait été frapper à sa porte.

— Mais où diable êtes-vous allé ? lui demanda-t-il avec cette familière autorité que donne la conscience du bon vouloir en faveur de celui à qui on parle.

— Monsieur François est bien curieux, répondit Gilbert en souriant.

— Mais oui, répartit l'autre, quand il s'agit de quelque chose qui vous intéresse; au moins si vous m'aviez dit hier que vous partiez pour vingt-quatre heures, je ne vous aurais pas attendu jusqu'à plus de minuit.

— Tu m'as attendu, mon pauvre garçon ?

— Pas à votre intention, mais à la mienne; je voulais vous prier, monsieur Gilbert, de revoir et de corriger quelques lignes que j'ai écrites.

En disant cela, François Lescadieu, quoique naturellement peu timide, rougit beaucoup et tira avec hésitation de dessous son

tablier de cuir, une feuille de papier soigneusement enveloppée.

Gilbert, qui ne devinait pas quel pouvait être le contenu de ce papier, supposa, à la rougeur de l'ouvrier, qu'il s'agissait de certaine chose qui fait également rougir et filles et garçons à cet âge : l'aveu d'un premier amour ; aussi se dit-il en prenant le papier des mains noires de François Lescadieu :

— S'il est question ici, comme je le suppose, d'une tendre déclaration, je crains bien, mon pauvre ami, de ne pas être pour toi d'un grand secours. A ton âge, pourvu qu'il sache mettre l'orthographe, l'écrivain le moins habile sera toujours plus éloquent qu'un professeur de rhétorique dont les cheveux commencent à grisonner.

— Pour mes lettres d'amour, dit ingénument le jeune homme, je n'ai pas besoin qu'on me les corrige, elles sont toujours bien, monsieur Gilbert ; mais ceci est quelque chose de plus sérieux.

— Une demande en mariage, peut-être ?

— Non ; vous verrez, ajouta-t-il mystérieusement.

Gilbert allait déplier le papier. François Lescadieu, du geste et du regard, le supplia de n'en rien faire.

— Attendez, ajouta-t-il à voix basse, attendez que vous soyez seul chez vous ; lisez cela avec votre cœur, pesez-le avec votre esprit, et, ce soir, après la veillée, j'irai entendre vos observations et recevoir vos conseils.

Etonné du ton mystérieux de son jeune ami, à qui il ne soupçonnait pas de secrets, Gilbert, cependant, ne l'interrogea pas davantage. Et à quoi bon l'interroger en effet, puisqu'il lui suffisait de monter à son cinquième étage et de consulter le papier que François Lescadieu venait de lui remettre pour avoir le mot de cette énigme ?

— C'est bien, dit-il, je vais m'occuper de toi.

Le jeune garçon lui prit la main et la serra d'une façon aussi énergique qu'affec-  
tueuse.

— J'oubliais, dit le maître d'études, avant que François Lescadieu lui eût quitté la main, j'ai bien des choses à te dire de la part de tes parens.

— Vous venez de Châtenay ?

— J'y étais ce matin du moins.

— Et avez-vous vu Lucien , mon frère de lait , demanda l'ouvrier avec empressement ?

— Bon , tu oublies que c'est aujourd'hui mercredi ; les élèves de Saint-Cyr n'ont pas de congé dans la semaine.

— C'est juste , mais , dimanche , nous nous reverrons.

— Oh ! oui , dimanche , répéta le maître d'études , comme s'il y avait eu dans ces mots les promesses d'un bonheur infini.

— Quel aimable et brave garçon que mon

frère de lait ! répartit l'ouvrier ; savez-vous bien que je suis tout fier de lui ?

— Pas plus que moi ! dit intérieurement Gilbert, et tout de suite il ajouta, en prenant congé de François Lescadieu : — Vous êtes l'un et l'autre deux bien dignes jeunes gens.

Puis il monta chez lui, tandis que François rentrait dans la boutique de son maître pour achever sa journée.

Enfin , après ses courses nombreuses de la nuit et ses fatigues du jour , le maître d'études se retrouva dans sa mansarde. Afin de lutter contre le sommeil, qui voulait reprendre ses droits , il se mit en devoir de corriger cette mystérieuse pièce d'écriture que l'ouvrier lui avait confiée avec la rougeur au front et presque en hésitant. Il l'ouvrit, et quelle ne

fut pas sa surprise en voyant qu'elle portait en tête l'aigle impériale surmontée du bonnet de la liberté, et qu'elle avait pour titre :

L'OEUVRE DES MAINS ROUGES, — *Constitution française*, — L'An quarante-et-un de la République.

— Malheureux enfant ! pauvre fou ! s'écria Gilbert.

Et, sans vouloir connaître le contenu de cette pièce, puisant dans sa sollicitude d'ami son autorité de maître, il brûla à la flamme de sa bougie le plan de réorganisation sociale du serrurier-mécanicien.

Nous rappelons au lecteur qu'on était alors dans cette même année, 1822, où la fièvre

de l'insurrection gagnait tous les jeunes cœurs, exaltait toutes les jeunes têtes, où, sur tous les points de l'Europe, les peuples opprimés jetaient vers Dieu leur cri de délivrance. Année qui devait entendre sur le golfe Salonique, le congrès d'Epidaure proclamer l'indépendance de la Grèce, et voir mourir, à Paris, les quatre sergens de La Rochelle.

Supposant que la confiance qu'il inspirait à François Lescadieu suffirait pour arrêter celui-ci sur le penchant de cette voie où le passage de ceux qui l'y avaient précédé était écrit avec leur propre sang, il ne songea plus qu'à attendre la venue de cette pauvre mère qui, en le quittant la veille, s'était engagée à lui rendre visite le lendemain, à la nuit. Il avait une si bonne nouvelle à lui annoncer, sa mission était si bien remplie, que la perspective du bonheur qu'il allait lui donner di-

minuèrent de beaucoup l'inquiétude et le chagrin qu'il devait à la communication de François Lescadieu.

Donc, ainsi que le jour précédent, le maître d'études, perché dans son nid d'hirondelles de la rue Saint Nicolas-d'Antin, prit un cigare, entr'ouvrit sa porte, et éteignit sa lumière, pour se conformer aux recommandations de la dame inconnue. Longtemps accoudé sur la fenêtre, il attendit son arrivée; souvent il alla de cette fenêtre à la porte de l'escalier et même parfois il descendit jusqu'à celle de la rue, pour s'assurer qu'elle n'était point fermée; soins inutiles. Il revint prendre son poste sur l'appui de sa croisée, où il finit par s'endormir. Minuit sonnait quand il se réveilla. Une lumière brillait dans sa chambre, et il y avait assis à sa table François Lescadieu, qui, les yeux fixés sur les restes de son projet

de constitution presque entièrement réduit en cendres, se tenait la tête à deux mains dans l'attitude de la méditation.

— Que fais-tu là, lui dit Gilbert, va-t-en, malheureux! va-t-en! si elle allait arriver!

— Arriver? et qui donc attendez-vous à pareille heure? demanda l'ouvrier.

— Que t'importe? va-t'en, te dis-je, je crois que je l'entends.

— Vous entendez notre voisine du quatrième, l'habilleuse, qui sort de son théâtre. L'Opéra est fini.

— Fini! quelle heure est-il donc?

— Minuit passé, M. Gilbert.

— Mon Dieu ! dit-il, oubliant que sa porte était restée ouverte. Peut-être sera-t-elle venue pendant que je dormais : Pauvre mère, qu'elle doit souffrir : Elle ne sait pas que sa fille est sauvée.

François Lescadieu vit le maître d'études si tourmenté, qu'il n'osa pas lui reprocher le sacrilège qu'il avait commis, touchant son œuvre politique. Seulement il lui montra ce papier, dont il ne restait presque plus rien.

— C'est sans doute par mégarde que vous avez brûlé cela, lui dit-il ; c'est malheureux ; mais le dommage n'est pas si grand que je craignais d'abord ; j'y ai bien réfléchi, je retrouverai le tout dans ma mémoire.

Gilbert, fort occupé de la visite qu'il craignait d'avoir manquée par sa faute, ne pensa

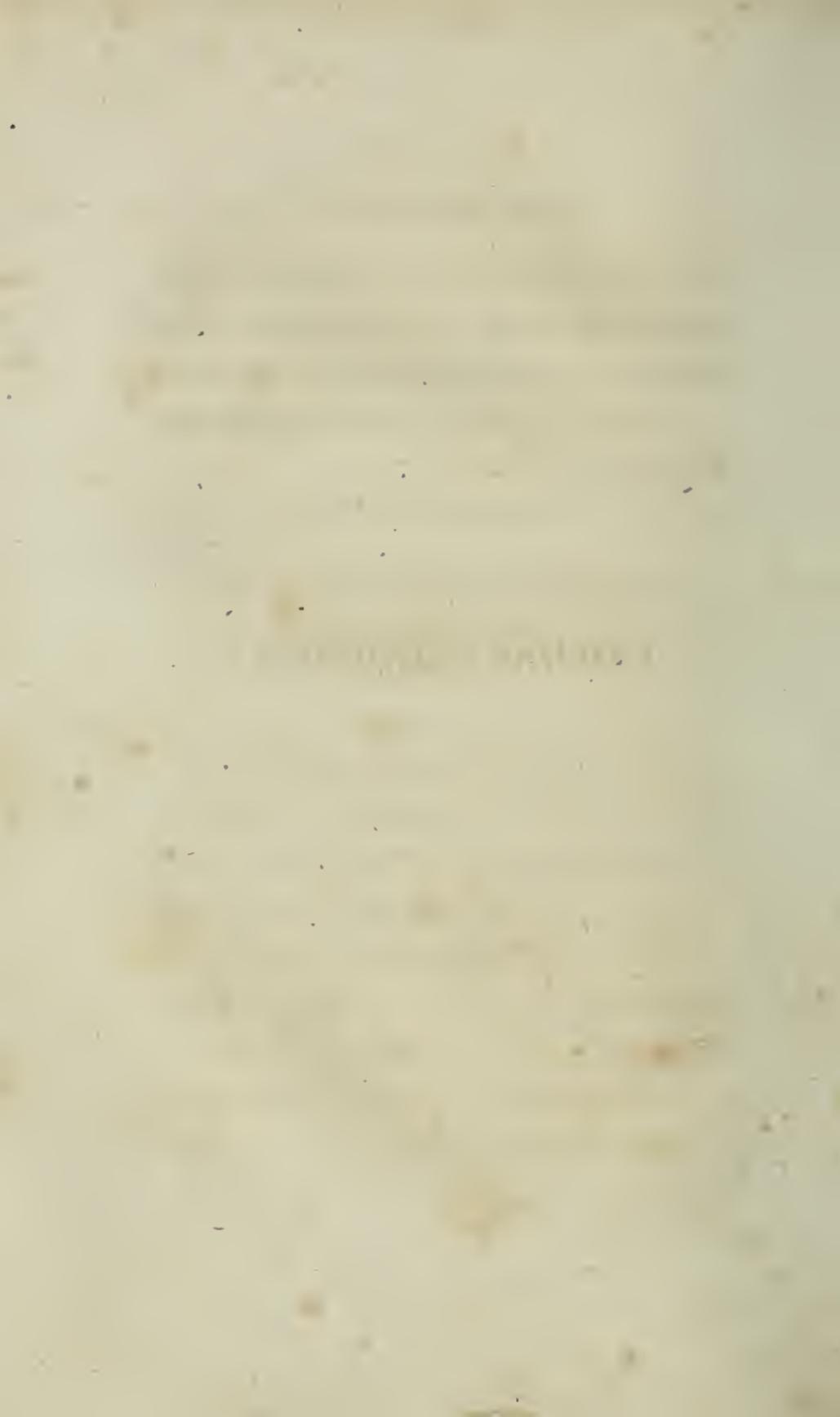
ni à lui expliquer sa conduite à l'égard du papier incendié, ni à lui défendre de se livrer à de si périlleuses élucubrations. Lescadieu sortit en lui disant :

— Bonne nuit et à demain.

— Demain, pensa Gilbert en se couchant, demain reviendra-t-elle ?

Il ne pouvait encore se persuader qu'elle eût manqué au rendez-vous. Cependant, il est vrai, madame Ducourneau n'était pas venue. Nous allons dire pourquoi.

*CHAPITRE QUATORZIÈME.*



### **La femme et le mari.**

Nous avons laissé la mère de Sabine en présence de Ducourneau. A l'aspect de son mari, qu'elle était si loin de croire retrouver à une telle heure et en ce sinistre lieu, Diane, on s'en souvient, était tombée privée de sentiment.

Aux paroles que lui répétèrent ceux qui l'avaient arrêtée sur le pont, il devina que Diane savait le secret de sa négociation avec le comte de Maulévrier; aussi, redoutant qu'à son retour à la vie madame Ducourneau ne laissât échapper quelque mot imprudent, qui aurait pu compromettre devant ses subordonnés sa dignité de père et de mari, il profita de l'évanouissement pour dire aux assistants étonnés :

— Oui, mes chers amis, cette femme c'est la mienne. En vérité, c'est une faveur du ciel qu'elle ait pu tomber entre vos mains, et surtout se rappeler le nom de son mari; car bien souvent, hélas! la pauvre folle n'a pas assez de mémoire pour cela. Vous voyez comme elle est frappée dans sa raison; il y a déjà longtemps qu'un pareil malheur m'afflige. Et si je l'ai tû, même à mes plus intimes connais-

sances , c'est qu'on m'obligerait sans doute à la placer dans une maison de santé, et je ne veux pas me séparer d'elle. D'ailleurs, sa folie n'est pas dangereuse; elle n'a besoin que d'être surveillée , et à l'avenir, je vous en réponds, elle le sera si bien , qu'un pareil événement ne se renouvellera plus.

C'était en prenant lui-même grande part aux soins que l'on prodiguait à sa femme, que Ducourneau parlait de la sorte. Grâce à cette déclaration publique de la soit-disant folie de le pauvre mère, il s'assurait de nombreux témoignages prêts à l'innocenter plus tard, s'il en était besoin.

Dès qu'il vit que Diane reprenait ses sens, et avant de lui donner le temps de recouvrer la parole, il fit avancer devant le bureau de

la police permanente, une voiture qui stationnait dans la cour, pour le service des agens supérieurs. Avec l'aide de deux de ses acolytes, Ducourneau plaça sa femme dans cette voiture, il y monta à côté d'elle et se fit conduire chez lui.

Ainsi la folle, comme l'appelait l'agent de police, fut ramenée au logis par son terrible mari.

Agent de police! en toute autre circonstance cette découverte eut accablé Diane de confusion et de douleur; mais en ce moment elle oubliait même que Ducourneau était son époux, pour se souvenir seulement que Sabine était sa fille. La femme s'effaçait pour faire place à la mère.

Lorsqu'ils furent seuls dans le fond de leur appartement, elle osa l'interroger.

— Qu'avez-vous fait de mon enfant, où est elle? répondez-moi, Monsieur, répondez-moi!

Tels furent les cris déchirans qui s'échappèrent de ce cœur en délire.

Ducourneau, lui, que les sentimens les plus tendres trouvaient réfractaire, demeura impassible et comme étranger à cette désolation, qui continuait à l'invoquer avec tout ce que la prière a de plus éloquent.

Froid, muet, inexorable, il semblait se faire une joie du spectacle de ce désespoir, et il se gardait bien de répondre, car le profond dépit qu'il ressentait encore de sa défaite à Palai-

seau aurait pu le trahir. Si la colère le dévotait, elle ne l'aveuglait pas. Dans son intention féroce, il comprit que laisser paraître sa propre incertitude sur le sort de Sabine, c'était calmer celle de Diane, c'était dire : Je suis vaincu, votre fille a été arrachée de mes mains ; c'était enfin donner une consolation à la malheureuse femme, et Ducourneau n'était nullement disposé à la pitié envers elle.

Supposant que Diane avait participé d'une façon indirecte peut-être, à l'enlèvement de Sabine, il se surprenait, en la regardant, des transports meurtriers.

Maltraiter sa femme, la broyer sous les coups, la martyriser, la tuer même, c'était là autant de conseils que lui soufflait sa rage ; mais une idée de vengeance plus raffi-

née, plus cruelle, lui inspira le besoin d'être clément, si torture morale c'est clémence.

— Que je la frappe, qu'elle meure sous mes coups, elle souffrira moins, pensa-t-il. Il pensait juste; car en ce moment l'ignoble brutalité du mari eût été considérée comme un bienfait par la mère. La douce victime aurait été heureuse de se voir en butte aux lâches insultes de cet homme, puisque alors elle aurait pu se dire :

— Merci, ô mon Dieu! je bénis mon supplice, mes souffrances me révèlent mon bonheur. Pour que le misérable me torture ainsi, il faut que sa proie lui ait échappé; il faut que Sabine ait été sauvée par Gilbert.

Mais au lieu de laisser lire dans le sombre feu de ses regards les secrets de son âme, s'il

est vrai qu'il eut une âme, Ducourneau dissimula sa colère sous les apparences d'une hypocrite satisfaction, et s'adressant à sa femme avec une commisération affectée :

— Ma chère Diane, lui dit-il, calmez-vous, revenez à la raison. Je ne comprends pas vos angoisses maternelles; vous êtes folle, ma bonne amie.

— Oui, s'écria-t-elle en se dressant tout à coup de courbée qu'elle était sous la douleur, oui, vous me rendez folle en vous taisant. Par pitié, soyez généreux une fois dans votre vie, soyez généreux à votre manière, Richard. Tuez-moi si vous le voulez; mais avant répondez : ma fille, qu'est-elle devenue ?

Et en suppliant de la sorte, Diane tordait

avec désespoir ses bras jadis si beaux , et elle se traînait aux pieds de l'infâme.

Ducourneau la contemplait avec un sourire de hyène, et ses ongles crochus jouaient machinalement comme s'ils se fussent enfoncés dans le cœur que son silence torturait.

— Oh ! s'écria Diane d'une voix suffoquée par les sanglots, oh ! votre joie me dit votre affreux triomphe ; mais il faut que je sache où est Sabine ; j'en ai le droit, je suis sa mère. Mais songez-y donc à ce droit, monsieur, il est sacré. Tout le monde comprend cela ; il n'y a que vous qui refusiez de le comprendre. Quel mal vous ai-je jamais fait pour m'accabler ainsi ? Laissez-vous attendrir, monsieur, rien qu'un mot, par grâce un seul mot !

Toute cruauté eut fléchi devant ces paro-

les, devant ces supplications. Ducourneau continua son jeu atroce ; puis se débarrassant de l'étreinte de la femme qui cherchait à le retenir, il dit d'un accent de pitié cafarde :

— Allons , ma pauvre amie , voilà encore que votre démence vous reprend. On voudrait vous parler , qu'il n'y aurait pas moyen de raisonner avec vous. Allez prendre du repos, Madame, tachez de dormir, le sommeil vous fera du bien ; nous causerons plus tard, quand votre accès sera passé.

— Non ! cria Diane , en accrochant ses mains aux vêtemens de l'agent de police, non, vous ne me quitterez pas ainsi avant que je sache la vérité. Je m'attache à vous, monsieur, je ne vous laisse pas partir.

— Ah ! c'est sur ce ton que vous le prenez,

ma chère; mais pour me parler avec tant de véhémence, il faut donc que vous soyez plus malade que je ne le croyais. N'importe! je saurai bien me défendre contre votre folie. Laissez-moi, Diane; encore une fois, laissez-moi donc!

En même temps il repoussa d'un geste violent la mère de Sabine, et d'un coup de pied il l'envoya toute meurtrie au milieu de la chambre.

— Voyez, dit-il, comme s'il se fût reproché cet acte de violence, voyez comme votre résistance m'expose à être sévère envers vous; mais il fallait bien vous calmer. Maintenant, vous voilà plus raisonnable; je vous le répète, ma chère, vous avez besoin de repos; dormez, bonne nuit et à demain.

Cela dit, Ducourneau sortit de la chambre, il ferma la porte à double tour de clé, et laissa la pauvre femme en proie à son horrible incertitude.

La nuit se passa sans autre scène entre les deux époux ; mais si, d'une part, Diane compta toutes les secondes de cette nuit par ses larmes ; de son côté, Ducourneau non plus ne dormit pas. Dans son insomnie, il se reprochait d'avoir usé *d'indulgence* envers une coupable mère qui avait eu l'audace de lutter mystérieusement contre lui pour sauver son enfant ; s'indignant de la trahison de sa femme, il voulait l'en punir cruellement et sur l'heure. Le cœur plein des plus sinistres intentions, il se leva enfin pieds nus, et fermant les poings, — quand elle devrait ne pas survivre à ma colère, se disait-il, j'ai des témoins qui affirmeront qu'on l'a vue

assez folle cette nuit pour qu'elle ait pu attenter à sa vie. Ce qui s'est passé à la Préfecture me met à l'abri du soupçon. — Résolu à pousser la vengeance aussi loin que le démon du meurtre le lui inspirerait, il s'approcha alors de la chambre à coucher de Diane ; là il s'arrêta , prêtant l'oreille, et il entendit les sanglots incessans de sa victime.

— J'aurais tort de la troubler, reprit-il intérieurement ; elle a l'air de souffrir un peu , c'est bien. Sans doute il m'en coûte beaucoup de me taire ; mais enfin ses larmes me paient assez généreusement mon silence. Patience donc , elle n'a pas encore assez pleuré.

Et il retourna à son lit.

Le jour parut enfin. La lumière est une consolation : elle distrair de la douleur.

Madame Ducourneau sentit un allégement à son désespoir. Avec le jour allaient finir, non pas ses souffrances, mais ses intolérables incertitudes.

Ce n'est que pour le soir qu'elle a annoncé la veille sa visite à Gilbert ; il est à peine six heures du matin, et déjà elle n'y tient plus : il faut qu'elle le voie. La violence du martyre la trouverait forte ; mais ce supplice lent et continu qui s'appelle l'attente, elle ne peut le supporter plus longtemps. Cependant, au grand jour Gilbert reconnaîtra celle qui ne s'est pas crue assez assurée contre ses regards par le seul voile de la nuit ; il saura que la mère de Sabine c'est cette même Diane qu'il a tant aimée à Turin. Eh bien, oui, que Gil-

bert la voie, que Gilbert la reconnaisse, qu'important à madame Ducourneau toutes les considérations qui la faisaient se voiler devant lui hier, toutes ces froides convenances qu'elle respectait. Diane de la Frenays ne veut qu'une chose, contre tout événement, malgré tout le monde : elle veut savoir quel est le sort de sa fille.

Dans sa tête bouleversée, les plus étranges idées s'entrechoquaient ; par malheur, cela seul dont elle ne doutait pas, c'est que la généreuse assistance du maître d'études n'eût échoué. Mais comment ? Son émissaire si dévoué était-il arrivé trop tard ? ou bien, vaincu dans une lutte inégale, s'était-il vu contraint d'abandonner Sabine aux mains de l'homme que celle-ci nommait son père ?

Diane voulait tout savoir ; et, pour cela, elle était prête à tout braver.

Cet espoir bien triste ranima cependant son visage décoloré, et rappela une étincelle dans ses yeux obscurcis par les larmes.

— Je serai bientôt libre, pensait elle; bientôt la porte de ma chambre va s'ouvrir. M. Ducourneau, ignorant mon dessein, ne s'y opposera pas, et alors, maîtresse de mes actions et hors d'ici, que je retrouve ma fille, pure encore ou flétrie, je l'emmènerai si loin, mais si loin, que notre persécuteur ne pourra plus nous atteindre.

Comme elle s'abandonnait à ces réflexions, elle entendit une clé tourner dans la serrure; la porte s'ouvrit, et Ducourneau parut.

Le misérable examina lentement sa femme, il interrogea scrupuleusement la physionomie de celle-ci, comme pour ne laisser

échapper à sa vue aucun des ravages de la douleur. Après cette lente inspection, il fronça les sourcils sous l'expression d'un vif mécontentement.

Il pensait ceci :

— Diane a pleuré toutes ses larmes ; son désespoir s'est usé de lui-même ; je n'ai donc plus aucun intérêt à me taire.

Comme le bourreau, instrument d'une impitoyable vengeance, qui chercherait sur le patient palpitant devant lui, une place encore épargnée par la torture, et voudrait trouver *chair fraîche* pour la douleur, en ce moment Ducourneau supputait tout ce que son silence lui avait rapporté, et comme il vit bien qu'il ne pouvait plus rien lui rendre, il songea à offrir un nouvel aliment à la faim inassouvie de

sa haine. Il avait assez déchiré l'âme, il voulut tourmenter le corps.

Diane ne soupçonna pas le farouche dessein qui injectait de sang la face de cet homme ; car, bien qu'elle l'eût entendu venir, bien qu'elle le sût près d'elle, elle n'avait pas levé les yeux sur lui.

Muette et résignée, elle attendit l'explosion : l'approche de son mari lui annonçait toujours quelque chose de sinistre, et involontairement, d'ordinaire, elle tremblait devant lui. Combien plus ce jour-là elle avait raison de trembler. Cependant, la dernière résolution qu'elle avait prise, l'espoir qu'elle avait conçu de retrouver Sabine et de s'enfuir avec elle soutint si bien son courage, que Ducourneau ne la vit pas frissonner.

L'agent de police prit rudement Diane par son frêle poignet, et, l'attirant vers lui, bien face à face, il lui jeta ironiquement ces mots au visage :

— Eh bien, madame, est-ce assez de comédie comme cela ? Vous avez fait semblant de pleurnicher pour qu'on vous plaigne, pour qu'on ait pitié de vous ; mais je ne me laisse pas prendre aux grimaces, moi ; et, sachez-le, Diane, c'est pour tout de bon que je vous ferai pleurer.

La mère de Sabine ne répondit rien ; seulement un faible cri lui fut arraché par la douleur de l'étreinte.

— C'est cela, poursuivit son mari dans un grincement de dents ; c'est cela, dites que je vous ai fait mal, que je vous ai blessée, peut-

être ; poussez les hauts cris pour qu'on m'accuse d'être votre bourreau. Il vous serait bien doux, n'est-ce pas, de me savoir haï par tous les autres, comme vous avez appris à votre enfant à me haïr ; votre enfant ! Malheureuse créature, il vous convient bien de m'en parler, à moi qui ne suis pas son père !

Comme il continuait à lui briser le poignet, Diane, cédant à la torture, s'écria :

— Mais pourquoi donc, vous-même, me haïssez-vous ?

— La question est curieuse, vraiment ; ce n'est pas à moi qu'il faut l'adresser, mais à ceux-là qui ont trompé toutes mes espérances. Ton père, d'abord, ce général, ce baron de l'empire, qui me doit ta dot, et qui se fait tuer sur le champ de bataille après s'être

ruiné au jeu. Et l'autre! continua t-il, l'autre, comme il m'a abusé! mais il n'a pas ma quittance, celui-là!

— De qui voulez-vous parler? demanda madame Ducourneau.

— Elle m'interroge, je crois? reprit son mari en avivant la douleur sous une pression plus cruelle encore.

— De la pitié! je souffre trop.

— C'est juste, vous n'êtes qu'une femme, vous; une faible femme, si faible, en vérité, qu'elle a besoin d'un complice, d'un officieux défenseur, son amant, peut-être! pour le jeter à la traverse de mes desseins, pour l'opposer à ma volonté! Voyons, trêve de mensonge, madame, à genoux, demandez-moi pardon à genoux de votre odieuse con-

duite d'hier, et à votre tour, dites-moi où est votre fille et quel est cet homme par qui vous l'avez fait enlever ?

En proférant ces paroles menaçantes, Ducourneau saisit Diane des deux mains et, de vive force, il la prosterna à terre. Les jambes de la pauvre femme et ses genoux, en se heurtant au parquet, rendirent un son mat et sourd. Malgré cet atroce supplice, Diane, ne songeant qu'au reproche que venait de lui adresser son mari, comprit qu'il n'avait fait qu'une vaine tentative à Palaiseau, et que Gilbert était arrivé à temps pour protéger Sabine. Alors elle ne s'étonna plus de la cruauté de Ducourneau envers elle, alors la digne mère, loin de s'en plaindre, s'écria avec une exaltation fébrile : celle de l'apôtre à l'heure du martyre :

— Oh ! mon Dieu ! merci de ta colère ,

merci, ma fille est sauvée. Le ciel s'ouvre pour moi; je suis heureuse; qu'il me tue maintenant; oui, monsieur, vous pouvez me tuer, répéta-t-elle, en levant un front calme et un regard assuré vers Ducourneau, ajoutez à la torture, je ne sentirai rien; mon bonheur sera toujours plus grand que mon supplice.

Ducourneau, que cette sorte de bravade exaspérait de plus en plus, ploya Diane sous sa main de fer et pressa contre le parquet la tête échevelée de la malheureuse femme.

— Vous voulez entrer en lutte contre moi! s'écria-t-il, en essayant d'écraser cette charmante tête sous son infernale pression, vous me bravez encore, madame; mais vous ne sentez donc pas que votre dernière heure est venue! Le nom de cet homme ou la vie! le

nom de ce misérable, dites-le moi ; dites-moi en quel endroit il a conduit votre fille ; j'ai le droit de le savoir.

— Et moi, répondit-elle d'une voix défaillante, j'ai celui de mourir.

— Ce nom ! répéta Ducourneau avec un accent sourd mais terrible, qui trahissait, mieux que ses paroles, la résolution qu'il avait prise de finir par un dernier coup l'agonie de sa femme.

-- Ce nom, vous ne le saurez ja mais ! répéta-t-elle avec fermeté, dans un suprême effort de courage.

— Jamais ! dit le monstre, bondissant de rage. Ah ! c'est maintenant que vous êtes folle, madame. Avoir l'audace de me résister, à moi ! vous ne me connaissez donc pas,

insensée que vous êtes. Ah ! vous avez osé me dire : jamais , et vous ne vous étonnez pas de vivre encore. Vous voulez donc que je vous broie dans mes mains, que je vous écrase sous mes pieds !

Et joignant le fait à la menace, le lâche tourmenteur de Diane la rejeta agonisante sur le parquet et se fit un marchepied du corps de sa victime.

Quant à la pauvre martyre , elle pleurait, mais au milieu des sanglots et des soupirs de douleur , ce n'était pas des reproches qui s'exhalaient de ses lèvres : elle bénissait le ciel et balbutiait le nom de sa fille.

... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..

**CHAPITRE QUINZIÈME.**

UNIVERSITY OF TORONTO

**L'élève de Saint-Cyr.**

**Retournons à Châtenay.**

La nouvelle position de Sabine n'avait rien d'étrange à ses yeux , puisqu'elle quittait un village pour un village , le toit champêtre

d'un fermier pour la chaumière d'un tisserand. Néanmoins, la façon dont s'était opéré ce changement de domicile ne laissait pas que de plonger la jeune fille dans de chagrifiantes réflexions.

Depuis sa brusque fuite de Palaiseau jusqu'à son installation chez Antoine Lescadieu, Sabine s'était vue pour ainsi dire emportée par les événemens ; elle n'avait eu que le temps de les subir, et non celui de les juger. Tout entière aux émotions du fait, il ne lui avait pas été possible de s'en rendre compte et de se recueillir ; mais quand vint l'heure de la méditation, quand la jeune fille put se replier sur elle-même et regarder en arrière, sa mère n'étant plus là pour lui faire une force de son amour, elle se sentit malheureuse et pleura.

La pauvre enfant n'avait pas été habituée aux caresses de son père, loin de là; mais si rigide qu'eût été Ducourneau à l'égard de celle qui se croyait sa fille, celle-ci avait appris à le craindre et non pas à le mépriser. Or, après cette lettre dans laquelle Diane le lui signalait indirectement comme un ennemi, comme un homme capable de la pousser vers un abîme, de la perdre dans son honneur, pouvait-elle l'estimer encore?

Plus elle repassa dans sa mémoire les tristes circonstances de son enlèvement, mieux Sabine les interpréta, les expliqua, les éclaira les unes par les autres, et plus violemment elle fut conduite à cette déplorable solution: le mépris pour son père!

En vain s'efforça-t-elle de lutter contre la désolante pensée à laquelle chacune de ses

réflexions la condamnait , rien ne put justifier à ses yeux l'homme de qui sa mère lui avait dit de se défier. Bien plus , madame Ducourneau lui avait ordonné de le fuir comme on fuit le péril , et ce péril était grand , il était bien pressant surtout , puisque , pour y soustraire sa fille , Diane n'avait pas craint de la confier à un étranger , au premier venu , peut-être !

— Il faut bien que ce soit ainsi , disait l'innocente fille , car mon sauveur ne connaît pas seulement la personne de qui il tenait sa sainte mission , et j'ai ordre de ne pas lui nommer ma mère.

Ce qui pouvait rassurer Sabine dans l'état d'abandon où elle se trouvait chez des étrangers , c'était le dévouement qu'avec raison elle supposait à Gilbert. Et elle se disait encore :

— Celui qui fait une œuvre charitable en seule vue de l'œuvre elle-même, sans demander qui la réclame, celui-là doit être un honnête homme, et on peut se fier à ses paroles.

Or, celui-là avait dit à Sabine, en la confiant à la garde de Lescadieu :

— Mon enfant, vous verrez bientôt votre mère.

Cette certitude fut si douce au cœur de la jeune fille, que durant trois grandes journées elle suffit à la soutenir; et durant ces trois jours, quand elle sentait faiblir son courage, quand le désespoir revenait la menacer, elle se prenait à cette promesse comme le naufragé à la planche de salut.

De leur côté, les Lescadieu s'évertuaient, par leurs soins, à faire oublier à la jeune fille des chagrins dont ils voyaient l'effet sans pouvoir en deviner la cause. Ils grillaient d'impatience de savoir et quelle était cette pensionnaire qu'on leur avait si singulièrement amenée, et pourquoi, si souvent, ils l'entendaient soupirer ; mais la défense de Gilbert tenait en bride leur curiosité : toute interrogation leur était interdite. C'était chose bien dure pour ces bonnes gens, qui auraient trouvé dans l'explication du mystère de quoi défrayer le tête-à-tête conjugal, toujours un peu monotone après plus de vingt ans de mariage. C'était une situation pénible, surtout pour la mère Lescadieu, qui songeait avec effroi à l'insupportable humiliation de n'avoir rien à répondre aux voisins, qui ne devaient pas manquer de venir à elle, affriandées par le désir de savoir.

Inventer des aventures, quand on n'a que cette ressource pour ne pas rester muette, c'est un expédient ; mais s'il satisfait l'amour-propre, il ne contente pas la curiosité ; et dame Lescadien , femme sur ce point tout autant que ses voisines , mais désireuse de la vérité bien plus que capable du mensonge , se décida , pour sauver sa dignité , à faire la réservée auprès des commères de Châtenay , plutôt que d'avouer son ignorance ; ce qui lui donna dans le pays une honorable renommée de discrétion , de laquelle , au fond , elle enrageait.

Le père Lescadien , qui avait vraisemblablement ses raisons pour croire que sa femme ne pourrait pas maintenir sa langue en repos lorsqu'elle se trouverait seule avec la protégée du maître d'études , s'était cru obligé de

fortifier par ces paroles l'injonction de leur ami de Paris.

— Surtout, la mère, ne va pas t'aviser de faire jaser cette petite ; M. Gilbert ne le veut pas, et tu sais que nous devons craindre de nous mettre mal avec lui ; nous en avons déjà assez sur la conscience à son égard. De plus, nous lui devons de la reconnaissance ; c'est lui qui a fait de notre François un savant. Ainsi pas de questions à la Parisienne, ou nous nous fâcherions.

— C'est bon, dit-elle, je ne demanderai rien ; mais je saurai tout.

— Oui, avise-toi de ça, répliqua le tisserand, et nous verrons.

Au ton peu courtois qu'il avait pris avec

sa femme, maître Lescadieu ajouta un geste si maritalement significatif, que la paysanne scandalisée répartit :

— Ne vas-tu pas te fâcher, brutal ? quand je te dis que je ne la questionnerai pas ; mais pouvons-nous empêcher cette jeunesse de jaser, et elle jaspera, j'en répondrais.

— Tu crois ? demanda Lescadieu d'un air radouci. Dame ! alors ça sera bien différent ; si elle parle , nous l'entendrons , et ce que nous aurons appris , ça ne sera pas par notre faute.

— Eh bien, dit la mère Lescadieu, regardant du coin de l'œil son mari, tu ne te gendarmes plus, Antoine ; te voilà comme moi , tu voudrais bien savoir... Et quand la petite

s'avisera de parler, tu ne te boucheras pas les oreilles, n'est-ce pas ?

Le bonhomme se prit à rire gauchement, et, amadoué par l'espérance que venait de lui donner sa femme, il s'approcha d'elle avec quelque embarras et lui glissa ces mots :

— Dis donc, la mère, si cette enfant laisse échapper un morceau de son secret pendant que je ne serai pas là, fais en sorte que ça ne tombe pas par terre. Tout ce que tu auras appris, tu me le diras ; j'y compte.

— Et moi, je n'ai pas besoin de te recommander de me garder ma part du mystère, si tu en attrappes quelque chose.

— Parbleu ! ça va sans dire, pourvu que nos voisins n'en soient pas.

Ce pacte d'indiscrétion ne rapporta pas grand'chose aux époux Lescadieu. Sabine devait quelque temps encore rester pour eux tout simplement Mademoiselle.

Le plus souvent renfermée dans une petite chambre qu'on lui avait destinée au premier et unique étage de la maison, la jeune fille attendait dans le recueillement et la tristesse que sa mère vînt la consoler et lui expliquer le sens énigmatique de sa lettre. Elle passait les journées entières derrière sa fenêtre, occupant ses doigts à des ouvrages de femme ; mais ne pouvant distraire son cœur de sa pensée unique, et les yeux sans cesse tournés vers le point le plus lointain que lui laissait apercevoir le chemin qui conduisait à la route de Paris.

Trois jours s'écoulèrent ainsi sans nouvelles

de Diane pour Sabine, sans visite de Gilbert à sa protégée. Enfin le vendredi soir, au moment où chacun, dans la maison du tisserand de Châtenay, allait se mettre au lit, François Lescadieu, le jeune serrurier-mécanicien, le voisin, l'ami, l'élève du maître d'études arriva chez ses parens. C'était contre l'usage de le voir dans le pays un jour de la semaine. On crut d'abord à quelque événement fâcheux à Paris; mais François rassura ses parens et leur dit que s'ils le voyaient ce soir-là, c'est qu'il serait retenu le dimanche prochain par une affaire importante : une réunion de jeunes gens, à laquelle il ne pouvait manquer sans se rendre coupable.

François Lescadieu, qui d'ordinaire avait la mine si joyeuse et la parole si franche, prit un air sombre et parut hésiter en disant cela. Ses parens s'en alarmèrent; mais aussi-

tôt, il les rassura en revenant, par un effort invisible, à son ton accoutumé. Au grand déplaisir de Sabine, que François regardait avec d'autant plus de curiosité qu'il avait été mis dans la confidence du passé par son ami le maître d'études, le jeune ouvrier apprit aux bonnes gens de Châtenay que le dimanche suivant Gilbert ne viendrait vraisemblablement pas les voir non plus.

— Est-ce qu'il est aussi de la fameuse réunion de jeunes gens, demanda le père Lesca-dieu.

François se pinça les lèvres, comme si cette question lui rappelait un souvenir fâcheux, et répondit :

— Non, mais il attend quelqu'un depuis deux jours et tant que cette personne ne sera

pas venue, il restera tous les soirs chez lui.

La jeune fille comprit qu'il s'agissait de sa mère, et elle se détourna pour étouffer un soupir, pour essuyer une larme.

— C'est surtout, ajouta François, parce qu'il craint que l'on ne soit tourmenté ici de ne pas recevoir de ses nouvelles, que je me suis échappé de la maison ce soir ; mais il m'a bien chargé de dire à tout le monde d'être sans inquiétude ; il voulait écrire, j'ai préféré vous apporter ses paroles ; car, si vous ne devez nous voir ni l'un, ni l'autre après-demain, vous voilà rassuré et sur lui et sur moi. A présent, bien le bonsoir, il faut que demain à cinq heures, je sois à l'ouvrage et, comme il me reste trois lieues à faire pour aller retrouver mon lit, vous voyez que je n'aurai pas trop de temps pour dormir.

Il se leva, embrassa ses parens et adressa à Sabine un coup-d'œil qui semblait lui dire :

— Vous ne devez pas vous croire à plaindre, car vous êtes bien protégée.

Au moment de quitter la maison du tisserand, François recommanda à sa mère de ne pas l'oublier auprès de son ami Lucien et de se faire excuser s'il manquait pour la première fois à leurs rendez-vous du dimanche; puis, étant sur la porte, il se pencha à l'oreille de son père et lui dit :

— Il est inutile de parler à M. Gilbert de cette assemblée d'amis qui m'empêchera de venir vous voir après-demain; je vous ai dit franchement à quoi je devais employer mon

dimanche ; mais lui, il croit que je vais travailler en ville.

— Mais encore, de quoi s'agit-il ?

— Vous avez servi la République, mon père, répartit mystérieusement François en prenant la main du bonhomme qui se redressa d'un air belliqueux et répondit :

— Mais oui, assez crânement même.

— Eh bien, chacun à son tour ; le mien est venu, *motus* à ma mère.

— Compris ! répliqua le tisserand, et il pressa vigoureusement la main de son fils ; cependant, prends garde, garçon, ajouta le père Lescadieu en façon de correctif à son

muet encouragement, le temps qui court n'est pas sain pour les patriotes.

— Soyez sans crainte, mon brave père, nous en sommes seulement à causer de ce qu'on pourrait faire; autant parler de cela que d'autre chose, n'est-ce pas?

— Oui, pourvu qu'il n'y ait pas d'écouteur à votre porte.

— Oh! quant à cela nos précautions sont bien prises.

— Alors, causez, mes enfans; mais quand on se battra avertis-moi.

— Digne père! murmura François.

— Brave garçon! répondit Antoine.

Ils se séparèrent, car la mère Lescadieu, curieuse de l'entretien, venait sur le seuil de la porte pour se mêler à la conversation.

Un jour passa encore et le dimanche arriva.

Les Lescadieu, dans leurs conversations avec Sabine, avaient glissé souvent que le dimanche était pour eux une double fête, car ce jour réunissait, à Châtenay, tout ce qu'ils avaient d'amis ; savoir : leurs fils d'abord, puis Gilbert et, enfin, un jeune homme jadis leur nourrisson et qui, devenu maintenant élève de Saint-Cyr, n'en était pas plus fier pour cela avec eux ; il n'oubliait ni son berceau, ni ceux qui l'y avaient endormi si souvent autrefois. Les deux premiers ne devaient pas venir ; mais sans doute que Lu-

rien ne les priverait pas de sa visite habituelle.

D'où vient que Sabine, qui écoutait si peu les bavardages de la mère Lescadieu, toute préoccupée qu'était la pauvre enfant de l'attente de sa mère, fit cependant place dans sa mémoire au jeune élève de Saint-Cyr et écouta avec intérêt le bien que disaient de lui Antoine Lescadieu et sa femme?

A cette question, nous ne pouvons répondre que par une autre : qui nous dira les secrets du cœur, du cœur d'une jeune fille surtout? Le plus naïf n'est pas sans contradiction, et souvent le plus limpide est le plus profond aussi.

Toujours est-il que Sabine déposa cette petite nouvelle dans un coin de son esprit;

coin privilégié même, et que le dimanche venu, comme on lui avait annoncé que Lucien arrivait habituellement pour le repas de midi, Sabine, à l'église, manqua de recueillement durant l'office divin. Parfois elle oubliait de tourner la page de son livre et ce n'était pas la profonde méditation sur le texte sacré qui nécessitait cette halte mentale. Souvent aussi, la jeune fille eût à se reprocher des distractions dont sa mère n'était pas l'objet. Malgré tous ces alimens profanes dont se nourrissait son esprit, Sabine trouva que la messe se prolongeait beaucoup. Elle finit, cependant, et, alors, la jolie transfuge de Palaiseau, les yeux baissés comme la Marguerite de Goëthe, revint à la maison de ses hôtes.

Dans le court trajet de l'église de Châtenay à la demeure du tisserand, Sabine ne

s'était pas aperçue qu'elle avait accéléré sa marche. — L'inconnu nous attire. — Quand elle fut près du logis, elle se sentit rougir ; car, sans lever la paupière, elle avait aperçu par un regard sous œil, comme disent les Toscans, un jeune homme qui attendait à deux pas en avant du seuil de la porte. La chrétienne distraite se flatta de l'idée que ce n'était pas en l'honneur des fidèles qui passaient par là, quel'observateur s'était posté en sentinelle avancée.

On se doute bien que la curiosité du visiteur avait été excitée par le bavardage de sa mère-nourrice. A peine, en effet, était-il arrivé, que la bonne femme s'empressa de le mettre au courant des circonstances singulières qui avaient accompagné l'introduction de la demoiselle inconnue dans la maison Lescadieu. Le tisserand ne s'était point opposé

à ce que sa femme, qui avait si grand besoin d'en parler, entretînt de cela son cher nourrisson. Lucien n'était-il pas aussi leur enfant ? n'était-il pas surtout l'ami de Gilbert ; or, il suffisait que Gilbert s'intéressât à quelqu'un pour que le cœur chaleureux de ce bon jeune homme se prît à aimer de confiance quiconque méritait l'affection du maître d'études.

L'élève de Saint-Cyr avait été fort surpris en apprenant que depuis quelques jours ses amis de Châtenay comptaient une pensionnaire dans leur petite habitation ; mais cette surprise n'était rien auprès de celle qui lui était réservée à l'aspect de Sabine.

Antoine Lescadieu, du plus loin qu'il avait vu arriver la demoiselle de Paris, s'était empressé de la désigner à Lucien. Il l'eût devinée

sans cette indication, tant son élégante tournure et son air de distinction modeste la faisaient contraster avec les grosses paysannes lourdes, joufflues et rougeaudes qui suivaient le même chemin qu'elle.

Mais, à mesure que Sabine s'avancait, l'élève de Saint-Cyr se sentait pris d'étonnement, comme à la vue d'une figure de connaissance qu'on ne s'attendait pas à rencontrer. Lescadieu, qui guettait sur le visage du jeune homme les impressions qu'y faisait naître la présence d'une jolie fille, eut quelque peine à démêler les sentimens de Lucien.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? lui dit-il, on croirait que cette jeunesse est de ta connaissance ?

— Mais oui, je la connais, répondit-il sans discontinuer de regarder Sabine.

Quant à Lescadieu, il se frotta les mains en signe de satisfaction, intérieurement il se dit :

— Tiens ! tiens ! comme ça se rencontre ! c'est drôle, mais c'est heureux ; nous allons savoir quelque chose.

Puis, se tournant vers sa femme qui dressait le couvert dans la salle voisine, il lui cria :

— Dis donc, la mère, une nouvelle ! et fameuse encore ; Lucien connaît notre pensionnaire.

— Est-il possible ! exclama la bonne fem-

me. Aussitôt, abandonnant la table, elle accourut vers Lucien : Bah ! tu la connais, mon garçon, alors tu vas me dire...

En ce moment Sabine entra, de sorte que la mère Lescadieu fut contrainte de s'interrompre au début de son pétulant interrogatoire; d'autant plus qu'un coup de coude de son mari venait de signifier à la ménagère qu'elle eût à ajourner l'explosion de sa curiosité.

Sabine salua le nouveau venu, et rougit en le reconnaissant à son tour.

L'élève de Saint-Cyr avait une physionomie qui devait se graver facilement dans la mémoire d'une femme. Oeil vif, intelligent, mais modeste; de la chaleur dans l'expression et dans les façons, quelque chose d'étourdi,

de cavalier, de franchement accusé, enfin qui était on ne peut mieux à sa place, sous l'uniforme martial que Lucien portait d'un air tout à fait dégagé.

Antoine Lescadieu s'aperçut de la rougeur de Sabine à l'aspect du jeune homme, et, avec l'adresse de l'ours, il redoubla l'embarras qu'il voulait dissiper.

— Eh! eh! dit-il à la jeune fille d'une voix réjouie, il ne faut pas rougir comme ça, mon enfant, parce que vous vous trouvez par hasard en pays de connaissance; ça peut arriver à tout le monde, et même il y a des gens qu'on n'est pas fâché de revoir.

La protégée de Gilbert était visiblement déconcertée par ce gros rire; Lucien le remarqua, et, pour couper court aux observations

inconvenantes de son père nourricier, il se hâta de dire :

— Est-ce qu'on ne dîne pas aujourd'hui ? Vous savez que j'ai toujours bon appétit quand je viens ici ; cela se conçoit : pour arriver plus tôt, je pars toujours à jeûn de l'école.

Sabine se sentit plus à l'aise, et intérieurement elle remercia l'élève de Saint-Cyr de l'empressement qu'il avait mis à faire cesser son embarras.

— Mais oui, qu'on dîne et tout de suite, n'est-ce pas la mère ? repartit le bonhomme Lescadieu ; puis, revenant aussitôt à son thème favori, loin duquel Lucien avait cru le rejeter, il poursuivit :

— Ah ! bien, par exemple, si on vous avait

dit à tous les deux ce matin, mes enfans, que vous vous retrouveriez nez à nez chez nous, vous ne l'auriez pas cru, j'en suis sûr. Le proverbe a bien raison : les gens se rencontrent plus souvent que les montagnes. Dame, c'est qu'ils marchent les hommes, tandis que les autres... Ce n'est pas l'embaras, continua le verbeux tisserand, ramené à ses souvenirs républicains : j'en ai connu une *montagne* qui marchait et d'un fier train encore... Vous n'avez pas vu ça, vous autres ; c'était un rude temps ; mais quelquefois un beau temps, tout de même !

Le vieux patriote soupira.

Grâce au détour que la conversation avait pris, la pensionnaire du tisserand se croyait à l'abri de nouvelles questions, quand la mère Lescadieu, qui ne voulait pas laisser tomber un sujet si intéressant, reprit :

— C'est drôle tout de même, Lucien. Depuis quatre jours que notre jeune demoiselle demeure à la maison, je t'ai nommé plus de vingt fois, et elle n'a pas eu l'air de savoir de qui je voulais parler. Il faut croire qu'elle ne se souvenait pas de toi, puisque vous vous êtes connus.

— C'est-à-dire, balbutia l'élève de Saint-Cyr, qui subissait par contre-coup la gêne de Sabine, c'est-à dire que j'ai eu l'honneur de rencontrer une fois mademoiselle près du village de Palaiseau.

La jeune fille envoya un coup-d'œil suppliant à Lucien. Ce geste naïf réveilla tout à coup dans le cœur de celui-ci un sentiment de joie, et, en même temps, il éprouva une sensation pénible. S'il était heureux de la confiance de Sabine, si la connaissance d'un

secret qu'elle le priaît de ne pas divulguer leur faisait une tendre communauté, presque une complicité intime ; d'un autre côté, Lucien demandait avec une poignante inquiétude quel intérêt cette jeune fille, qu'il se sentait si bien disposé à aimer, puisqu'il n'avait pu l'oublier pour une seule fois qu'il l'avait vue, quel intérêt avait Sabine à conserver l'impénétrable mystère dont elle s'était enveloppée.

Sabine n'avait d'autre motif, nous l'avons dit, que de ne pas désobéir à sa mère, et, puisque madame Ducourneau avait formellement enjoint à sa fille de taire son nom auprès de l'homme qu'elle lui adressait comme un sauveur, à plus forte raison devait-elle garder le silence sur ce nom devant des étrangers.

Lucien, lui, ne donnait pas et ne pouvait

attribuer à cet incognito, une cause aussi innocente que celle du respect pour la volonté maternelle.

Pour justifier toutes les suppositions fâcheuses qui, malgré lui-même, lui venaient à l'esprit, il suffira de raconter en quelques mots la première rencontre de Sabine et de l'élève de Saint-Cyr.

Nous avons assisté déjà à l'une de ces promenades que mademoiselle Ducourneau faisait le dimanche dans la campagne de Palaiseau, en compagnie d'Angélique Brochard, l'émancipée. Aveuglée par la naïveté du jeune âge et par la pureté de son cœur, elle ne voyait aucun danger à ce vagabondage que permet la liberté des champs, et elle s'y livrait en toute sécurité avec son amie du couvent des Dames-Anglaises.

Cette dernière, on le sait aussi, était loin de mettre la même candeur dans ses courses le long des petits sentiers et à travers les plaines; or, un jour qu'Angélique Brochard s'ébat-  
tait en évaporée et poussait de ces bruyans éclats de rire que, dans son innocence, Sabine prenait pour les accès d'une folle gaité, et qui probablement n'étaient qu'un signal convenu, il arriva que deux jeunes gens accoururent vers la nièce de Claude Lambert, et qu'ils lui parlèrent à mots couverts, d'un air d'intelligence. Une autre troupe de cavaliers parisiens, qui revenait de la fête de Palaiseau, rencontra ce groupe de causeurs dont Sabine, surprise et mécontente de tant de privauté, faisait partie malgré elle.

— Eh mais! dit l'un des passans, c'est la petite Brochard.

— Savez-vous bien, mes amis, qu'elle est là avec une charmante colombe, riposta l'un des écervelés.

— Il faut les emmener toutes deux à Paris, poursuivit le plus hardi de la troupe.

— Bravo! adopté! répétèrent en chœur tous les autres. Enlevons Angélique et sa compagne.

Et disant cela, voilà ces audacieux qui entourent les jeunes filles. Les deux premiers qui étaient accourus au signal de l'éclat de rire, voulurent d'abord s'opposer à l'entreprise des nouveaux venus; mais ils comprirent leur infériorité, et, pour ne pas s'exposer aux chances fâcheuses d'une lutte inégale, ils décampèrent au plus vite. Angélique Brochard se gourmant bel et bien contre les jeunes gens

aux mains de qui on l'avait laissée, insultait les fuyards, tandis que Sabine éperdue poussait des cris de détresse.

En ce moment critique, la fille de Diane vit passer sur la route un jeune homme en uniforme ; un avertissement secret lui dit que c'était là un sauveur. Par un suprême effort, elle se dégagea de l'étreinte ; car déjà l'un des insolens l'enlaçait de ses bras, et toute en larmes elle courut vers l'inconnu, en lui criant :

— Monsieur, par pitié, protégez-moi !

Ce jeune homme, c'était Lucien.

Il comprit aussitôt le secours qu'on attendait de lui. Il regarda la suppliante. Sabine était si belle dans son émotion, une épou-

vante si sincère se lisait dans ses jolis yeux ; le rouge d'une pudeur si vraie empourprait ses joues, que l'élève de Saint-Cyr fut immédiatement gagné à la cause de la charmante fille éplorée.

— Ne craignez plus rien maintenant, mademoiselle , lui dit il avec bonté ; vous êtes sous ma garde, je réponds de vous.

En même temps il étendit sa main gauche vers Sabine , comme pour lui en faire un bouclier , et, de sa main droite , tirant son épée, il se plaça bravement entre la jeune fille et ses persécuteurs.

Ceux-ci, qui voulaient reconquérir le meilleur de leur butin, s'étaient précipités sur les traces de Sabine ; mais à la vue du fer nu, ils s'arrêtèrent.

— Ah ! ça, cria le plus entreprenant, après quelques secondes de réflexion, est-ce qu'il croit nous faire peur, le collégien, avec sa lame de ferblanc ? puis, s'avancant sur la pointe en arrêt, il dit à Lucien : De quel droit, jeune homme, vous mêlez-vous de défendre cette jeune personne ?

— Du droit que donne le courage de faire une bonne œuvre et une bonne action, répartit Lucien, sans se laisser déconcerter par le nombre. Et vous, messieurs, reprit-il, de quel droit poursuivez-vous mademoiselle ?

— Oh ! mademoiselle ! riposta l'un des agresseurs du ton le plus goguenard, est-ce qu'une compagne d'Angélique Brochard peut s'appeler mademoiselle ?

— Allons, allons, jeune homme, rengai-

nez plus vite que cela , et continuez votre chemin , dit impatiemment le chef de la troupe , sinon il pourra vous en cuire .

Sabine , qui se voyait la cause et le but de ce défi , frémissait d'épouvante et de ses tremblantes mains elle s'accrochait au bras de son généreux défenseur .

— Vous ne l'aurez qu'avec ma vie , dit fièrement l'élève de Saint-Cyr , brandissant son épée et regardant sans sourciller les cannes qui se levaient menaçantes devant lui .

— Eh bien ! soit , dit le plus obstiné en frappant de son bâton sur l'épée du jeune homme .

— Osez frapper une seconde fois et je vous

tue , répartit Lucien à celui qui se posait comme le plus aventureux de ses adversaires .

— Laisse donc cela , Emile , s'écria l'un des pacifiques de la compagnie en arrêtant le bras de son chef de file . Si la chose en valait la peine , à la bonne heure , on pourrait donner une leçon à ce monsieur... Mais pour une petite coureuse du pays , à quoi bon... il n'en manque pas de cette graine-là , nous en trouverons d'autres .

— Oui , laisse-la faire la bégueule , et que son chevalier en tire bon profit si ça l'amuse , dit un second .

Un troisième ajouta :

— Diable ! il faut avoir la tête chaude et un cœur bien neuf pour tirer l'épée en faveur de ce gibier-là .

Et tous, d'une même voix, crièrent en s'éloignant :

— Bonne nuit, Don Quichotte!

Sabine n'avait rien entendu de leurs quolibets, et peut-être les eût-elle entendus qu'elle ne les aurait pas compris.

Aussitôt qu'elle se trouva seule en face de son défenseur, elle cessa de lui presser le bras, et, la voix émue, les yeux baissés, elle le remercia de sa noble action.

Lucien, malgré la satisfaction que devait lui causer sa victoire, était quelque peu honteux de l'avoir remportée au profit d'une personne qui, s'il en croyait les outrageantes paroles des vaincus, était si peu digne de la protection qu'il venait de lui accorder. Mais,

quand il arrêtait les regards sur Sabine, comme son cœur démentait alors ses oreilles! il admirait sa protégée; il lui semblait qu'elle devait être la pureté elle-même.

— Où est votre compagne? lui demandait-il quand il vit qu'elle ne tremblait presque plus et qu'elle avait la force de lui répondre.

— Je ne sais, dit la jeune fille en jetant les yeux de tous côtés sans pouvoir rencontrer Angélique. Sans doute qu'elle se sera sauvée vers la ferme. Quant à moi, c'est bien fini, je ne sortirai plus avec elle; Angélique n'a pas assez peur des rencontres... et il y en a de bien dangereuses à ce que je vois.

— Mais il en est de bonnes, d'utiles aussi,

répliqua l'apprenti militaire en considérant de plus près celle qu'il avait secouru .

Il lui prit la main .

Sabine le regarda fixement ; puis , tout à coup , effarouchée sans doute par l'expression singulièrement tendre qu'elle lisait dans les yeux du jeune homme , elle s'écria :

— Mon Dieu ! vous me faites peur comme les autres , vous .

Et après ces mots , jetés inconsidérément , Sabine prit la fuite du côté de la ferme de Claude Lambert .

Quand la fugitive fut un peu loin , elle se reprocha sans doute l'ingratitude dont , par son

brusque mouvement et par ses paroles désobligeantes, elle venait de payer le service important qu'elle devait au jeune homme. Elle s'arrêta soudain, et à son protecteur qui la regardait de là-bas sans paraître vouloir la poursuivre, elle envoya de la main un adieu qui ressemblait à un baiser.

Cela fait, Sabine, toute honteuse d'avoir obéi à l'inspiration de son cœur, reprit sa course; mais si vite, cette fois, que dans son empressement, un des rubans de son chapeau de paille vint s'accrocher à l'un des buissons de la route, où il resta flottant. Elle détourna la tête, avança la main pour dégager le ruban retenu par les épines; mais elle n'en prit pas le temps, et se sauva de plus belle : elle venait d'apercevoir le jeune homme qui, s'étant ravisé peut-être, la suivait à toutes jambes.

L'effroi de Sabine ne dura pas longtemps; car ayant de nouveau regardé en arrière pour mesurer l'avance qu'elle avait sur cet autre poursuivant, elle aperçut celui-ci qui s'était arrêté devant le buisson; il y prenait le ruban laissé par sa protégée. Sabine comprit alors le motif de tant de hâte, et, rassurée, elle suspendit sa course. Elle vit que Lucien tenait le ruban et le couvrait de baisers.

— Oh! non, se dit-elle, il n'est pas à craindre celui-là! Et comme il est brave, et comme il est beau! ajouta la jeune fille en soupirant.

— Quel dommage s'ils ont dit vrai, les vauriens contre qui je l'ai défendue, pensait Lucien en la voyant s'éloigner; elle a l'air si pure; elle est si jeune. Mais après tout, il y a toujours bonne fortune pour moi; car, sage

ou non , ce serait une conquête charmante.

L'heure le rappelait à l'école, si bien que l'élève de Saint-Cyr n'eut pas le temps de s'assurer où il pourrait retrouver celle qu'il regardait déjà comme sienne, soit que méritant les injures de ses poursuivans, elle n'eut qu'à se reprendre à un autre pour se donner à lui; soit que candide comme il se plaisait encore à la supposer, elle lui appartînt par choix du cœur, par entraînement de la gratitude. Le devoir l'obligeait de s'éloigner; mais il s'était dit :

— Je reviendrai.

D'après ce récit on s'explique pourquoi le coup-d'œil d'intelligence que la pensionnaire de Lescadieu avait adressé à Lucien fut à la fois une joie et un tourment pour lui. Il en était

encore à ses premiers doutes, et le soin qu'elle prenait de taire son nom et de cacher sa vie passée n'était pas de nature à mieux fixer son opinion sur elle.

Toutefois on s' imagine bien que l'élève de Saint-Cyr n'avait garde de déplaire ou de désobéir à sa protégée de Palaiseau.

On s'était mis à table chez le tisserand dans les dispositions d'esprit que nous avons dites.

Mais la mère Lescadieu n'était pas femme à se laisser mettre en déroute par les réticences qu'imposait à Lucien le coup-d'œil de Sabine. Elle en revint à son sujet de prédilection avec une ténacité qui aurait pu passer pour du courage. Elle regarda son convive, qui croyait en être quitte après avoir déclaré qu'il n'avait vu qu'une seule fois la jeune fille.

— Une fois, répondit madame Lescadieu, mais c'est autant qu'il en faut pour se bien connaître...

La bonne femme suspendit là sa phrase, car de deux parts lui vint l'avertissement d'être discrète. D'un côté, Lucien, qui dînait près d'elle, lui poussa le coude, et son mari, qu'elle avait pour vis-à-vis, lui marcha sur le pied. Sans doute le père nourricier avait, aussi bien que sa femme, le désir de connaître l'évènement qui avait pu rapprocher Lucien de Sabine; mais il s'était enfin aperçu du trouble de celle-ci, il avait également remarqué l'embarras de celui-là; bien plus il se rappelait le maître d'études à qui il devait s'abstenir de déplaire; tous ces motifs se faisant appui l'un l'autre, l'engagèrent à réprimer le verbiage de sa moitié.

— Eh! le rôti, femme, dit-il, tu le laisses brûler, je crois.

La curieuse, rappelée au devoir de la cuisine, se leva; son mari en fit autant sous un prétexte, et ayant suivi la mère Lescadieu à la cuisine, il lui dit :

— Plus de questions à ces jeunes gens, la mère. Quand Lucien sera pour partir, je lui ferai la conduite et, sois tranquille, il me contera tout.

Rassurée par cette espérance, la bonne femme affecta dès-lors une discrétion invraisemblable et qui ne lui coûtait guère. Elle anima la conversation et fut très enjouée.

Le tisserand, au contraire, parla très peu; c'est qu'une pensée le tourmentait; il ne s'a-

git plus ici ni de Lucien ni de Sabine. On avait jeté en avant les noms des personnes aimées à la maison de Châtenay. Gilbert, dont l'élève de St-Cyr regrettait l'absence comme on regrette celle du meilleur de ses amis ; François Lescadieu qui , par extraordinaire, laissait passer un dimanche sans venir s'asseoir à la table de la famille. Au nom de son fils, le père Antoine avait senti du sombre lui venir à l'esprit. Il s'était mis à penser à la réunion de patriotes où le jeune ouvrier était convié ; et bien qu'en partant François eût rassuré son père sur la crainte des mouchards, comme on parlait beaucoup en ce temps-là d'agens provocateurs ; comme en ce temps-là aussi les prisons étaient pleines et que plusieurs fois dans l'année le sang des ennemis de la vieille dynastie avait rougi l'échafaud, Antoine qui voyait tout cela, se disait :

— Mon garçon fait ce que je faisais à son âge et à sa place ; je ne pensais pas même à mon père ; mais mon père avait peur pour moi.

Et il tremblait, le vieux tisserand.

Quant à Lucien , préoccupé comme nous le sayons, il avait beau faire pour s'étourdir, il était triste; en vain s'efforçait-il de paraître aimable et de sourire, il retombait bientôt dans sa mélancolie, et cela, toutes les fois qu'il arrêta ses yeux sur cette tête d'enfant si chaste, dont les grossiers propos des vauriens n'étaient pas parvenus à éteindre complètement la splendide auréole.

Le dîner terminé, on alla se promener dans un petit jardin qui égayait cette modeste habitation.

Les jeunes gens, que leurs hôtes n'avaient plus aucun intérêt à surveiller ni à écouter, se trouvèrent seuls assis sur un banc de gazon, et protégés contre l'ardeur du soleil par les larges rameaux d'une treille.

Placés face à face, à table, leur entretien n'avait pas tari tant qu'ils avaient eu des auditeurs. Lucien et Sabine, en tête-à-tête, n'osèrent plus ni se regarder, ni se parler.

L'élève de Saint-Cyr était soucieux, et il considérait avec fixité un rosier dont les épines étreignaient le pied d'un chèvrefeuille.

Sabine, elle, absorbée dans une pensée secrète, occupait machinalement ses jolis doigts à tourner la tige d'une fleur.

Combien de temps aurait duré ce silence, et qui aurait pu l'interrompre, si un léger

incident n'était venu y mettre un terme? c'est ce que nous ignorons. Toujours est-il qu'il fallut que quelqu'un survînt pour faire cesser cet embarras mutuel.

De sa cuisine, où elle fonctionnait encore, la mère Lescadieu pouvait apercevoir le jeune couple. Elle remarqua que Sabine était nu-tête, exposée aux rayons du soleil. Aussitôt elle monta à la chambre de la jeune fille, et elle en rapporta un chapeau de paille.

— Seigneur Dieu, mon enfant, dit la bonne femme en le donnant à Sabine, y pensez-vous de vous couvrir si peu; quand vous aurez attrapé un coup de soleil ou une bonne migraine, il sera bien temps de vous couvrir.

— Merci, madame, répondit doucement la jeune fille; je ne crains pas le soleil, j'y suis habituée.

— Bon, réfléchit à part-soi la mère Lesca dieu, elle n'a pas été élevée à la ville; c'est déjà cela que je sais de plus que mon homme.

Et, fière de cette toute petite découverte , elle regagna au plus vite son logis.

Cependant Sabine avait pris le chapeau de paille; mais au lieu de le mettre sur sa tête, elle continua à le tenir par l'unique bride de satin rose qui fût encore attachée à la passe.

C'était le même chapeau qu'elle portait lors de sa rencontre avec Lucien.

Quittant des yeux l'objet qu'elle tenait ainsi , la jeune fille porta son regard sur l'élève de Saint-Cyr. Tous deux regardaient la même chose.

Sabine rougit et Lucien lui dit de la voix la plus douce :

— Je vous remercie, mademoiselle, de n'avoir pas remplacé...

— Je l'aime mieux ainsi, interrompit Sabine; car elle avait compris à demi-mot l'intention de Lucien :

Elle ajouta :

— C'est bien le moins qu'on respecte le souvenir de ceux qui prennent soin de nous défendre.

Lucien la regardait avec admiration, il l'écoutait avec extase.

— Ainsi , reprit-il , c'est une pensée affectueuse pour moi qui est restée dans votre ame. Oh! ne vous en défendez pas, mademoiselle , continua le jeune homme avec l'accent de la prière, si vous saviez combien vous me rendriez malheureux en me détrompant. Car depuis que je vous ai vue, je n'ai qu'une image devant les yeux , qu'une pensée dans le cœur. Je n'osais plus espérer de vous revoir et pourtant j'avais gardé comme un gage précieux, comme une relique sacrée ce ruban qui vous a appartenu... tenez... le voilà.

En parlant de la sorte , Lucien , sans y prendre garde , était presque tombé aux genoux de Sabine.

— Levez-vous, on vient , lui dit vivement la jeune fille.

C'était le père Lescadieu qui se frottait les yeux encore fatigués par un petit somme récent; car l'honnête tisserand avait emprunté aux paysans la paresseuse habitude de faire la sieste, et cette habitude était chez lui si impérieuse que, malgré la secrète terreur qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver en songeant à son fils, il s'était, ce jour-là, endormi du même sommeil qui le prenait quotidiennement alors qu'il avait l'esprit tranquille.

Pour la première fois de sa vie, le bon Lucien envoya au diable son père nourricier.

Depuis ce moment jusqu'à la fin de la journée, Sabine et son autre protecteur ne se trouvèrent plus seuls; et alors adieu les tendres regards, les timides soupirs et les confidences intimes. Les amoureux se dédomma-

gèrent de leurs mieux par d'involontaires rencontres de mains et d'imperceptibles pressions qui, de part et d'autre, ne laissèrent pas que de causer de grands ravages.

La jeune fille se souvint à peine qu'elle attendait toujours sa mère; l'élève de Saint-Cyr pensa fort peu à son ami Gilbert et à son frère de lait, François Lescadieu.

Mais la journée touchait à sa fin; Saint-Cyr est loin de Châtenay; il fallut se séparer.

Ce fut le tisserand qui donna le signal des adieux, en faisant remarquer que le soleil allait disparaître à l'horizon.

— Déjà ! murmura Lucien.

— Enfin ! pensa aussi la nourrice de celui-ci ; car , pour elle , il y avait la révélation d'un mystère au bout de cette interminable journée.

Suivant l'engagement qu'il en avait pris avec sa femme , le père Lescadieu accompagna l'élève de Saint-Cyr ; il s'agissait de lui soutirer ce secret qu'il devait savoir, puisqu'il connaissait depuis longtemps la protégée de Gilbert.

Le brave homme n'eut pas grand'peine à faire tomber la conversation sur Sabine : Lucien brûlait d'en parler.

— Ah ! ça , lui dit Lescadieu , après qu'il eut répondu à diverses questions du jeune homme , toi qui la connais , tu vas me dire un peu comment elle s'appelle.

Lucien le regarda avec surprise; Antoine crut que c'était un dernier scrupule de discrétion qui le retenait et il ajouta :

— Sois donc sans peur là-dessus, je ne te demande que son nom, et je te promets de ne le dire à personne.

Lescadieu comptait sa femme pour personne, c'est pour tout le monde qu'il aurait fallu la compter.

— Comment, vous ne savez pas son nom?... pas même son nom de baptême, répliqua Lucien, et moi qui m'étais promis de vous le demander.

— En ce cas, nous sommes aussi avancés l'un que l'autre; car pour moi je n'en sais pas la première lettre; mais c'est bien éton-

nant que toi-même, qui l'as vue à Palaisseau...

— Un seul jour, père Lescadieu, par hasard et pendant si peu de temps... tandis qu'il y a quatre jours qu'elle demeure chez vous, et elle ne vous a rien dit sur elle ?

— Rien, mon garçon.

— Oh ! j'interrogerai M. Gilbert, dit Lucien.

— Oui, ça ne sera peut-être pas trop mal reçu de ta part... Quant à moi, du diable ! si je m'en aviserai.

Ce fut aussi peu renseigné sur sa pensionnaire, que le tisserand dut revenir chez lui. On n'a pas oublié que la mère Lescadieu attendait son mari avec une impatience dont

jamais en aucune autre occasion elle ne l'avait honoré. Elle comptait sur son retour pour transmettre la fameuse révélation à une voisine, laquelle l'avait promise à une autre ; c'est pourquoi, du plus loin qu'elle vit arriver Lescadieu, elle courut à lui.

— Je ne sais rien, lui dit-il d'un air pe-  
naud.

La bonne femme n'en voulut rien croire, et, suspectant la confiance de son mari, elle lui répondit :

— Tu mens !

Puis elle s'en retourna vers la voisine, et lui dit que tous les hommes étaient des monstres et que le sien la ferait mourir à petit feu.

— Ta ! ta ! ta ! répliqua la voisine désap-

pointée à son tour, vous ne me ferez pas prendre chat pour lièvre, ma chère. Dieu merci, nous savons ce que parler veut dire... Gardez votre secret, je ne vous le demandais pas; c'est vous qui êtes venue me l'offrir. Grand bien vous fasse; mais c'est fini entre nous, on ne se moque pas du monde à ce point là.

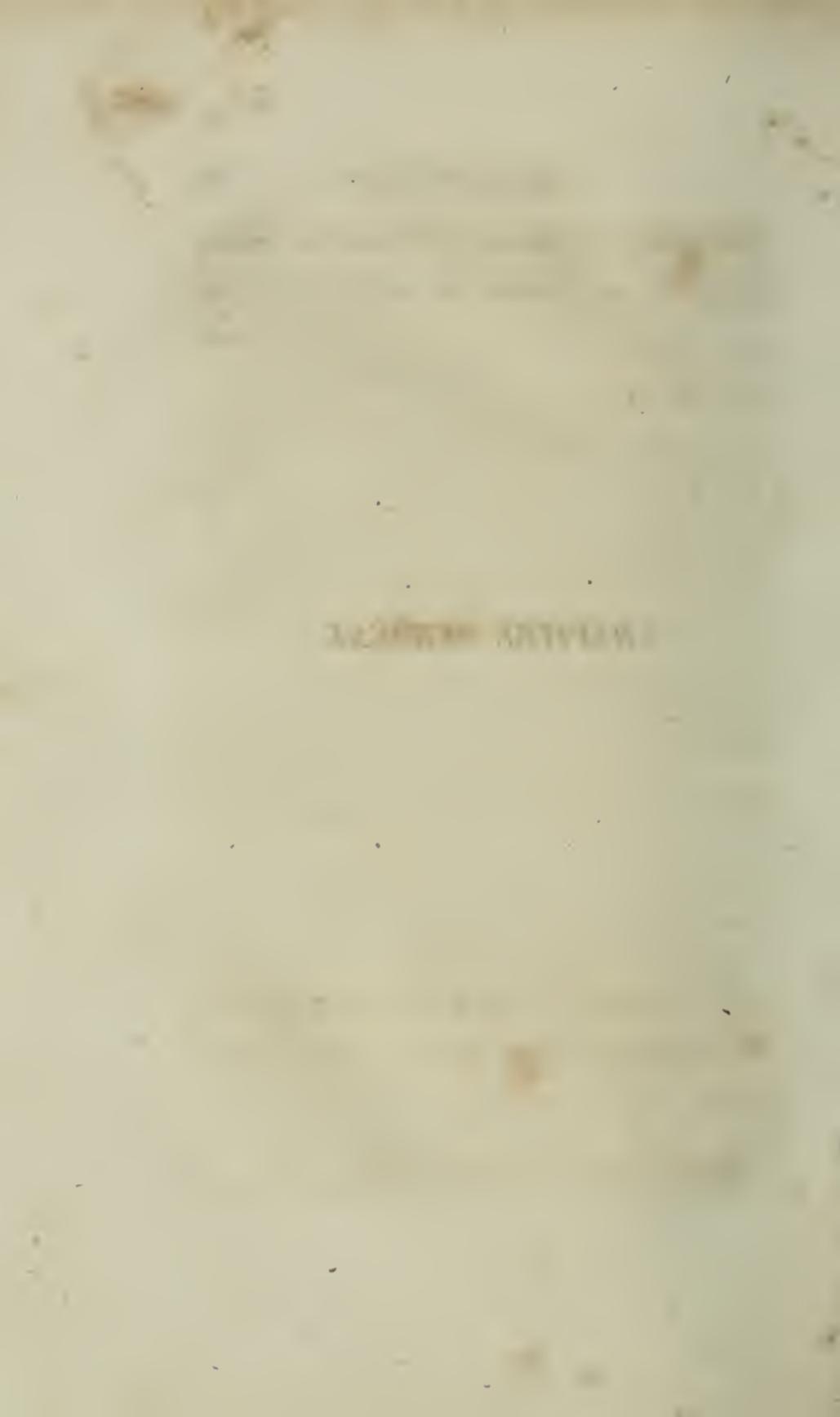
Les voisines se quittèrent furieuses, et la mère Lescadieu se coucha sans vouloir parler à son mari, dont la discrétion l'indignait.

Dans la maison du tisserand, personne ne put dormir cette nuit-là, excepté Sabine, qui, pour la première fois, trouva vraiment le repos sous ce toit hospitalier.

La jeune fille fit un rêve charmant, dont la scène se passait dans quelque paradis ima-

ginaire, et dont les personnages étaient Diane, sa mère, Gilbert et Lucien, ses deux sauveurs.

**CHAPITRE SEIZIÈME.**



### **L'incertitude.**

Gilbert attendait tous les soirs, dans sa mansarde, une visite qu'il ne devait pas recevoir; nous savons pourquoi.

Diane, après la terrible scène qui avait

eu lieu entre elle et son mari, était trop certaine que chacune de ses démarches serait épiée, pour s'exposer par son imprudence à mettre Ducourneau sur la trace du défenseur de Sabine. Elle tremblait d'autant plus qu'il ne parvint à le connaître que, mieux que tout autre, l'agent de police était en position de découvrir ce qu'il avait intérêt de trouver.

Un jour, la pauvre mère dût penser que Ducourneau était près de ressaisir sa proie, car il eut une longue conférence dans son cabinet avec son ignoble voisin : Melchior, dit le *Cyclope*. Celui-ci, nous l'avons vu durant les angoisses de Diane, causant à la petite porte de la maison avec l'homme de la police dont il était un des agens subalternes.

La mère supposa que c'en était fait du se-

cret de la retraite de Sabine, attendu que Ducourneau, après avoir quitté Melchior, fut si joyeux de l'entretien, qu'il ne put s'empêcher de laisser paraître son contentement. Néanmoins, Diane se trompait sur la cause de la méchante joie de son mari ; il avait bien été question d'espionnage entre les deux mouchards, mais cet espionnage avait trait à un complot politique. Ducourneau venait de recevoir une liste de conspirateurs des mains du Cyclope. Au premier nom qu'il avait lu sur cette liste, son cœur s'était épanoui et, tout bas, il avait murmuré avec l'enivrement de la vengeance qui s'assouvit :

— Si ce n'est par ELLE, c'est par LUI que je vous tiens, insolent comte de Maulévrier. Ainsi, sous quelque nom que le malheur et la honte vous frappent, c'est de ma main que partiront leurs coups.

Ainsi condamnée à toujours craindre pour son enfant sans pouvoir interroger personne, Diane, depuis la conversation secrète de son mari et de Melchior, était retombée dans ces doutes affreux qui déjà l'avaient tant fait souffrir.

De son côté, le maître d'études ne pouvait se résoudre, après sa journée faite au pensionnat de M. Vaucresson, à prendre un autre chemin que celui de sa maison de la rue Saint-Nicolas-d'Antin. L'attente de cette mère inconnue l'y retenait prisonnier. Et, cependant, il avait grande envie de prendre la route de Châtenay; il s'était fait une si douce habitude d'y parler de Lucien à ceux qui l'avaient élevé; il se sentait si heureux d'y voir quelquefois ce jeune homme de qui il était le guide, le conseil et l'ami.

Or, maintenant qu'il avait un attrait et un motif de plus pour se sentir attiré chez le père Lescadieu, on s'étonnera peut-être que Gilbert ne profitât pas de quelque jour de congé afin d'aller rendre visite à sa jeune protégée et à ses vieux amis. Ce n'est que le soir qu'il devait espérer de voir arriver chez lui sa discrète visiteuse et il pouvait toujours être revenu de Châtenay à l'heure qu'elle lui avait indiquée. Il hésitait pourtant à faire ce voyage; oui, il hésitait à se présenter seul aux yeux d'une pauvre fille à laquelle il avait si bien promis de lui amener sa mère.

Quinze jours se passèrent ainsi.

Gilbert eût peut-être ajourné à plus longtemps encore sa promenade champêtre sans la visite du tisserand qui venait lui apporter une lettre de Lucien.

Nous dirons tout à l'heure pourquoi le bonhomme, qui faisait si rarement le voyage de Paris, avait tenu à se charger du message de son nourrisson. Arrivons d'abord au plus pressé : la lettre du jeune homme.

De celle-ci nous allons transcrire quelques passages qui, sans revenir sur les événemens connus, établissent les rapports et la familiarité dans lesquels vivaient, l'un vis-à-vis de l'autre, l'élève de Saint-Cyr et le professeur de la rue Saint-Lazare.

« Mon très cher professeur ,

» Vous qui avez daigné me tenir lieu de père, pauvre enfant abandonné que je suis, permettez-moi de vous parler comme vous

parlerait votre fils. Je n'eus jamais autant besoin qu'aujourd'hui de l'affection dont vous m'avez accordé de si nombreuses marques ; je réclame encore une fois de vous ces généreux conseils , qu'en toute occasion m'a prodigués votre bon cœur. J'invoque tout à la fois et votre raison si sûre, et votre esprit supérieur et votre bienveillance , depuis si longtemps éprouvés. Il faut , mon ami , que toutes vos qualités viennent à mon aide.

» Jugez si votre assistance m'est indispensable : Je suis amoureux ! amoureux à en perdre la tête. Je ne parle pas de mon cœur , il est déjà donné ; et comprenez l'excès de mon tourment , les angoisses de mon incertitude ; j'ignore si celle qui , impérieusement règne sur moi et domine toutes mes pensées , est digne de mon amour. Mais , par un coup de la providence , il est arrivé que vous pou-

vez, mieux que personne, me fixer sur ce point.

» Dieu a permis que la lumière me vint de celui qui semble se faire une joie de diriger mes sentimens et de régler ma conduite.

» La personne de qui je vous parle, mon ami, celle que j'aime pour toujours et que je ne pourrais aimer moins, si l'honneur hélas ! me forçait de renoncer à elle ; celle-là , vous la connaissez ; c'est vous-même qui l'avez amenée à Châtenay, chez ce bon Lescadieu , où j'ai eu le bonheur de la revoir , oui, de la revoir, mon ami. J'avais déjà eu la fortune de la rencontrer dans une circonstance qu'il faut bien que je vous raconte. »

Lucien entrait ici dans les détails de son

aventure près du village de Palaiseau ; puis il terminait sa lettre dans les termes suivans :

« Je m'étais dit après l'avoir quittée : Je la retrouverai un jour, et, qu'elle mérite ou non mon estime, elle n'en saura pas moins qu'elle a tout mon amour.

» C'était là une mauvaise pensée ; la pensée d'un fou, qui ne se rendait pas encore bien compte de l'état de son cœur.

» A présent que je l'ai revue , je sens bien qu'elle n'a pas besoin de pureté pour être aimée ; mais il faut qu'elle soit pure pour que je sois heureux.

» Vous comprenez maintenant, mon digne maître, mon père, combien je dois souffrir.

» Interroger cette jeune fille ? je ne pousserai jamais l'insolence si loin : je n'ai pas osé même lui demander son nom !

» Quand j'ai le bonheur trop rare hélas ! de me trouver près d'elle, je la regarde, et il me semble que je ne doute plus. Mais quand je suis seul, mes odieux soupçons et le doute inexorable reviennent en foule m'assaillir. J'appelle et je repousse mes souvenirs, qui ne peuvent m'offrir qu'une trompeuse lumière. La vérité, je la désire et je la redoute ; peut-être est-ce vous offenser que de suspecter une personne à laquelle votre intérêt semble être acquis ; mais ces soupçons, ce doute, vous les pardonneriez à l'état de mon âme. D'ailleurs, cher maître, la protection dont vous l'environnez fait honneur à votre belle âme, mais n'atteste rien en faveur de celle qui en est l'objet ; car, je le sais, ce ne sont pas seulement

les plus dignes qui vous ont trouvé bon. Votre première vertu n'est-elle pas l'indulgence !

• Prenez pitié de mon incertitude, vous qui êtes mon meilleur ami : je voudrais être si fier de mon amour !

» Jeudi prochain, j'obtiens un congé, et j'en profiterai pour aller à Châtenay. Ce jour-là est pour vous un jour de liberté ; veuillez venir me retrouver chez mes parens nourriciers, les seuls que je me connaisse ; venez, et que j'entende tomber de votre bouche l'arrêt qui doit fixer mon sort. »

Il serait superflu de dire combien Gilbert fut surpris et touché à la lecture de cette lettre. Rien ne pouvait émouvoir davantage

le maître d'études, que l'aveu ou le spectacle d'un amour vrai; car lui aussi, il avait beaucoup aimé; tant aimé même, qu'au souvenir du temps passé, il se retrouvait le cœur aussi jeune, la tête aussi brûlante, les pensées aussi ardentes et généreuses que lorsqu'à Turin il défendait contre les bandits piémontais Baji-Yasmin, la Persanne, et Dadeh-Laïli, sa fille.

— Je gagerais, dit le tisserand, debout devant Gilbert, et qui voyait celui-ci tout pensif, que notre élève vous parle de la petite. C'est qu'il a l'air d'en tenir un peu bien pour elle. Vrai, monsieur Gilbert, vous devriez le mettre à même de savoir qu'elle est celle-là qu'il aime; ça l'obligerait ce garçon, et ma femme aussi.

De peur qu'en avouant sa propre ignorance

il ne donnât prétexte au bonhomme Lescadieu de traiter sa protégée avec moins d'égards, le maître d'études se garda bien de lui dire qu'il ne savait absolument rien sur elle. Mais comme l'espèce de prière d'Antoine Lescadieu ne pouvait pas rester sans réponse, Gilbert lui demanda de pardonner la rigoureuse réserve dont il usait envers lui, et termina en disant que le salut de cette jeune fille dépendait de sa discrétion.

— Soit ! répartit le tisserand, je sais par moi-même qu'il y a des secrets qu'on doit garder toujours, quoiqu'ils pèsent lourds quelquefois; et si on se doutait de ce que je cache là-dedans, ajouta-t-il en se frappant la poitrine, on serait étonné que ça ne m'ait pas encore étouffé.

— Vous, père Lescadieu ?

— Chacun a son fardeau, dit le tisserand ; mais le plus incommode , c'est celui qui charge la conscience.

Gilbert , croyant qu'il allait entendre la confession du père nourricier de Lucien , se préparait obligeamment à l'écouter. Mais François Lescadieu n'était pas du tout disposé à faire ouvertement pénitence du gros péché qui l'oppressait ; aussi, le renfonça-t-il sous un soupir de contrition .Après quoi il reprit :

— Au fait, ce n'est ni pour vous parler de moi, ni pour causer de Lucien et de la petite, que je vous ai apporté cette lettre au lieu de la donner au piéton de la poste de chez nous. Je voulais vous voir, monsieur Gilbert , pour savoir ce qu'il en retourne à l'égard de François. Il paraît que le gaillard

est un patriote comme son père ; vous devez savoir ça, vous, à qui il dit tout ?

— Je sais , répliqua Gilbert avec tristesse , que votre fils s'occupe de politique.

— Oui, à son temps perdu, après la journée, ou bien le dimanche ; je ne peux pas lui en vouloir pour ça, et je ne m'en plaindrai pas, si ça ne doit pas trop l'empêcher de venir à Châtenay.

— Moi, je m'en plains ; car je ne puis, sans frémir, le voir s'engager dans le chemin plein de périls où on l'entraîne.

— Dame ! c'est qu'il a le cœur français comme moi, dit Antoine Lescadieu.

En ce moment , chez le tisserand de Châ-

tenay l'esprit républicain avait le dessus ; mais quand Gilbert, sans insulter aux idées généreuses qu'inspire le patriotisme, sans nier les droits sacrés du citoyen , sans s'attaquer au saint amour du pays, eut fait comprendre au brave homme que toute conspiration ne peut bénéficier qu'au pouvoir si elle échoue, qu'aux intrigans lorsqu'elle réussit ; quand il lui eut montré l'intérêt personnel poussant en avant les cœurs désintéressés, les convictions profondes, et les abandonnant après la défaite, ou les reniant au jour du triomphe, Lescadieu commença à se sentir moins jaloux de voir son fils se mêler aux mouvemens politiques de Paris.

— Eh ! bien, donc, demanda-t-il, quand est-ce que le peuple travaille pour lui-même ?

— Ce n'est pas, je suppose, répartit Gil-

bert avec un grave sourire, quand il écoute prêcher les orateurs des loges révolutionnaires. Je l'ai dit à votre fils ; il n'y a pour l'ouvrier que deux postes où il soit noblement placé et où il puisse se tenir utilement : c'est l'atelier, c'est l'intérieur de la famille ; partout ailleurs, voyez-vous, il ne trouvera que déception et danger : le cabaret conduit à l'hôpital ; les clubs, à la prison.

A ces derniers mots, le républicain avait disparu pour faire place au père.

— Sacrebleu ! fit le tisserand, je défends à François de se mêler de ces choses-là. Lui, en prison !... et qu'est-ce que dirait sa pauvre mère ?

Parler de la sorte, c'était mieux que s'occuper de son propre chagrin ; il pensait à ce-

lui d'une autre, c'était prouver en deux mots qu'il y avait chez lui bon ménage ; s'entend, communauté de joie et de douleurs.

Le père Lescadieu, après qu'il eut reçu de Gilbert la promesse d'une visite pour le jeudi suivant, descendit dans la boutique du serrurier-mécanicien où travaillait son fils, et, tout entier à ses tranches paternelles, il prit François à part pour lui dire ceci :

— Ta politique ne vaut rien qui vaille, et serait-elle bonne pour tous les autres, que tu devrais la regarder encore comme mauvaise pour toi ; elle me donne lieu de trembler, elle peut faire pleurer ta mère... Or, je ne te dis que ça, François : suis les conseils de M. Gilbert, et viens nous voir tous les dimanches ; la première fois que tu ne seras pas à la maison pour la soupe de midi, je prends

mon chapeau et mon bâton, puis j'arrive chez toi ; il le faudra bien , puisque ton absence voudra dire ou que tu es en prison, ou que tu es malade.

Là-dessus le brave homme de père, que l'heure rappelait au village, prit congé de son fils et se remit en route.

Seul, Gilbert relut la lettre de Lucien , et alors son impatience de revoir la dame mystérieuse s'en accrut au point de lui faire un véritable supplice de l'ignorance dans laquelle il restait plongé.

Ce n'était plus de la satisfaction d'un désir curieux qu'il y allait maintenant pour le professeur. Des intérêts bien autrement graves étaient en jeu : il s'agissait de l'avenir de Lucien ; Lucien , que Gilbert entourait d'une

affection si paternelle ; Lucien, pour le bonheur duquel il eût volontiers donné tout son sang, et de qui, par sa faute, il venait peut-être de briser la destinée.

N'est-ce pas le professeur, en effet, qui avait fourni un nouvel aliment à ce besoin d'être aimé qui tourmentait le jeune élève de Saint-Cyr ? N'est-ce pas lui qui avait changé en une passion qui pouvait être inguérissable cet amour d'un instant ? Enfin, n'est-ce pas lui, Gilbert, qui avait emmené Sabine de Palaiseau, où Lucien ne l'aurait plus rencontrée, pour la conduire à Châtenay, où fatalement, il devait la revoir ? C'est pour complaire à une femme qu'il n'avait seulement pas vue, qu'il ne connaissait point, qu'à la légère il s'était fait le guide d'une jeune fille dont il ignorait même le nom. Cette femme, cette mère, s'était engagée à revenir le len-

demain , et elle manquait à sa promesse. Qu'avait-elle donc à penser qui fût plus important, plus précieux que sa fille, pour se montrer si oublieuse, si inconsiderée?

— Et cette jeune personne qu'elle appelait son enfant ? se demanda le maître d'études , qui , depuis la lettre de Lucien, n'osait plus croire à rien dans ce chaos de mystères; cette jeune personne qui est-elle donc ? en quel lieu, en quelle compagnie l'élève de Saint-Cyr l'avait-il rencontrée ? Au milieu des champs, entourée de vauriens et donnant le bras à une fille perdue !

Gilbert, pour juger l'aventure de Palaiseau, n'avait pas des yeux prévenus par la passion ou aveuglés par l'inexpérience. Ce secret que lui demandait Lucien, il ne le savait pas lui-même; cè nom que réclamait le jeune homme,

il ne se l'était pas fait dire à lui, l'étourdi de quarante ans. Mais, puisque le bonheur de son ami dépendait de cette découverte, il devait rompre enfin avec la réserve qui lui avait été imposée, et transgresser sa promesse de discrétion. Un motif impérieux lui ordonnait la curiosité.

Au jour fixé par Lucien, Gilbert se prépara à se rendre à Châtenay.

Dès la veille, dans son entretien du soir avec François Lescadieu, dont la mansarde touchait à celle du maître d'études, lequel ne rentrait jamais chez lui sans souhaiter la bonne nuit à son voisin; dès la veille, Gilbert, bien décidé à se trouver au rendez-vous que lui donnait Lucien, s'était empressé de parler à François de son projet de voyage pour le lendemain. Le jeune ouvrier, qui

avait laissé passer deux semaines sans voir sa mère, déclara qu'il voulait être de la partie ; il se faisait même une fête de cette course pédestre : le professeur était un compagnon de route si aimable, si enjoué ! Donc, il avait été bien convenu entre les voisins qu'ils partiraient ensemble.

Au moment où ils se disposaient à se mettre en chemin, le maître serrurier-mécanicien retint François Lescadieu.

— J'en suis bien fâché, lui dit-il, mais l'ouvrage donne, et le plaisir doit attendre. Voilà qu'on vient de me faire demander chez une pratique, et je ne peux pas y aller, attendu que je vais être occupé ailleurs ; il n'y a que toi qui puisse me remplacer dans l'ouvrage de ville ; ainsi, mon garçon, quitte ta redingote de bourgeois et reprends tes ou-

tils ; monsieur Gilbert t'excusera auprès de tes parens : tu iras les voir dimanche.

Un double attrait rendait François Lescadieu désireux du voyage : la conversation chemin faisant , et , à l'arrivée, le plaisir de revoir son frère Lucien, et d'entendre celui-ci causer de son amour ; car Gilbert ne lui avait pas fait un secret de la lettre de l'élève de Saint-Cyr. Cette communication n'était ni imprudente, ni indiscrete. D'ailleurs, la fraternité entre l'ouvrier et l'apprenti militaire était si bien établie , que c'eût été faire tort à l'un que de ne pas le mettre dans la confiance de ce qui intéressait l'autre.

— Bigre ! avait dit François Lescadieu en apprenant que son frère de lait s'était épris si fort de la pensionnaire de ses parens, il a bon goût, Lucien ! La dernière fois que j'ai été

chez nous, je l'ai bien dévisagée , celle que vous protégez, monsieur Gilbert ; il me semble que je la vois encore , et je me suis dit souvent que s'il en poussait comme ça dans les plaines , je ne voudrais plus loger qu'à la belle étoile.

Ceci a été rapporté seulement pour faire comprendre que Sabine avait une de ses physionomies sur lesquelles le regard s'attache avec tant de complaisance, que la mémoire en garde longtemps l'empreinte. Le cœur aussi s'en souvient : témoin l'élève de Saint-Cyr.

Ainsi empêché par le devoir dans son projet de promenade, le jeune Lescadieu laissa partir Gilbert, et, bientôt après, lui-même quitta sa boutique de serrurier, et suivit une servante qui venait, pour la seconde fois, demander un ouvrier de la part de son maître.

Le professeur prit donc seul la route de Châtenay.

Avant d'atteindre les premières maisons du village, Gilbert aperçut, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, peu distant du chemin, une robe blanche et un chapeau de paille. C'était Sabine, Sabine qui, instruite par le tisserand de la visite promise de son protecteur, était venue au-devant de lui et guettait son arrivée. Du plus loin qu'elle reconnut Gilbert, la jeune fille accourut vers lui, et se précipita dans ses bras en s'écriant :

— Ma mère, où est-elle donc ? Vous m'aviez promis que je la reverrais et voilà si longtemps que je l'espère !

Gilbert, il faut le dire, tourmenté par la lettre de Lucien, intrigué du silence de sa

visiteuse d'un soir, tout près de mal penser de la jeune fille insultée à Palaiseau, par des godelureaux cherchant fortune, était venu dans des sentimens peu favorables pour Sabine. Il ne put néanmoins se défendre d'être ému par ses plaintes aussi naïves que sincères, et lui, qui s'était promis de le prendre avec elle sur le ton du reproche, ne trouva plus pour lui répondre qu'un accent de cordiale commisération.

— Hélas! ma pauvre enfant, lui dit-il, votre mère, je ne l'ai pas vue. Elle avait promis de venir s'informer de vos nouvelles, et je l'attends encore.

Sabine ne dit pas un mot; seulement elle porta la main à son cœur en même temps qu'elle levait les yeux au ciel, comme pour indiquer par cette double action et le siège de

son mal , et le suprême remède qu'elle invoquait. Ensuite elle baissa la tête et se mit à pleurer.

A ce coup, le maître d'études ne résista plus ; ses mauvaises dispositions d'esprit s'effacèrent ; il fut visiblement attendri , et alla jusqu'à s'accuser de dureté envers cette pauvre jeune fille, qui, à cette heure, lui paraissait aussi innocente et pure qu'elle était malheureuse.

Gilbert, comme le jeune amoureux, subissait devant Sabine la douce séduction de la candeur , l'irrésistible ascendant de la vertu.

Il s'évertua de son mieux à consoler celle qu'un instant plus tôt il avait l'intention d'affliger plus encore ; le soin de sécher les larmes qu'il voyait couler, de ramener l'espoir

dans ce cœur endolori l'occupait à ce point, qu'il oubliait l'objet de son voyage. Cependant il se rappela que Lucien devait venir le rejoindre à Châtenay.

— Dites-moi, mon enfant, lui demanda-t-il, M. Lucien est-il venu, aujourd'hui ?

A ce nom, la jeune fille parut se ranimer un peu ; un doux éclair brilla dans ses yeux encore mouillés de larmes, et elle répondit en rougissant :

— Pas encore.

Gilbert, en prononçant ce nom et en adressant une telle question à Sabine, avait son but. Il s'était donné par là, pensait-il, une raison, une excuse auprès d'elle, pour les questions qui allaient suivre celle-ci. Alors,

avec les ménagemens les plus délicats, il essaya de lui faire comprendre, par insinuation, combien il lui était devenu important, indispensable, à lui, Gilbert, de connaître enfin le nom de cette mère, qui tardait tant à revenir.

— Ce ne peut être, dit-il, qu'un empêchement involontaire qui l'ait retenue jusqu'à ce jour, et parce que vous souffrez vous-même de ne pas la revoir, jugez, chère petite, de ce qu'elle doit souffrir dans son ignorance de votre sort. Si je savais où la trouver, j'irais la rassurer. Il dépend de vous, de vous seule, que son tourment et le vôtre cessent aujourd'hui même.

— N'insistez pas, monsieur, sur un pareil sujet, répondit aussitôt Sabine. Toute question semblable serait pour moi un nouveau

chagrin, et pour vous des paroles perdues. Je ne puis rien vous répondre.

Le maître d'études s'étonna de la fermeté soudaine avec laquelle la jeune fille, tout à l'heure encore brisée par la douleur, venait de prononcer ces mots : Un invisible ressort avait subitement relevé ce courage anéanti. A la pensée de sa mère et du silence qu'elle lui imposait, cette enfant timide était devenue tout à coup une femme valeureuse.

Toutefois, comme Gilbert songeait à ce que Lucien attendait de lui, il crut devoir poursuivre ses interrogations.

— Je vous ai dit, monsieur, que toute réponse m'était impossible, répliqua la jeune fille avec douceur et regret. Vous êtes donc bien incrédule, oui incrédule, répéta Sabine,

car je ne puis vous supposer cruel. Et cependant vous me persécutez. Vous demandez le nom de ma mère ; il semble que mon silence me rende à vos yeux indigne de la protection que je vous dois ; il vous faut ce nom pour prix du service que vous m'avez rendu ; mais dites, savais-je le vôtre, moi , quand je vous ai suivi avec confiance, seule, pendant la nuit et dans des chemins inconnus ? non certes ; et pourtant je n'ai pas balancé. Ma mère m'ordonnait de vous suivre, je l'ai fait. Mais vous qui m'avez vue exécuter aveuglément cet ordre, parce qu'il me venait d'elle , pensez-vous que je puisse lui désobéir dans ses autres volontés. Si cette pauvre mère n'est pas venue me réclamer auprès de vous comme elle l'avait promis , c'est qu'elle a cru devoir ne pas le faire, ou, comme vous le disiez à l'instant, c'est qu'elle n'est pas libre de tenir sa promesse. Je déplore notre séparation ; mais

elle l'a voulu, et il ne m'appartient pas de discuter ses motifs : ils sont sacrés pour moi et j'accepte d'avance tous les chagrins qu'ils peuvent me causer et toutes leurs conséquences. Le silence dût-il m'attirer le plus grand des malheurs : le retrait de votre dévouement paternel ; je m'y soumets, monsieur. Ma résolution n'en sera point ébranlée. Si vous me délaissiez, Dieu me recueillerait ; car il ne peut pas abandonner l'enfant qui obéit à sa mère.

Cette touchante réponse alla droit au cœur de Gilbert. Il renonça sans peine à ce rôle de juge d'instruction qui ne lui convenait guère et lui pesait beaucoup. Il prit le bras de Sabine, et lui dit :

— Je vous admire et je vous approuve, mon enfant. Pardonnez-moi mon insistance ; ce n'est pas pour moi que je vous pressais de

parler. Mais ce sujet vous afflige, qu'il n'en soit plus question entre nous; le nom que mon cœur vous donne suffit pour vous assurer de la durée de mon intérêt pour vous. Chère enfant, vous vous nommez ma sauvée! maintenant arrive ce qui pourra, nous attendrons les événemens.

Et tous deux, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers la maison du tisserand.

Comme ils marchaient ainsi, une voix bien connue de Gilbert lui fit tourner la tête. C'était celle de François Lescadieu. Le jeune ouvrier accourait à toutes jambes.

*CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.*

LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY  
LONDON

**L'indice.**

— Parbleu , monsieur Gilbert , dit François Lescadieu tout haletant , quand il eut atteint les deux promeneurs , il faut avouer que vous ne faites guère attention aux amis , car voilà assez longtemps que je vous appelle.

— C'est que je ne m'attendais pas à te voir à Châtenay, mon garçon, tu étais retenu à Paris par un travail pressé.

— Je l'ai toujours ce travail, et il presse plus que jamais.

— Cependant, te voilà ici.

— Histoire de vous voir, mon voisin.

-- Nous nous serions revus ce soir.

— Ce serait trop tard.

— Trop tard ; et pourquoi ? Tu as donc quelque chose à me dire.

— Beaucoup de choses, monsieur Gilbert ; par occasion, je dirai aussi bonjour à mes pa-

rens; mais, dans le fait, c'est pour vous seul que je suis venu.

Le maître d'études aurait pu douter de la franchise des paroles du jeune ouvrier; car si, en effet, c'est à Gilbert qu'il continuait à parler, les yeux de François Lescadieu n'allaient nullement où sa voix s'adressait. Depuis le moment où il avait rejoint Sabine et son protecteur, c'est sur la jeune fille seulement que se portaient ses regards, et avec une telle insistance, que la pauvre enfant s'en trouva confuse et même blessée.

A la fin, Gilbert s'aperçut de l'embarras de Sabine, et, voulant le faire cesser, il dit à François :

— Je croyais, mon ami, que depuis ta dernière visite à Châtenay, tu connaissais mademoiselle.

— Mais, sans doute, je la connais, répliqua le fils Lescadieu ; oui, oui, je la connais, répéta-t-il encore avec la plus singulière expression, et sans discontinuer de regarder Sabine.

Celle-ci, plus confuse encore, détourna la tête.

François profita de ce mouvement pour dire à Gilbert, après lui avoir poussé le coude d'un air mystérieusement significatif :

— Il n'y a pas à en douter ; c'est bien elle.

— Qui cela, elle ?

— Mais dame, votre protégée.

— Eh bien ?

— Je vous dis que c'est elle.

— Mais encore, que signifie ?

— Je vous conterai cela quand nous serons seuls.

Gilbert , intrigué , comme on peut se l'imaginer, par ces quelques mots de François Lescadieu , aurait bien voulu continuer l'entretien ; mais Sabine avait relevé la tête et repris le bras de son protecteur.

— Rentrons-nous ? lui dit-elle en l'attirant vers le village.

Incertain d'abord , le maître d'études lança vers le compagnon serrurier un coup d'œil qui voulait dire :

— Quand m'apprendras-tu ce que je veux savoir ?

Un geste de François lui répondit :

— Là bas , dès que nous serons seuls.

Alors , sans rien témoigner de leur secrète confiance, ils reprirent le chemin de la maison où, bientôt, ils arrivèrent.

Quand le jeune ouvrier eut embrassé ses parens, et payé à ceux-ci le tribut de questions et de caresses usité en pareil cas , l'impatient Gilbert l'ayant , par un signe , invité à se taire , s'empessa de sortir de la salle basse.

Quelques secondes après, le maître d'études et François Lescadieu , loin de l'habita-

tion et à l'abri des curieux , étaient assis sous un berceau au fond du jardin.

A peine furent-ils tête-à-tête que Gilbert, sans le moindre préambule, lui jeta pêle-mêle ces questions :

— Cette jeune fille , qui est-elle ? Son nom ? Comment la connais-tu ? Quelle confiance as-tu reçue ? Quelle découverte as-tu faite ?

— Diable ! comme vous êtes pressé ! on dirait que le feu est quelque part... D'ailleurs, ce que vous me demandez, vous le savez peut-être encore mieux que moi !

— Je ne sais rien , répondit vivement le professeur ; et, sans marchander sa confiance avec ce garçon, qui en était digne, et qui, de

plus, allait payer ce secret par un autre, Gilbert lui raconta lestement et en peu de mots l'histoire de l'enlèvement de Sabine .

François Lescadieu écouta ce récit avec une grande attention ; puis , quand le protecteur de la jeune fille eut fini , l'ouvrier lui serra la main avec effusion.

— Pardieu ! c'est bien , c'est là ce qu'on appelle un beau trait, monsieur Gilbert , s'écria-t-il ; vous ne voulez pas que cela se sache , je comprends ; je n'en soufflerai un mot à personne ; la langue me démangera peut-être , car je tiens un peu de ma mère ; mais, suffit ; *motus!* ne craignez rien.

— C'est entendu , fit Gilbert ; tu vas me dire maintenant ce que j'ai tout intérêt à savoir.

— Je crois bien que je vas vous le dire ! d'autant plus que je ne suis venu que pour ça. Je ne savais pas combien vous étiez ignorant de la chose ; mais vous m'aviez parlé de l'amour de mon ami Lucien pour cette petite, et il m'a suffi de cela pour m'intéresser à elle, et pour bénir le hasard qui m'a peut-être mis sur la trace de ses parens.

— S'il était vrai ! exclama le maître d'études.

— Ah dame ! je n'affirme rien ; mais ce que j'ai à vous raconter pourra peut-être vous donner quelques lueurs.

— Voilà ce que c'est, dit-il après une pause :

— Vous savez que le bourgeois m'a empêché de vous accompagner il y a deux heures, sous

prétexte d'un ouvrage pressé en ville. Il s'agissait d'une serrure à poser dans une maison pas très loin de la nôtre. La bonne du particulier à la serrure étant revenue chez nous, mon patron me dit :

— Lapin — c'est un nom d'amitié qu'il me donne quand il est dans ses bons momens — Lapin, va-t-en chez la pratique.

Ça ne m'amusait guère, attendu que je m'étais promis de faire route aujourd'hui avec vous. Enfin, c'est égal ; je prends une serrure et je suis la bonne du particulier. Elle me fait tourner deux ou trois coins de rue, et bientôt après elle s'arrête, en disant :

— C'est ici.

Une belle maison ma foi ; à l'angle de la place Sainte-Croix et de la rue Joubert : porte cochère, un concierge avec des serins, tapis sous l'escalier ; tout ce qu'il y a de mieux.

Nous montons au second étage ; la bonne ouvre la porte et me présente à un petit monsieur rougeaud , très laid ; mais en revanche fort désagréable. Je lui dis poliment, en ôtant ma casquette, que je viens pour poser la serrure, et je lui montre celle que j'apportais.

Le petit monsieur me l'arrache quasiment des mains ; il la regarde d'un œil mauvais et d'un air méprisant ; puis il me répond :

— Cela ne suffit pas. Je veux quelque chose de mieux fait , de plus solide surtout ;

on briserait cela avec une aiguille à tricoter.

— Je t'en fiche !... que je me permis de lui riposter ; mais intérieurement pour ne pas faire du tort au bourgeois en le privant d'une pratique.

— Il faut que vous voyez la porte, me dit-il. Suivez-moi.

Il donna un ordre à la servante, qui s'éloigna d'un côté, tandis que je suivais le particulier à l'endroit où il voulait me conduire.

Il me fit parcourir une enfilade de chambres très bien meublées, mais qui n'en finissaient pas. Je traversai même un salon où il y avait une dame qui se chauffait dans le fond, au coin d'une cheminée.

Elle ne se retourna pas pour nous regarder ; le petit monsieur ne lui dit rien , mais il marmonna tout bas je ne sais quelles paroles passant dans cette pièce; il haussa les épaules et jeta un singulier coup-d'œil du côté de la dame et nous continuâmes notre chemin.

Bref , au bout de toutes ces chambres , il y a une petite terrasse couverte en planches, et au fond un pavillon qui m'a fait l'effet d'une serre.

— C'est là , me dit la pratique en me désignant une porte crânement solide, je vous en répons. Je veux d'autres pentures, ajouta le petit monsieur ; il me faut, en outre, une bonne serrure au lieu de ce mauvais verrou.

J'entrai dans le pavillon, afin de m'assurer

de l'ouvrage qu'il y avait à faire , et je vis dans un coin du pavillon, un lit fort propre; ce qui m'étonna, vu que le reste de l'appartement me paraissait être assez grand pour loger qui on voulait , sans avoir besoin de se faire une chambre à-coucher de ce taudis très froid et peu sain, situé qu'il est au bout d'une terrasse.

Ma surprise fut remarquée par le monsieur, car il me dit aussitôt.

— Voyez-vous, je mettrai ici des papiers et des objets précieux; ce lit est pour la personne qui doit les garder : elle couchera dans ce pavillon.

— Pourtant , répondis-je , avec la serrure que vous demandez, il n'y aura pas besoin de gardien.

Je ne sais pas si c'est la localité ou le ton des paroles de la pratique qui me chiffonnait; mais toujours est-il vrai que ça me paraissait louche. Et puis, pourquoi s'empressait-il de m'expliquer l'usage qu'il voulait faire de son pavillon? J'en revenais à part moi à ce que vous dites souvent, monsieur Gilbert : qui s'excuse s'accuse.

Le petit monsieur me laissa seul un moment. J'eus bientôt pris mes mesures, et, ne le voyant pas revenir, je pris le parti, au lieu de l'attendre, de repasser sans guide par le même chemin qu'il m'avait fait parcourir pour arriver à cette terrasse.

Vous le savez, les tapis d'à-présent, c'est épais et doux comme du velours, on marcherait dessus avec des sabots que ça ne ferait pas plus de bruit qu'une mouche; c'est pour-

quoi la dame du salon , celle que j'avais déjà aperçue , ne m'entendit pas revenir. Je la vis encore ; non plus assise , cette fois , mais à genoux et ayant l'air de prier.

Je m'arrêtai sur le pas de la porte de peur de l'interrompre.

Ce qui m'étonna , c'est qu'en priant elle avait les yeux sur un tableau , et ce n'était pas un tableau d'église. Je jetai un coup-d'œil sur la peinture qui attirai ses regards. Je n'y vis , au lieu du bon Dieu ou de quelque saint de l'almanach , qu'une dame très jolie , ma foi , dans un jardin , et qui donnait la main à une toute jeune fille. L'enfant tenait un cerceau et souriait en regardant sa mère. C'est justement à cette jeune fille que la dame semblait adresser sa prière. Le petit monsieur venait me chercher ; à son aspect , la dame age-

nouillée tressaillit et se leva vivement, comme si elle avait peur d'être surprise. Elle tourna son visage de mon côté. Jugez de mon étonnement, elle ressemblait d'une manière frappante à la dame du tableau.

Tout cela m'avait émotionné et je ne saurais trop vous dire pourquoi la pratique à mine rébarbative me parut plus farouche encore, et pourquoi, en me rappelant ses paroles et consultant son regard, il me sembla qu'il voulait me faire faire une besogne peu chrétienne. Je ne dis rien cependant de ma pensée en rentrant à la boutique; mais j'aime autant qu'un autre que moi se charge de l'ouvrage. Me voilà ici, que le patron s'arrange; c'est pour ce soir qu'il lui faut la serrure; la pose qui voudra, je ne m'en mêle pas.

Rien ne peut rendre l'attention curieuse et patiente de Gilbert pendant la narration de François Lescadieu. Quand celui-ci eut cessé de parler, le maître d'études qui, dans tout ceci, n'avait pas vu luire la lumière promise, répliqua :

— Mais rien ne m'explique ton empressement à venir me conter cela. Quel rapport y a-t-il entre cette histoire et ma protégée. Ne m'as-tu pas affirmé que tu la connaissais.

— Et je l'affirme encore. Il n'y a pas à s'y méprendre, la jeune fille du tableau n'est pas si grande que la nouvelle pensionnaire de mes parens ; mais, j'en mettrais la main au feu, c'est la même personne ; la preuve, c'est que je ne l'avais vue qu'une fois ici et que tantôt, en regardant la peinture, ça m'a frappé

tout de suite. Soyez-en certain, monsieur Gilbert, je vous dis que c'est elle, et que la dame est sa mère. Elle priait, cette dame; ça ne m'étonne plus, à présent que vous m'avez tout conté : elle aime tant sa fille, elle priait Dieu de la lui conserver.

— Oui, tu as raison, mon ami, continua le maître d'études, aussi heureux qu'intrigué de cette découverte, nous devons être sur la trace; mais, comment se nomme la personne chez qui tu as été pour cette serrure ?

— Bah ! est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? demanda François Lescadieu, tout surpris d'avoir oublié cela ; il se nomme Ducourneau.

— Richard Ducourneau ! s'écria Gilbert, bondissant tout à coup ; puis il pâlit et porta

La main à son front, pour y rassembler ses plus doux et ses plus amers souvenirs. Du-courneau, répéta-t-il d'une voix tremblante, ô mon Dieu! mais ce nom, c'est celui de l'homme qui profita de mon absence de Turin pour flétrir et pour épouser Diane de Salornay. Diane, mon seul amour pur, mon seul amour véritable; le charme et le tourment de ma vie; la joie de mes rêves! Diane! elle existe, si près de moi... et c'était elle, et je ne l'ai reconnue! oh! je devine tout, Sabine est sa fille... cette voix qui parlait pas à mon ame, ce n'était pas une illusion... O Diane! ô Sabine!

Le cœur et l'esprit bouleversés par tant de souvenirs, Gilbert ne savait plus que prononcer ces deux noms; il les répéta dix fois, les confondant tous deux dans une même expression d'amour.

Cette exaltation fébrile fut suivie d'une immobilité fixe qui effraya d'autant plus Lesca dieu qu'il ne savait rien du passé de Gilbert. Le professeur semblait abîmé dans une idée intérieure ; il ne bougeait pas ; il ne voyait rien , n'entendait rien.

Enfin , sortant pour ainsi dire de lui-même, il prit les deux mains du compagnon serrurier, et les pressant avec tendresse :

— Merci , lui dit-il, merci à Dieu qui t'a si bien inspiré , merci à toi , qui as suivi si promptement l'inspiration divine ; mais notre tâche n'est point achevée ; il faut partir sur-le-champ pour Paris ; le temps presse, il n'est que midi, dans une heure nous y serons . J'ai besoin de tes services, de ta discrétion, de ton amitié ; ne me les refuse pas ; je te devrai plus que la vie.

Le jeune ouvrier était acquis à Gilbert ; il ne lui demanda qu'un quart d'heure de répit pour faire honneur à un succulent potage qui fumait sur la table de la cuisine. Ce temps, le maître d'études l'employa à écrire une petite lettre qu'il remit à Sabine. La suscription portait :

« Pour M. Lucien, élève de Saint-Cyr. »

On s'étonna beaucoup chez les Lescadieu du prompt départ de l'ouvrier et du professeur.

— Mais, leur dit François, cela n'a rien de surprenant que M. Gilbert vous quitte sitôt, puisque je ne suis venu à Châtenay que pour vous l'enlever.

Ces paroles dites, les deux amis partirent

comme des fous, au grand ébahissement de la mère Lescadieu, qui, voyant poindre un nouveau secret, se désespérait de ne pas en avoir sa part.

Sabine monta dans sa chambre et se mit à la fenêtre, les yeux tournés vers le petit sentier que Lucien avait coutume de prendre.

Peu de temps après le départ du maître d'études et de François Lescadieu, l'élève de Saint-Cyr arriva. Il était pâle, incertain, tremblant.

— Mon ami Gilbert est-il venu ? demanda-t-il au tisserand qu'il rencontra dans le jardin.

— Venu et reparti, répondit le père Lescadieu.

Lucien baissa la tête en signe de désespoir et

murmura tout bas : c'est qu'elle est indigne de moi. Il ne veut pas que je l'aime !

— A propos , continua le bonhomme , je crois bien que M. Gilbert a remis une lettre pour toi à notre demoiselle. Il paraît que c'est de sa main qu'il est bien aise que tu la reçoives , autrement il l'aurait laissée à ma femme.

Lucien entendit à peine ces derniers mots ; Antoine Lescadieu parlait encore que déjà l'autre franchissait le seuil de la maison.

Il rencontra Sabine qui venait au-devant de lui. Sans prononcer une parole , la jeune fille lui tendit le billet de Gilbert. Lucien n'osait le prendre ; sa main était tremblante , ses genoux fléchissaient ; il prit cependant le pli de papier des mains de la jeune fille.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Lucien ? lui demanda Sabine toute inquiète.

— Je tremble, répondit-il, car le contenu de ce papier va décider de notre sort à tous deux.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Sabine, frémissant à son tour.

Elle leva les yeux au ciel et joignit les mains pour prier, pendant que l'ami de Gilbert se disposait à lire le billet qu'on venait de lui remettre.

Durant ceci, les Lescadieu, mari et femme, s'étaient rapprochés des jeunes gens.

— Quel bonheur ! s'écria Lucien dans un transport de joie.

Et puis prenant les mains de la jeune fille il ajouta :

— Que j'ai bien fait, Sabine, de vous aimer comme un fou !

La fille de madame Ducourneau regarda le jeune homme avec une expression de chaste tendresse. Elle s'étonnait de s'entendre appeler par son nom.

La mère Lescadieu s'en réjouit.

— Elle s'appelle Sabine, glissa-t-elle dans l'oreille du tisserand qui, lui aussi, se tenait aux aguêts.

*CHAPITRE DIX-HUITIÈME.*



### **L'entrevue.**

Au moment où le jeune élève de **Saint-Cyr** recevait à Châtenay et des mains de Sabine, le billet de son ami , qui devait le transporter d'allégresse, **Gilbert** et **François Lescadieu** étaient déjà de retour à **Paris**.

Chemin faisant, le professeur avait fait part au fils du tisserand d'un projet hardi qui lui était venu aussitôt que le nom des parens de sa protégée cessa d'être pour lui un mystère.

Le plan du maître d'études avait été si bien concerté, et Gilbert avait trouvé dans l'ouvrier un auxiliaire tellement dévoué, un si intelligent collaborateur, que l'exécution de ce plan ne devait pas pécher par l'ensemble.

En effet, deux heures après que les amis de Lucien se furent éloignés de Châtenay, ils se retrouvèrent arrivant en même temps sur la petite place Sainte-Croix, devant la porte de la maison où logeait Richard Ducourneau.

François Lescadieu avait repris ses habits de travail; pour Gilbert, il était de tout point méconnaissable.

Une vieille casquette de drap à large visière cachait à moitié le visage du professeur , enfumé par les exhalaisons du fer et les émanations de la forge. Un large tablier de cuir ceignait ses reins quelque peu inclinés. Il avait les mains noircies de brûlures et souillées de limaille. Un mouchoir de cotonnade était passé, à la façon des ouvriers, dans une boutonnière de sa veste de tricot , où le retenait un triple nœud ; bref , costume , attitude , couleur , rien ne manquait au professeur pour représenter au naturel un maître serrurier . François Lescadieu , lui-même , s'y serait trompé s'il n'avait été complice de la métamorphose.

Avant de frapper à la porte de la maison , le prétendu maître prit des mains de son jeune compagnon une énorme serrure , et laissa sur les épaules de François le sac de

cuir, en forme de porte-manteau, dans lequel les serruriers transportent leurs outils.

Vingt fois , pendant le chemin et dans la crainte de l'insuccès , Gilbert s'était senti découragé , supposant que le costume ne le déguisait pas assez. Au moment de pénétrer chez l'agent de police , la même crainte revint le saisir , il regarda son compagnon pour lui demander encore un signe d'approbation ; François qui comprenait la pensée du maître d'études lui répondit par un sourire qui suppléait un éloge.

— Tout est bien convenu , n'est-ce pas , lui demanda encore Gilbert. Nous pouvons nous présenter ainsi ; tu te rappelles bien tout ce nous avons dit ?

— Oui , bourgeois , répartit l'ouvrier.

Cette réponse valait un serment. C'était mieux encore : un acte au lieu d'une promesse ; car ce mot : bourgeois , voulait dire que François Lescadieu avait retenu à la lettre l'esprit de son rôle et qu'il commençait à le jouer.

Ducourneau , car c'est lui qui vint ouvrir, fut surpris et choqué de voir arriver deux ouvriers, alors qu'il n'en attendait qu'un ; quelque chose de sa contrariété perça sur sa figure sournoise. Il tint la porte presque entrebaillée, et, d'un ton de reproche, il prononça ces paroles.

— Est-ce que vous avez besoin d'être deux pour arranger une porte.

— Dame , répartit François , le bourgeois

tient à ce que l'ouvrage soit bien fait ; aussi a-t-il voulu venir lui-même.

— Et puis à deux, on va plus vite , ajouta Gilbert en déguisant sa voix comme il avait déguisé sa personne, et les ouvriers, c'est toujours si gênant dans les maisons , qu'on n'est pas fâché de s'en voir tout de suite débarrassé.

Ensuite, montrant la serrure qu'il tenait à la main, il ajouta :

— Est-ce bien ça, monsieur ?

Ducourneau examina l'objet qu'on lui montrait , et fit de la tête un geste affirmatif.

— Vous pouvez vous flatter que ce n'est

pas de la *camelote* , dit François Lescadieu en désignant la serrure. Ayez pas peur , quand cette paroissienne-là sera posée à son endroit, ce sera le cas de dire : solide au poste. Vos écus ne courront pas de risque .

— Mes écus, mes écus , ne criez donc pas si fort, reprit Ducourneau en ouvrant tout-à-fait sa porte et la refermant quand les deux serruriers furent entrés. Mes écus ! répéta-t-il sur un ton de contrariété simulée , mais au fond enchanté d'avoir affaire à des gens aussi crédules que ceux-là le lui paraissaient. A vous entendre ne dirait-on pas que j'ai tout l'or de la France chez moi.

— Suffit, répliqua François, c'est de vous à moi que ça se colporte. On connaît son devoir ; le serrurier , c'est comme un dentiste, un fabricant de corsets ou un confesseur, il

doit garder sa langue pour manger des choux s'il les aime. Demandez au bourgeois si on peut se fier à moi , je suis *secret* comme un cadenas.

Pendant ce bavardage du jeune compagnon , Gilbert s'évertuait à faire jouer la serrure qu'il tenait à la main , pour se donner une contenance; mais tandis qu'il baissait la tête comme pour examiner le ressort de plus près, à la dérobée son regard allait interroger le visage de Ducourneau. Il lui rappelait bien les traits de ce petit commis aux vivres qu'autrefois il avait entrevu à Turin , et maintenant il s'étonnait de ne l'avoir pas reconnu à Palaiseau.

— Allons , interrompit le mari de Diane , il s'agit de vous dépêcher , car je n'ai que fort peu de temps à vous accorder, et je tiens à être présent .

— Soit , dit Gilbert , la vue n'en coûte rien. Houp! ajouta-t-il en désignant au jeune compagnon le sac dont celui-ci avait déjà débarrassé ses épaules , reprends tes outils et suivons monsieur.

Par malheur , Ducourneau ne fut pas d'avis d'observer l'ordre de la marche indiqué par Gilbert, il voulut au contraire que François Lescadieu passât le premier , il connaissait le chemin ; ensuite devait venir le patron de l'ouvrier, et enfin lui , Ducourneau, qui, de cette façon, aurait l'œil sur le compagnon et sur son maître.

Cette disposition était assez habile de la part du soupçonneux , et François ainsi que Gilbert en étaient fort contrariés ; car, alors, impossible de se communiquer leurs observations par un geste, par un simple coup-d'œil.

Cependant Lescadieu , en traversant le salon où , quelques heures auparavant, il avait aperçu madame Ducourneau , laissa tomber un outil. Gilbert devina que c'était un signal ; il se courba pour ramasser le marteau , et en se relevant , il aperçut le portrait dont son jeune ami lui avait parlé. C'était bien Sabine enfant ; mais surtout c'était Diane ! Diane , telle qu'il l'avait connue à Turin ; telle qu'il la revoyait dans sa pensée , le veillant à son chevet de malade , et lui donnant son amour pour prix du sang qu'il avait versé pour elle.

A la vue de ce portrait son émotion fut si grande , qu'il se sentit fléchir et que sa marche en faiblit.

Ducourneau prit cette hésitation pour celle d'un homme qui ne connaît pas les êtres du logis.

—Toujours tout droit, dit-il, en désignant à Gilbert la terrasse qui aboutissait à cette sorte de cabinet noir dont François Lesca-dieu a parlé précédemment.

Arrivé à l'extrémité de la terrasse, le mari de Diane frappa sur la porte, unique ouverture de l'obscur réduit.

— C'est là, reprit-il, qu'il faut poser votre serrure.

Cela dit, il alla fermer la porte du salon, tira un journal de sa poche, et s'assit sur un tabouret, en regard des ouvriers.

Ainsi Gilbert et François Lesca-dieu ne pouvaient prononcer une parole qu'elle ne fût entendue par leur espion.

Le maître d'études examina de cette sorte de cachot ce que l'obscurité lui permettait d'en voir. Il remarqua une chaise , une table et un grabat dans l'ombre. A cet aspect, comme s'il eût deviné le fond de la pensée de Ducourneau , il tressaillit d'horreur et tourna vers son dévoué compagnon un regard désespéré. François secoua la tête avec une expression qui signifiait : — Je ne sais quel jeu veut jouer le bourgeois , mais il ne retourne rien de bon.

Bientôt Ducourneau quitta son journal, et, tout entier au travail qui s'exécutait devant ses yeux, il l'activa de la voix et du geste. Il y eût volontiers fourni sa collaboration, tant il était pressé de le voir terminé.

Dans les évolutions que nécessitait ce travail, le soi-disant maître serrurier se trouva

une fois, le marteau à la main, derrière le mari ou plutôt le bourreau de Diane. A ce moment une idée infernale vint se glisser dans l'esprit de Gilbert; une lueur foudroyante enflamma ses yeux, ses dents s'entrechoquèrent, et son regard se porta avec une apparence farouche du fer du marteau à la tête de l'agent de police.

La position où le tenait son travail, permit au jeune Lescadieu de voir cette menaçante pan tomime, et aussitôt étendant les bras vers Gilbert, il lui dit :

— Le marteau, s'il vous plaît.

C'est peut-être à cette présence d'esprit du compagnon que le maître d'études dut de ne pas voir l'outil de travail devenir dans sa main un instrument de mort.

L'heure avançait, et la tâche des ouvriers allait finir. Gilbert, qui n'était venu là que dans l'espoir de rencontrer Diane, et d'échanger avec elle un coup-d'œil s'il ne pouvait lui parler, se tenait à genoux devant le sac de cuir, où il fouillait inutilement depuis une minute.

— Que diable cherchez-vous si longtemps, demanda Ducourneau avec un geste d'impatience.

Le maître d'études ne lui répondit pas ; mais, vidant le sac à grand bruit, il murmura :

— Qu'as-tu donc fait de la mèche du vilbrequin, François? je ne la trouve pas.

— Mais elle devrait être là-dedans, dit le

compagnon , feignant de la chercher à son tour , et la cachant dans sa main dès qu'il l'eut rencontrée.

— Il vous la faut donc absolument, ajouta Ducourneau en se mettant de la partie.

— Absolument, répondit Gilbert, nous ne pouvons pas finir sans cela.

Et ils continuèrent à chercher.

— Je gage , reprit le faux serrurier, que mon étourdi de François l'aura oubliée à la boutique.

— Mais non , dit l'autre; je vous assure , bourgeois, que je suis bien certain de l'avoir mise dans le sac.

— Alors , tu l'auras perdue en chemin ,  
poursuivit Gilbert .

— C'est impossible , répliqua le jeune  
homme . Je vas voir jusqu'à la maison , et si  
je ne trouve pas celle-là , je vous en apporte-  
rai une autre .

François Lescadieu se disposait à partir ;  
Gilbert l'arrêta .

— Reste ici , lui dit-il , tu n'en finirais pas  
de revenir , tu es si lambin . J'irai moi-  
même .

— Alors , je vais vous conduire jusqu'à la  
porte , ajouta Ducourneau excessivement con-  
trarié de ce retard .

François Lescadieu , qui savait bien que

ce n'était pas sortir de la maison que voulait Gilbert, mais un prétexte pour parcourir une seconde fois l'appartement, lui glissa dans la main la mèche du vilbrequin, qu'à un moment donné il lui serait peut-être utile de retrouver.

Le maître d'études suivit Ducourneau ; ils traversèrent encore tous deux ce même salon, et Gilbert eut beau jeter autour de lui un rapide coup-d'œil, il ne vit pas celle qu'il cherchait, il ne vit que son image. Comme il lui aurait été doux de demeurer là à la contempler, si ressemblante qu'elle était, et avec ce doux regard qui, soit un effet de la lumière, soit un artifice du peintre, semblait toujours se tourner vers ceux qui la regardaient. Mais il lui fallait suivre son guide qui continuait à marcher. Donc, avec regret, mais par prudence, il passa outre.

Ce salon était séparé de la porte de l'escalier par une vaste antichambre. Déjà ils traversaient cette pièce, et Gilbert allait voir s'ouvrir devant lui la dernière porte de sortie. Désespéré de l'inutilité de sa ruse, supposant qu'il ne parviendrait pas plus tard à rencontrer la mère de Sabine, il se repentait de n'avoir pas résisté à la main qui lui avait enlevé l'instrument de sa vengeance.

— Sans ce jeune homme, pensa-t-il, je l'aurais tué, et Diane eut été libre, du moins.

A ce moment-là un coup de sonnette retentit.

Ducourneau, d'un air effaré, fit suspendre sa marche, et il lui dit à voix basse :

— Attendez ! qui que ce soit , je n'ouvre pas, je ne veux pas qu'on nous dérange.

Le faux serrurier obéit à cette injonction.

Un deuxième coup de sonnette, mieux articulé que le premier, se fit entendre de nouveau, et le mari de Diane, blessé de cette insistance, fit signe de rechef à Gilbert que son intention bien formelle était de ne pas y répondre.

— Qui diable ce peut-il être, grommelait-il entre ses dents.

— Et pour pouvoir satisfaire à cette question qu'il n'adressait qu'à lui-même, Ducourneau s'approcha de la fenêtre, se tapit derrière les rideaux qu'il entrouvrit discrètement.

Gilbert, qui n'avait pas le même intérêt à connaître ceux qui pouvaient venir du dehors, prêtait toute son attention aux bruits de l'intérieur.

Il lui sembla entendre à quelques pas derrière lui, le frôlement d'une robe ; mais il était si léger qu'à peine l'oreille pouvait-elle le percevoir.

Qu'importe , ce bruit avait remué violemment son cœur, et pendant que Ducourneau était occupé à son observatoire, le maître d'études fit un mouvement en arrière , et remonta jusqu'à la porte qui séparait l'antichambre du salon.

En effet, quelqu'un venait d'y entrer, une femme : c'était Diane.

Diane qui, toujours troublée au moindre bruit, espérait à chaque visiteur trouver enfin quelqu'un qui vint lui apporter des nouvelles de sa fille. Elle avait entendu le double coup de sonnette, et elle s'était hâtée de quitter sa chambre à coucher, qui touchait au salon.

Gilbert avait reconnu Diane ; cette jeune fille à qui il gardait tant d'amour encore ; cette mère, pour qui l'instinct secret du passé, sans doute, l'avait rendu capable de tant de dévouement. Il l'avait reconnue, lui ; mais l'important, mais le difficile était de se faire reconnaître lui-même. Parler ? c'était dangereux, plus que cela, impossible. Ducourneau aurait détourné la tête et tout entendu.

Pour comble d'obstacle, Diane, apercevant là un ouvrier, se disposait à rentrer dans sa chambre.

Alors, emporté par une inspiration subite, le serrurier joignit les mains comme pour supplier la pauvre mère de demeurer là ; ensuite il découvrit un instant sa tête pour laisser voir ses traits. Mais cela ne suffisait pas, tant sa métamorphose l'avait changé. Diane, inquiète, le regardait et semblait lui demander :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous dire?

Gilbert fouilla dans une de ses poches , et en tira la petite plaque d'or oubliée chez lui par Diane, et sur laquelle étaient tracés des caractères persans ; ces mots symboliques qui peuvent également définir ou l'amour ou le soleil : *Alem-Táb* (celui qui enflamme le monde.)

A la vue de cette relique transmise à elle-même par Baji-Yasmin, sa mère, Diane com-

prit que c'était Gilbert qui était devant elle.

La joie et le désespoir confondirent en même temps leurs expressions sur ce visage amaigri par la douleur, ravagé par les angoisses.

Gilbert sentit une larme tomber de sa paupière.

Diane fit un pas vers lui, et leurs mains se rencontrèrent dans une étroite pression.

Ducourneau détourna la tête, et se précipita vers l'ouvrier. Gilbert, par bonheur, guettait tous les mouvemens du mari de Diane; aussi se trouva-t-il prêt au moment du danger.

— Merci, madame, dit-il à haute voix;

c'est bien heureux que vous l'ayez aperçue ,  
ça m'évite d'aller jusqu'à la maison.

En parlant, il s'était baissé pour ramasser  
la mèche du vilbroquin.

— Cet imbécile de François, continua-t-il,  
l'avait laissé tomber; il n'en fait jamais d'au-  
tres.

Les soupçons qui venaient de monter en  
foule dans l'esprit ombrageux de Ducour-  
neau se dissipèrent quand le soi disant ser-  
rurier lui eut montré cette mèche que l'on  
croyait perdue.

Il fit signe à Gilbert de retourner à son ou-  
vrage , et s'adressant à sa femme , il lui dit  
brusquement :

— Que veniez-vous faire ici ? On n'a pas

besoin de vous, madame, vous le savez bien : allons, rentrez, rentrez vite.

Il la reconduisit de si près qu'il lui marchait presque sur les talons ; et quand Diane fut rentrée dans la chambre voisine , il l'enferma.

— Voyez-vous, dit-il à Gilbert pour excuser la brutalité de sa parole et de son action, ma pauvre femme n'a pas la tête bien solide; elle est comme une enfant ; il faut le prendre avec elle sur un ton sévère pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Son état exige qu'elle ne quitte pas sa chambre , et vous voyez comme elle s'expose. Heureusement , ajouta-t-il avec un accent de tendre commiseration, que je veille sur elle; sa santé m'est si chère!

Le travail fut repris et bientôt terminé.

Ducourneau ne quitta plus les ouvriers. Quand ils eurent achevé leur tâche , l'agent de police, qui devait se connaître en fermeture de geôle, examina la porte en détail , et il la trouva aussi solidement armée qu'il le désirait.

Gilbert et François Lescadieu partirent.

Dans la nuit et pendant le sommeil de sa femme, Ducourneau prit celle-ci dans ses bras, il la porta dans cette prison et la déposa sur ce lit qu'il avait lui-même préparé pour elle. Alors, l'ayant réveillée :

— Madame, lui dit-il , vous n'avez pas voulu me dire le nom et la demeure du ravisseur de Sabine; maintenant, écoutez bien l'arrêt que je prononce : Ce réduit sera votre cachot tant que vous vous obstinerez à

vous taire; et, si vous résistez trop longtemps, il deviendra votre tombeau. Mes précautions sont prises contre tout espoir de délivrance pour vous. Demain, en se réveillant, chacun dans la maison croira que vous êtes partie depuis plusieurs heures pour aller retrouver votre fille. Il ne vous reste, madame, qu'un moyen de sortir d'ici; c'est de m'apprendre le nom que je veux savoir; jusque-là je ne vous apporterai aucun aliment, car il faut que vous soyez vaincue, fut-ce par la famine. Adieu, songez à ce que vous avez à faire pour mériter ma clémence; demain je viendrai savoir si vous en êtes encore digne.

Il partit après avoir soigneusement tourné trois fois la clé dans la serrure.

Diane, transportée et réveillée ainsi, avait éprouvé trop de stupeur pour pouvoir récla-

mer par un seul mot, contre le nouveau malheur qui venait la surprendre au milieu de ses rêves.

Le lendemain et les jours suivans, Ducourneau qui, d'après ce qu'il avait dit, s'était mis en mesure à l'égard des questions touchant la disparition de sa femme, revint assiduellement à la porte du cachot de Diane. Il renouvela ses menaces de la laisser mourir dans les horreurs de la faim si elle continuait à se taire; mais ses menaces restèrent sans résultat, il ne reçut aucune réponse de sa victime.

— Quelle obstination ! disait-il entre ses dents ; elle préfère mourir de faim ; c'est un monstre que cette créature-là.

Enfin le quatrième jour, désireux sans doute de voir en quel état se trouvait la pri-

sonnière, et, d'ailleurs, quelque peu tourmenté des conséquences de son crime si elle avait succombé, Ducourneau ouvrit la porte du cachot.

Il appela de la voix, il parcourut des mains et du regard tous les coins de cet étroit espace : personne ! Diane avait disparu.

Alors il se frappa le front comme un insensé ; des blasphèmes, des cris, des injures se heurtèrent dans sa bouche écumante. Il pleura de rage, enfin.

— J'ai été trahi par ces infâmes ouvriers, dit-il en examinant de nouveau la porte qui ne présentait aucune trace d'effraction.

Et sans doute, la mère de Sabine, pour échapper au supplice qui lui était promis,

n'avait pas eu besoin de forcer la serrure ;  
Gilbert, quand sa main toucha celle de Diane,  
lui avait glissé une seconde clé du cachot.

*CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.*

REVISTA DE LA LINGÜÍSTICA

### **Hazard.**

Laissons Richard Ducourneau se livrer au désespoir, alors que ses victimes lui échappent, et toujours grâce à l'intervention de Gilbert. D'autres personnages sollicitent notre curiosité, il est temps de leur donner audience.

Un matin , le courrier du duc de Maulévrier-Ménil apporta de la part de son maître, à l'hôtel de la rue Chanteraine , un billet ainsi conçu :

« Très-cher cousin,

» Quelqu'importante visite que vous ayez à recevoir aujourd'hui, renvoyez-la à un autre instant , et faites défendre votre porte pour tout le monde, excepté pour moi. Il faut que je vous voie seul, bien seul; j'ai de grandes et terribles choses à vous dire. Je viens d'être mandé auprès du roi. Aussitôt que j'aurai quitté Sa Majesté, je me rendrai chez vous. Attendez-moi donc , pauvre père ; je vous en prie, attendez-moi, et surtout armez-vous de courage. Mon cœur saigne, à l'avance, de la cruelle blessure que je vais faire au vôtre. »

Le ton à la fois énigmatique et sentimental de ce billet ne préoccupa que fort médiocrement le comte de Maulévrier-Fayel ; il savait par longue expérience que son noble cousin, enclin à l'exagération , avait l'habitude d'attacher une ridicule importance à toute chose , et de prendre au tragique les événemens les plus vulgaires. De plus, comme le messager donnait à entendre qu'il s'agissait de Raphaël, celui-ci était , aux yeux du comte, un objet si peu intéressant , qu'il ne jugea pas nécessaire , malgré l'invitation de son correspondant, de faire grande provision de courage. L'indifférence, et même quelque chose de pis, l'avait si bien cuirassé à l'endroit de l'amour paternel , qu'on pouvait y frapper sans qu'il sentît les coups.

D'autre part aussi, le vieux gentilhomme avait l'esprit en éveil.

Sa passion pour Sabine , si cruellement trompée , grâce au dévouement de Gilbert , s'était d'autant plus irritée , qu'il avait été plus près de la voir satisfaite. Le départ précipité de la jeune fille et de son guide , après leur imprudente arrivée au château d'Orsay , devait nécessairement bouleverser les idées du comte. Il avait fait courir à la recherche des fugitifs , mais sans qu'il fût possible à ses messagers de les rencontrer. Depuis , il avait envoyé un de ses valets à Palaiseau , non pas dans la ferme de Claude Lambert , mais dans le village , pour s'informer si la jeune parisienne n'était pas revenue dans la maison de ses hôtes. On ne l'y avait pas revue , et le rapport de l'envoyé ne pouvait jeter que plus de confusion encore dans l'esprit du comte , attendu qu'au simple fait de l'enlèvement de la jeune personne à son père , les bonnes gens du pays avaient jugé convenable de mêler

une foule d'incidens absurdes qui faisaient plus d'honneur à leur imagination qu'à leur amour de la vérité.

Le vieux gentilhomme, de retour à Paris, supposa que l'homme inconnu qui lui avait rendu visite la veille, ne manquerait pas de revenir pour lui apprendre pourquoi Sabine, conduite à Orsay comme ils en étaient convenus, avait ainsi disparu tout-à-coup. L'homme n'était pas revenu, il n'avait pas écrit, et Mau-lévrier demeurait depuis plusieurs jours dans une désolante incertitude, quand un événement le mit sur la voie de Sabine.

Depuis bien des années, la comtesse de Mau-lévrier, cette mère, insensible comme le comte était père cruel, vivait ainsi qu'une étrangère dans la maison de son mari; le seul lien qu'il y eût entre eux était cette madame Labastide, véritable maîtresse au lo-

gis, qui rapportait à l'un les volontés de l'autre, et transmettait à celui-là les désirs ou les besoins de celle-ci. Il est bon de noter que de ces besoins ou de cette volonté, elle ne disait jamais que juste ce qu'elle voulait qui fût connu et exécuté, et qu'ainsi elle entretenait parmi les époux un esprit d'irritation, blessant la femme par la tyrannie de l'époux, excitant la colère du mari par l'apparente désobéissance de la femme. Diviser pour régner, c'était aussi sa devise, et son empire était d'autant mieux établi, que des deux parts elle l'avait encore fondé sur l'intimidation.

Le vieux gentilhomme, qui faisait profession d'un profond mépris pour sa femme, s'inquiétait peu de la conduite de cette dernière; cependant, comme, ainsi que tant d'autres cœurs rongés sourdement par le vice, il avait la religion des apparences, le respect de la

surface ; il se serait violemment tourmenté d'un scandale auquel la comtesse de Maulévrier aurait pu donner lieu.

— Que cette créature fasse ce qu'elle voudra, avait-il dit souvent à madame Labastide, mais qu'elle ne fasse jamais parler d'elle.

L'honneur, aux yeux de ce vieillard débauché, consistait dans une certaine adresse à se mettre hors d'atteinte de l'opinion publique.

Un matin, quinze jours environ après l'événement d'Orsay, comme il revenait de faire sa cour au roi au sortir de la chapelle du château, et qu'il regagnait en voiture son hôtel de la rue Chantereine, le comte de Maulévrier, toujours pensant à Sabine, et regardant à travers la glace de la portière si le hasard n'amènerait pas la jeune fille sur

son passage , aperçut dans la rue une dame qu'à sa démarche il crut reconnaître pour la comtesse de Maulévrier; elle se croisa avec l'équipage du comte. Celui-ci allait laisser son cocher continuer sa route , quand , machinalement, il s'avisa de baisser la vitre et de jeter encore un coup-d'œil du côté de cette femme qu'il supposait être la sienne. Elle s'était arrêtée près d'une place de fiacres, et se faisait ouvrir une portière et baisser le marchepied. Le comte avait braqué son lorgnon vers la dame. Elle souleva son voile pour parler au cocher de place , et le mari ne douta plus : c'était bien la comtesse. Sa vanité fut vivement froissée de voir qu'une personne qui avait l'honneur de porter son nom sortît à pied de l'hôtel de Maulévrier, et se fit voiturier en fiacre comme une bourgeoise ou une grisette endimanchée.

— Si quelqu'autre que moi l'avait vue !  
pensa-t-il.

Puis , curieux de savoir en quel endroit elle osait se rendre dans un si modeste équipage, il fit arrêter ses chevaux, il ordonna au cocher de tourner bride et de suivre à vingt pas de distance le fiacre qui se mettait en marche.

Il traversa Paris et prit la route du Bourg-la-Reine.

— Faut-il aller plus loin , demanda le cocher de M. de Maulévrier à son maître.

— Va jusqu'au diable s'il le faut ; tant que marchera ce fiacre tu ne dois pas t'arrêter.

Nous le répétons , le comte n'était pas jaloux de sa femme , mais il se pouvait faire qu'elle abusât un peu trop ouvertement de

l'espèce de célibat dans lequel il la laissait vivre, et cela, il ne le voulait pas. D'ailleurs, un mari est toujours bien aise de savoir pourquoi madame court les champs; il n'avait rien de mieux à faire en ce moment, c'est par cette raison qu'il ordonna à son cocher de marcher à la suite du fiacre.

En voyant la direction que celui-ci avait prise pendant quelque temps, le vieux gentilhomme supposa que la comtesse de Maulévrier se rendait à Orsay, non pour s'y livrer, comme lui, à une intrigue, mais pour s'éclairer sur celles de son mari.

De quel droit m'espionnerait-elle? se demanda-t-il, lui qui la surveillait.

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait erreur dans ses soupçons; car le fiacre abandonna enfin la grandē route, pour tour-

ner vers l'avenue de Sceaux ; puis il prit le chemin de Châtenay, et s'arrêta à l'entrée du village.

D'après une dernière instruction que le comte lui avait donnée, le cocher de M. de Maulévrier demeura à distance respectueuse et rangea son équipage derrière les arbres, de façon à n'être point aperçu dans l'intérieur du pays. La comtesse descendit de voiture et se mit en marche ; le comte la suivit de loin, mais sans affectation, comme un promeneur qui n'aurait eu d'autre but que de donner carrière en plein champ à ses pensées. Il vit madame de Maulévrier passer devant une petite maison blanche dont la porte était entr'ouverte. De l'intérieur de celle-ci on entendait au loin le cliquetis du métier de tisserand, et les coups réitérés du châssis mobile qui serre les fils de la trame après chacun des jets de la navette. Si le comte n'eût

pas pris soin de se tenir tant à l'écart, il aurait pu entendre la petite toux sèche de la comtesse qui attirera si bien l'attention de Lescadieu le tisserand, que tout à coup le métier fit silence et qu'un autre accès de toux, venu juste à point, comme un écho du premier, répondit du dedans à la dame qui continua sa route. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut à l'autre extrémité du village. Son mari l'y suivit encore, et puis ayant vu qu'elle s'asseyait au pied d'un arbre sans doute pour y attendre quelqu'un, il rétrograda alors de quelques pas ; car il venait de remarquer un cabaret dont les fenêtres de la salle basse donnaient positivement en face du bouquet d'arbres sous lequel la comtesse venait de s'asseoir.

Il entra dans la maisonnette, se fit servir auprès d'une des croisées, et demeura spectateur des scènes suivantes :

D'abord ce fut un vieux paysan, Antoine Lescadieu, qui vint trouver la dame solitairement assise. Il s'approcha d'elle d'un air respectueux ; elle lui tendit affectueusement la main ; puis elle l'écouta parler, et fut si attendrie de ce qu'il lui disait que ses yeux se remplirent de larmes. Ensuite elle tira de la poche de sa robe une bourse en filet de soie, et, sans en vérifier le contenu, elle vida cette bourse dans la main du paysan.

Leur entretien recommença, ou plutôt Lescadieu continua à parler, et, à plusieurs fois, ce qu'il disait à la comtesse provoqua de nouveau ses larmes. Mais il était facile à son espion de deviner que c'était la joie et non pas la douleur qui mouillait ses paupières.

Depuis le temps que le lecteur veut bien nous suivre à travers les caprices de notre récit, nulle autre occasion ne nous a été offerte

de le mettre en présence de madame de Mau-  
lévrier.

A l'époque où nous la voyons dans son mys-  
térieux tête-à-tête avec le tisserand de Châ-  
tenay, l'ami de notre Gilbert, ce n'est plus  
une toute jeune femme ; mais de sa jeunesse  
elle a conservé la vivacité du regard et le grâ-  
cieux sourire.

Elle est petite et blonde ; sa taille est en-  
core toute mignonne ; il y a dans son geste  
quelque chose de vif et d'imprévu, qui tra-  
hit une première éducation peu en harmonie  
avec le nom qu'elle porte et le rang qu'elle  
occupe dans le monde.

Son attitude, sa tournure ne manquent  
pas de charme ; mais c'est un charme naïf,  
involontaire, sans réserve, sans étude, qui  
contraste également avec la dignité de son  
âge et celle de son titre.

Le brave père Lescadieu, qui ne se connaît pas beaucoup en distinction de manières et de langage, a néanmoins trouvé que pour une grande dame, madame la comtesse est bien sans façon et bien bonne enfant.

Bonne et enfant, oui ; telle fut , telle est encore la comtesse de Maulévrier ; on le soupçonnerait à peine quand elle subit l'influence de la noble demeure conjugale ; quand elle repousse la confiance ou les caresses de Raphaël ; mais c'est qu'alors madame de Maulévrier n'est pas à elle-même ; c'est que cette froideur, cette insensibilité, qu'on peut lui reprocher, est un rôle qu'elle joue, et qu'elle exagère même quand elle sent que le courage va lui manquer pour le poursuivre.

S'il nous était donné en ce moment, de laisser pénétrer le secret de cette femme, on verrait bien que la comtesse de Maulévrier

n'est ni froide, ni indifférente; ni mauvaise mère surtout.

En ce moment, où toute contrainte a cessé pour elle, le bonheur qui ravive l'éclat de son visage fait sourciller le vieux gentilhomme, attentivement occupé à la considérer; car, dans son esprit, cette joie se traduit par la pensée d'un coupable rendez-vous. C'est un amant que la comtesse est venue chercher à Châtenay; le vieux paysan qu'elle écoute parler; c'est le complaisant intermédiaire de l'intrigue; il lui annonce, sans doute, que cet amant va venir, car c'est à l'espérance de le voir bientôt qu'elle sourit maintenant, comme c'est aux paroles d'amour que le tisserand vient de lui transmettre de la part de l'objet aimé, que tout à l'heure elle s'est montrée si fort attendrie.

— Au moins, se dit le comte de Maulévrier,

madame y met de la discrétion ; elle donne ses rendez-vous si loin, elle prend ses confidens si bas , que le bruit de ses amours ne peut monter jusqu'au monde haut placé qui doit les ignorer. Si, de plus, elle a poussé la prudence jusqu'à taire mon nom à son complice, je pourrai fermer les yeux sur le reste ; cela m'intéresse trop peu pour occuper mon esprit.

Antoine Lescadieu avait quitté la comtesse, tandis que le vieux gentilhomme se parlait ainsi.

Elle demeura toujours assise au pied de l'arbre, ouvrit un petit livre qu'elle avait aveint de sa poche en même temps que sa bourse, et se mit patiemment à lire. Sa lecture, toutefois, ne l'absorbait pas assez qu'elle ne tournât la tête dans la direction du village. Son mari, qui avait continué à tenir ses yeux constamment fixés sur elle, commençait à trou-

ver la séance aussi longue que monotone , quand la comtesse , relevant encore une fois la tête, tour à tour devint pâle et puis pourpre ; elle parut saisie d'un tremblement fébrile, elle laissa tomber son livre et elle appuya soudain les deux mains sur son cœur, comme s'il avait eu peine à contenir l'émotion qui le soulevait.

Le comte de Maulévrier devint plus attentif ; il ne douta pas que ce fut l'approche de l'amant espéré qui causât une telle agitation à sa femme. Il s'attendait à la voir se lever et courir au-devant de lui. Loin de là ; elle baissa rapidement son voile, et rouvrit son livre, dont elle sembla suivre les lignes à travers les réseaux du tulle qui cachait son visage.

Alors passèrent dans le chemin , et se donnant le bras , un jeune homme en costume

militaire et une jeune fille, à laquelle il parlait avec tant de vivacité et d'abandon, avec un oubli si complet de tout ce qui pouvait se trouver sur son passage, qu'il ne remarqua pas même la dame assise au pied de l'arbre. Celle-ci non plus ne parut pas remarquer les deux jaseurs ; on eut dit que la lecture la rendait étrangère à toute autre chose, et cependant, aussitôt que les jeunes gens furent passés, elle laissa de nouveau tomber son livre ; elle rejeta son voile en arrière ; joignit les mains, non pas en suppliante, mais en signe d'actions de grâce ; elle attacha sur le jeune homme un si tendre regard, qu'on peut dire qu'en le contemplant tout son cœur était dans ses yeux.

Pour le comte, ce n'était plus sa femme qu'il regardait ; ce n'était pas non plus le jeune homme, mais la jeune fille, qu'il avait bien

reconnue ; Sabine enfin ; car c'était elle qui donnait le bras à Lucien.

Dans l'espoir de la suivre plus longtemps des yeux, il courut à une autre fenêtre qui avait vue sur un autre point du paysage.

En effet , de là il pouvait mieux la voir encore ; car cette fenêtre, ouvrant sur un sentier, était si rapprochée du sol , que ceux du dehors , aussi bien que les personnes à l'intérieur, dépassaient à mi-corps la hauteur de son appui.

Le vieux gentilhomme s'y accouda , et se pencha si fort en avant , que Sabine en passant près de lui eut à lui demander pardon d'avoir effleuré son visage.

La joie de sa découverte, la rage de se voir un rival , le souvenir de son espérance déçue, le besoin de ressaisir sa proie, tous ces senti-

mens divers et tumultueux, qui faisaient orage dans le cœur du comte de Maulévrier, lui ôtèrent le pouvoir d'articuler un mot, pour répondre à l'excuse que lui adressait la jeune fille. Ses bras se tendirent comme pour l'arrêter au passage ; ses mains se crispèrent convulsivement ; mais elle était loin déjà, et puis il était sans droit pour la prendre ; pour l'avoir, il fallait qu'on la lui livrât.

A son agitation, qui avait toute la furieuse énergie des passions mauvaises, succéda un profond abattement ; il demeura courbé sur cette fenêtre, les yeux longtemps dirigés vers la courbe du sentier par laquelle il avait vu disparaître Sabine et Lucien. Puis, lorsqu'il sentit que le tremblement qui le faisait chanceler sur ses jambes commençait à perdre de son intensité, il ferma cette fenêtre et se dirigea vers celle d'où il avait surpris l'entretien de sa femme avec le paysan. Un projet fou,

étrange, odieux, lui était venu à l'esprit : il voulait aller trouver la comtesse de Maulévrier et lui dire :

— Cet homme qui vient de passer là avec cette jeune fille, vous l'aimez, madame. Eh bien ! faites qu'il me cède sa sœur, si elle est sa sœur, faites qu'il me cède sa maîtresse, si elle est sa maîtresse ; et non-seulement je vous passe votre amant, mais encore je le soutiendrai avec ma fortune, je le ferai parvenir par mon crédit.

Il l'eût dit comme il le pensait, il l'aurait fait comme il voulait le dire, tant ce lui était un doux rêve et un impérieux besoin que la possession de cette fille ; mais, quand il revint à la fenêtre qui regardait le bouquet d'arbres sous lequel madame de Maulévrier était venue s'asseoir, elle avait disparu.

Il appela le cabaretier.

— Savez-vous, lui demanda-t-il, quelle est cette dame qui s'est assise tout à l'heure en face de cette fenêtre ?

— Ma foi non , peut-être bien qu'elle est d'Aulnay, d'Antony ou du Plessis-Piquet.

— Et le paysan qui est venu causer avec elle ?

— J'étais à ma cave, répliqua encore le cabaretier, ce qui fait que je n'ai vu personne.

— Au moins vous savez quel est le jeune militaire qui a passé tout-à-l'heure devant votre porte, donnant le bras à une jeune personne vêtue d'une robe rose, et coiffée d'un petit chapeau de paille ?

— Ah ! oui , c'est différent ; le garçon , c'est le celui à Lescadieu , un Saint-Cyrien ½ rien que ça .

— Et l'autre est sa sœur?

— Sa sœur! ah ben ouiche!

— Encore, qui est-elle?

— C'est la fille à la dame , donc , riposta d'un air stupéfait de tant de questions , l'homme que M. de Maulévrier interrogeait.

— Mais cette dame, comment la nommez-vous?

— Je ne sais pas.

— Où demeure-t-elle?

— Quéque part aux environs.

Ce fut là tout ce que put obtenir de renseignemens le vieux gentilhomme; l'esprit de son hôte était si obtus , qu'il eut beau décrire le costume de Lescadieu , il lui fut impossible d'apprendre avec qui sa femme s'était entretenue sous les arbres ; et à moins

d'aller de maison en maison pour chercher le paysan qu'il eût voulu interroger, il ne devait pas espérer de le retrouver.

— Qui sait même, pensa-t-il, si cet homme est de Châtenay.

Cependant il ne pouvait pas se considérer comme ayant absolument perdu sa journée, car il était maintenant sur les traces de Sabine.

Il alla rejoindre sa voiture, et apprit du cocher que depuis vingt minutes environ le fiacre qu'il avait suivi s'était dirigé du côté de Sceaux.

De retour à Paris, le comte de Maulévrier, qui ne voulait pas compromettre sa découverte en éveillant les soupçons de madame Labastide par le récit de son voyage, se garda bien d'en parler; mais il se promit de

retourner sous peu de jours à Châtenay. Or, c'est justement comme il se préparait à cette nouvelle tentative pour revoir Sabine, qu'il reçut le billet du duc de Maulévrier-Ménil.

Peu de temps après, celui-ci se fit annoncer chez son noble cousin.

Comme on le verra par la suite, il n'avait pas exagéré l'importance de sa visite, laquelle devait avoir une grande influence sur la destinée de la plupart de nos personnages. Mais avant d'introduire monsieur le duc, il nous reste à faire connaître plus amplement la famille des Maulévrier. C'est le soin que nous prendrons en commençant la seconde partie de cette histoire.

Disons seulement, avant de passer outre, que deux êtres, sur le sort desquels nous avons appelé l'intérêt du lecteur, ont, pour

quelque temps du moins , fait trêve avec le malheur : Il s'agit de madame Ducourneau et de sa fille.

Le soir même du jour de sa délivrance , la prisonnière de l'espion de police a été conduite à Châtenay par Gilbert. Le maître d'études , en réunissant ses protégées , a fidèlement accompli sa mission. L'avenir les menace encore , sans doute , mais le présent est pour elles si beau , qu'il nous donne le droit d'écrire ici :

**FIN DE DIANE ET SABINE.**



## TABLE

### Des chapitres du deuxième volume.



CHAP. X. — Le billet. . . . .	3
XI. — Le crime . . . . .	29
XII. — La gueule du loup . . . . .	57
XIII. — L'attente . . . . .	109
XIV. — La femme et le mari. . . . .	139
XV. — L'élève de Saint-Cyr. . . . .	167
XVI. — L'incertitude . . . . .	231
XVII. — L'indice. . . . .	267
XVIII. — L'entrevue. . . . .	295
XIX. — Hasard . . . . .	327

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



